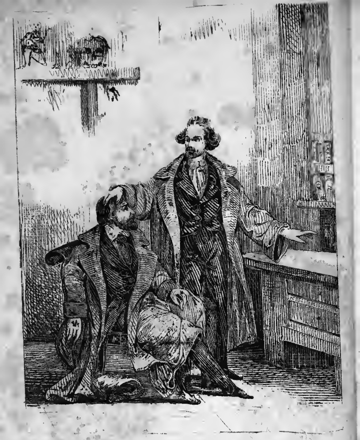
PRÉCIS

DU

SYSTÈME PHRÉNOLOGIQUE.

IMPRIMERIE DE P. BAUDUOIN,
Rue et hôtel Mignon, 2.



la Phrénologie ou l'Art de connaître les penchants et les goûts par l'examen du Crâne.

PRÉCIS

DU

SYSTÈME PHRÉNOLOGIQUE

DU DOCTEUR **GALL**,

OU

L'ART DE CONNAITRE LES HOMMES

par l'inspection du crâne, et de se prémunir contre toute espèce de séductions et de dangers.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE DOCTEUR VALENTIN.

~~TOME II.~~

PARIS,

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

Palais Royal.

1838.

PRÉCIS

DU

SYSTÈME PHRÉNOLOGIQUE

DU DOCTEUR GALL.

Gall (Jean-Joseph), né en 1758, à Tiesembrunn, dans le pays de Wurtemberg, fit ses études à Vienne, et prit le grade de médecin dans cette ville, où il exerça sa profession avec beaucoup de succès jusqu'en 1805. Il parcourut alors l'Allemagne, pour y répandre ses découvertes anatomiques et sa nouvelle doctrine sur les fonctions du cerveau. Il visita ensuite sa patrie, et se rendit auprès de son père, qui desirait l'embrasser avant de mourir. En 1808, il vint à Paris, où il fixa sa résidence, et se livra à la pratique de la médecine et aux re-

cherches physiologiques. Il y a publié son grand ouvrage sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux, et fait plusieurs cours publics qui ont été très suivis. C'est depuis lors que la doctrine du docteur Gall a commencé à obtenir une faveur qui va toujours croissant. Son disciple et son collaborateur Spurzheim, l'a introduite en Angleterre et en Écosse, où d'abord repoussée avec une sorte de fureur par plusieurs célèbres anatomistes, et tournée en ridicule par des poètes, elle a fini par acquérir une grande vogue, surtout à Édimbourg.

Nous allons faire une esquisse rapide du système de Gall. Ce sera comme le tableau en raccourci de l'ouvrage que nous soumettons au public. Selon le docteur Gall, la moëlle rachidienne ou épinière, est formée de plusieurs faisceaux de nerfs qui s'y rendent de toutes les parties du corps; c'est elle qui donne naissance à l'encéphale en s'organisant dans la cavité du crâne. Plusieurs physiologistes, avant le docteur Gall, avaient soutenu que les nerfs et la moëlle épinière ne procèdent point du cerveau. Parmi les modernes, nous ne citerons que l'Anglais Humpage, dont l'ouvrage parut à Londres, en 1794.

Gall croit la substance grise de la moëlle épinière la matrice de la blanche, et pense que cette dernière est fibreuse. Il regarde la substance cendrée de l'encéphale comme ana-

logue à la partie grise de la moëlle rachidienne. Il suppose que c'est cette portion grise qui nourrit et fortifie les nerfs, qui sont, dit-il, toujours plus gros après leur passage à travers cette substance.

La portion blanche des circonvolutions du cerveau est, selon lui, la partie la plus importante de la masse cérébrale, celle pour laquelle toutes les autres sont faites, et à laquelle les fonctions de ce viscère sont confiées. Chaque circonvolution du cerveau est formée par la duplicature qui résulte de l'adossement des fibres venant des pédoncules, et de celles qui fournit la substance grise située à la périphérie du cerveau. Aussi, le docteur Gall, en adoptant une manière toute nouvelle d'explorer le cerveau, est-il parvenu à déplisser les circonvolutions et à les présenter comme une vaste membrane nerveuse. M. Walter, célèbre anatomiste de Berlin, a contesté la réalité de cette découverte; mais le docteur Gall la démontrée publiquement, et de manière à ne laisser aucun doute. Au reste, l'expérience a confirmé le fait en lui donnant toutes les conditions de l'évidence la plus rigoureuse. M. Serre n'admet pas non plus l'antériorité de la formation de la matière grise, et nie par conséquent qu'elle soit la matrice de la blanche. Il semble, en effet, que ces deux substances ne diffèrent entre elles

que par la vascularité de la première à la-

quelle elle doit sa couleur. Quant à l'assertion que les nerfs et la moëlle épinière sont formés avant l'encéphale, et donnent naissance à celui-ci, elle ne nous paraît nullement fondée par le défaut du cerveau dans plusieurs monstres ancéphales; car, dans les uns, le cerveau a pu exister d'abord, et s'oblitérer ensuite, comme l'a fort bien observé M. Geoffroi-Saint-Hilaire, et, dans les autres, le manque d'une partie d'un système ne prouve pas plus la formation postérieure des parties qui manquent que le défaut des extrémités supérieures ou inférieures dans les monstres n'indique que les unes sont formées avant les autres dans le fœtus. Tous les faits connus semblent au contraire démontrer que, dès le premier instant de la conception, une impulsion formative, universelle, préside au développement de tous les organes, les uns croissant plus vite que les autres, mais tous étant formés simultanément; et de même que l'ossification part de plusieurs points à la fois, de même le foyer primitif de l'encéphale co-existe avec les foyers de formation des nerfs ou des faisceaux dont se compose la moëlle épinière. Au lieu donc de dire que les nerfs sont formés avant la moëlle, et la moëlle avant le cerveau, il fallait se borner à prouver que l'opinion vulgaire est fausse, et que la formation du cerveau ne précède pas celle des nerfs. Les deux systèmes nerveux

s'abouchent, se lient l'un à l'autre; mais chacun a des fonctions spéciales et une résistence primitivement distincte.

Nous ne voyons pas non plus pourquoi on dirait qu'un nerf se rend de tel ou tel point du cerveau à la rétine, au palais ou à l'oreille, au lieu de dire des siéges de la vue, du goût et de l'audition, il se rend à tel point de l'encéphale. Tout ce que nous savons, c'est que tel ou tel nerf est, par une de ses extrémités, en contact avec tel point du cerveau, et, par toutes, avee tel organe, viscère ou surface. Dire qu'un nerf sort d'un point pour se rendre à un autre, c'st donner une idée fausse de ses fonctions, c'est en quelque sorte insinuer que l'initiale de tout mouvement, dont le nerf est le siége, commence constamment par une de ses extrémités, et se termine toujours à l'autre, tandis que rien n'est plus contraire à l'expérience, dans les organes de la vue, de l'odorat, du goût et de l'ouïe : c'est l'extrémité extérieure qui est le plus souvent et le plus fortement affectée. Leurs nerfs sont donc des intermédiaires, et non des prolongemens ou des ramifications du cerveau, et il n'est pas rare de voir des monstres où quelques uns des appareils des sens manquent, et d'autres où ils sont déplacés, et se trouvent même à des distances considérables de leur position naturelle; par exemple, les deux yeux ou un seul pourvu de la rétine.

Nous nous croyons par conséquent autorisés à envisager l'organisation du corps humain dans toutes ses parties, comme un effet de concours simultané et progressif de toutes les parties convergentes et divergentes qui constituent l'embryon dès qu'il acquiert la faculté de croître et de se développer.

L'entre-croisement des faisceaux des hémisphères du cerveau ne prouve pas non plus qu'ils soient formés par la moëlle allongée.

Certes, le système vasculaire, qui est, sinon le primitif, du moins le plus fondamental de tous ceux qui composent l'organisation animale, ne peut pas être regardé comme produit par les mouvemens du cœur, et il nous semble très probable que les divers systèmes vasculaires se forment en même temps que cet organe, et peut-être avant lui. On rencontre souvent des fœtus dépourvus de cœur, et ayant cependant un système vasculaire, et il existe des animaux chez lesquels le cœur manque. D'ailleurs, n'est-il pas évident que, dans le fœtus, c'est le système vasculaire ombilical ou abdominal qui prédomine? Haller s'est trompé sur le mode de développement de l'embryon, et sur le prétendu *punctum saliens*; le docteur Gall nous semble s'être également mépris sur la formation du système nerveux, intimement liée à celle du système vasculaire, et qui, suivant M. Serre, lui est même subordonnée.

Après avoir étudié le système nerveux, cet anatomiste s'est élevé à la considération importante des siéges de l'instinct, de l'intelligence et des penchans, et c'est ici que commencent ses plus beaux droits à la postérité. Ah ! n'est-ce pas une merveilleuse chose que d'avoir, pour ainsi dire, rendu palpable les mouvemens de l'ame, en dénonçant, par des signes matériels, la mystérieuse accointance de l'esprit avec la matière, des instincts physiques avec les prédispositions morales ? Pouvoir dire ce qu'il a fallu de courage à un homme pour devenir vertueux, ce qu'il y a eu d'entraînement fatal dans un scélérat, oh ! c'est avoir trouvé le point de vue le plus moral de toutes les actions humaines ; par là, on aime l'homme vertueux autant qu'on l'admire, et l'on est juste, même envers le criminel. Pourquoi, au lieu de comprimer et de corriger, la justice semble-t-elle se confondre avec la vengeance ? Il y a des mouvemens de générosité dans le cœur même le plus féroce, et il suffit, dans bien des cas, d'engager la reconnaissance d'un coupable pour le forcer à devenir vertueux. Mais revenons à notre sujet.

Le docteur Gall, après une foule de recherches, a cru devoir refuser aux nerfs ganglionnaires et aux viscères thoraciques et abdominaux, la faculté de présider aux instincts, aux penchans congénères, et il n'admet pas, com-

me M. de Lamarck, que le sentiment des besoins soit la source principale de l'instinct, des penchans et des facultés. Il place dans le cerveau toutes les facultés intellectuelles et instinctives, les dispositions ou aptitudes primordiales de l'intelligence, ou ce qu'il appelle *les conditions matérielles d'où dépend la manifestation des propriétés de l'ame et de l'esprit*, et rétablit un certain nombre d'organes placés sur divers points de la superficie cérébrale sillonnée par des circonvolutions; la table extérieure du crâne, d'après des observations souvent répétées d'après lui, retrace assez fidèlement, par la saillie et l'étendue de ses protubérances, le développement plus ou moins prononcé des sections de la masse cérébrale, qui sont le siége de chaque faculté ou penchant, car Gall indique jusqu'aux limites de l'empire de chacune d'elles.

L'aplatissement des protubérances, et surtout les dépressions, indiquent, au contraire, le défaut de développement de chaque organe. L'âge modifie les organes cérébraux, et, par conséquent, influe sur les facultés, ainsi que sur les maladies. Les organes éprouvent des alternatives d'actions, et ne sont jamais tous également excités à la fois : cela explique les phénomènes des rêves, du somnambulisme, et le délassement qu'on éprouve en changeant 'objet d'application, et la fatigue, qui, au con-

traire, se fait sentir toutes les fois que nous nous occupons trop long-temps de suite du même travail d'esprit. L'éducation peut modifier, développer ou restreindre l'action des organes, la force des penchans ou l'énergie des dispositions naturelles, mais ne saurait les créer. L'homme est porté avec plus ou moins de violence vers certains objets et certains actes, selon le plus ou moins de développement de ses organes cérébraux, et suivant qu'ils sont plus ou moins balancés par des organes contraires, ou renforcés par ceux qui sont analogues. Heureusement, chez la plupart des hommes, aucun penchant anti-social n'est assez dominant pour l'emporter sur tous les autres. Quant au petit nombre d'individus chez lesquels des penchans destructeurs prédominent au point de maîtriser la volonté, il faut les regarder comme des espèces d'aliénés ou de bêtes féroces qu'il faut séparer de la société. Le docteur Gall ajoute que peu d'hommes ont, dans leur intérieur, des moyens suffisans pour se bien conduire, la plupart ayant besoin que des motifs extérieurs, des peines et des récompenses, l'approbation ou le mépris public, influent sur leur volonté; il prétend même que l'homme *peut chercher et se donner des motifs pour agir*.

Quant aux détracteurs du docteur Gall, qui taxent sa doctrine de pernicieuse, il est aisé

de les réfuter, et une seule observation suffit pour montrer la futilité de leur accusation. De tout temps on a reconnu que l'homme naît avec des penchans divers. Or, s'il est vrai que chacun de nous porte en naissant des aptitudes différentes et sent des désirs plus ou moins impérieux, plus ou moins d'accord avec l'intérêt de la société, qu'importe que le siége de ces diverses manières de sentir et de penser soient au cœur ou au cerveau, et que des conformations extérieures l'annoncent sur la figure ou sur le crâne? Le fait reconnu par tous les philosophes et par les écrivains de toutes les sectes religieuses, depuis la plus haute antiquité, ne subsiste-t-il pas, qu'il y ait ou non des marques distinctives et palpables des dispositions innées? Gall n'a donc rien innové quant aux principes qui admettent la diversité de caractères, de penchans, d'aptitudes dans chaque homme; il a seulement déterminé quelles sont les parties de notre organisation qui produisent ces tendances ou propensions; en ayant trouvé le siége de plusieurs dans le cerveau, il a cherché dans les saillies du crâne l'indication de l'étendue et de l'élévation des organes cérébraux.

C'est l'observation attentive de l'homme, et surtout par l'étude des instincts qui caractérisent les animaux, que le docteur Gall a cru pouvoir établir une correspondance entre

certains penchans communs à plusieurs animaux et à l'homme, et les parties analogues de leurs cerveaux. En cela il a suivi le même mode d'enquête que Lavater. Cet examen l'a convaincu que ce viscère, dans l'espèce humaine, renferme des parties qui ne se trouvent pas au même degré réunies dans aucun animal, outre quelques unes qui lui sont presque exclusives. Il observa encore que les facultés et les instincts correspondaient au volume des organes cérébraux, et en étudiant ces organes dans les espèces où chacun est plus marqué, il a ensuite comparé leur développement dans l'homme et leur volume dans chaque individu relativement aux autres sections du cerveau. Il a aussi reconnu que c'est moins la masse totale de l'encéphale qui constitue la grande différence de l'intelligence dans chaque espèce, que les proportions entre ses diverses parties, le cerveau n'étant point une viscère homogène dans sa structure et dans ses fonctions, comme le foie ou le poumon, mais un composé d'organes divers exerçant des fonctions distinctes relatives à l'intelligence et à la volonté. Il s'aperçut également de notables différences entre la conformation du cerveau et le volume de ses parties dans les animaux carnivores ou herbivores, et trouva que telle ou telle partie prédomine elon que tel ou tel instinct est p'us ou moins,

prononcé. Ensuite, en examinant une grande quantité de têtes humaines, il y reconnut des protubérances qui correspondent à des organes analogues à ceux des animaux, et qui indiquent des instincts que l'expérience a fait depuis long-temps découvrir aux chasseurs, aux maquignons et aux oiseleurs.

Dès qu'il considéra le cerveau humain comme un appareil complet, formé d'organes, remplissant des fonctions différentes, il fut naturellement conduit à refaire les systèmes de métaphysique généralement reçus dans toute l'Europe; et cessant d'envisager l'intelligence comme ayant un foyer unique, il rejeta les prétendues facultés de la mémoire et de l'imagination, et adopta l'opinion déjà ancienne, qu'il y a plusieurs sortes de mémoires, auxquelles il assigna des organes divers. En effet, il est reconnu qu'une personne oublie facilement les localités, et se souvient des noms, qu'une autre se rappelle les dates, mais ne peut retenir un seul air de musique, tandis qu'une troisième a une mémoire très tenace pour toutes les compositions musicales, et oublie tout à fait les paroles d'une chanson. C'est en procédant d'après ces principes, que le docteur Gall a établi un nombre d'organes et de protubérances qu'il porta d'abord à vingt-sept, ensuite à trente-trois, et que le docteur Spurzhein a encore augmenté de deux. Nous don-

nerons dans le courant de l'ouvrage le tableau des protubérances du crâne, qui correspondent à des organes cérébraux, en ayant soin, toutes les fois que l'occasion se présentera, de rappeler les objections qui ont été faites contre le système de Gall, nous chargeant de les combattre d'une manière victorieuse.

FONCTIONS DU CERVEAU.

Le cerveau considéré comme organe exclusif des instincts, des penchans, des sentimens, des talens, des qualités affectives, morales, et des facultés intellectuelles.

Le perfectionnement graduel des animaux, dit le docteur Gall, depuis ceux qui sont les plus rapprochés du règne végétal jusqu'à l'homme, nous fournit une preuve qui, par elle seule, serait suffisante pour établir cette assertion.

Dans les animaux-plantes, les zoophites, en général tous les êtres vivans privés de nerfs, on ne remarque encore rien d'analogue à une aptitude industrielle, à un instinct ou à un penchant: même les monstres humains, nés

sans cerveau, sont absolument dans le même cas. La sensibilité et ses phénomènes les plus simples paraissent avec des ganglions et avec les nerfs qui y prennent leur origine. Mais encore ici les fonctions appartiennent à la vie végétative, à la nutrition et au mouvement.

A mesure que le système ganglionique se perfectionne, qu'il existe un petit cerveau au-dessus de l'œsophage, nous voyons aussi se manifester quelques industries innées, quelques instincts. Perfectionnez davantage le système nerveux, donnez des sens et un cerveau plus parfait, et vous admirerez dans les insectes, dans les abeilles, dans les fourmis, etc, les aptitudes industrielles, les instincts les plus merveilleux. De degré en degré vous arrivez aux poissons, aux amphibies, dont les cerveaux sont pour la plupart encore composés de plusieurs ganglions pour les nerfs olfactifs, les nerfs gustatifs, la cinquième paire, les nerfs visuels, etc.; le véritable cerveau, les hémisphères sont encore très petits, mais variés selon que les facultés de l'espèce sont variées. Dans les oiseaux, les hémisphères sont beaucoup plus parfaits, et d'autant plus que les qualités de l'espèce sont plus nombreuses. Le cerveau de la poule est moins parfait que celui du perroquet.

Nous arrivons aux mammifères, dont les cerveaux sont encore de plus en plus composés,

selon que leurs instincts, leurs penchans, leurs facultés intellectuelles sont plus nombreuses, plus énergiques ; il y a une très grande différence entre le cerveau d'un lièvre et celui d'un chien, entre celui d'un bœuf et celui d'un cheval.

Enfin se présente l'homme, qui n'est doué de raison et de liberté, qui ne s'élève au-dessus de tout le règne animal, qu'en vertu de plusieurs parties cérébrales concédées à lui seul.

On est bien forcé d'en convenir, le perfectionnement graduel des aptitudes industrielles, des instincts, des penchans, des talens, est en rapport direct avec le perfectionnement graduel du cerveau, et point du tout avec celui des autres parties du corps, telles que les viscères, les systèmes nerveux ganglioniques, etc. etc.

En outre, la manifestation des forces morales et intellectuelles ne devient possible qu'avec le développement et l'énergie du cerveau et de ses diverses parties.

Chez les enfans nouveau-nés, il est difficile de découvrir, sans macération préalable dans l'esprit de vin, quelques traces de fibres dans les grands amas de substance grise, rougeâtre, dans les grands ganglions cérébraux, qui renforcent et perfectionnent, ou comme d'autres veulent, qui activent, actionnent les hémisphères. Les fibrilles nerveuses sont plutôt vi-

sibles dans les lobes moyens et postérieurs que dans les antérieurs. De même la structure fibreuse de la substance blanche du cervelet ne se montre à l'œil nu que peu à peu et à proportion de son développement. Toutes les fibrilles nerveuses sont encore dans ce premier temps, tellement noyées dans la substance plus ou moins rougeâtre, gélatineuse, et dans les vaisseaux sanguins, que tout le cerveau a l'apparence d'une pulpe, d'une gélatine.

Le seules fonctions de l'enfant à cette époque, sont celles, et même très imparfaites, des cinq sens, du mouvement volontaire, la faim, la sensation du bien-être et de la douleur, et le besoin du sommeil.

Après quelque mois, les parties du cerveau situées vers la région antérieure supérieure du front, prennent un accroisement plus rapide que les autres parties. Le front de l'enfant, d'aplati qu'il était, se bombe en avant, et l'enfant commence à fixer son attention aux choses extérieures, à les composer et à former des idées abstraites, à généraliser.

Successivement le cerveau entier se développe de plus en plus, jusqu'à ce qu'à l'âge de vingt à quarante ans, il ait atteint son accroissement relatif à chaque individu. Le cervelet aussi, qui est d'autant plus petit à proportion du cerveau que l'homme est plus près de sa naissance, se développe et se trouve parfaite-

ment formé vers l'âge de dix-huit à vingt-cinq ans. L'adolescent et le jeune homme, la jeune fille se sentent de l'intérêt l'un pour l'autre ; les talens et les penchans se manifestent, s'exercent et se perfectionnent jusqu'à leur parfaite maturité. De trente à quarante ans, le cerveau et le cervelet restent dans un état à peu près stationnaire jusqu'à l'âge de cinquante, soixante et dix ans, selon la constitution individuelle.

Il en est de même pour les forces morales et intellectuelles. Cependant déjà certaines parties cérébrales, surtout celles situées à la région inférieure du front, ont commencé à diminuer, et c'est une mémoire moins fidèle, une imagination moins ardente, qui nous avertissent des peines de l'approche de la vieillesse et de déclin de nos facultés.

Enfin, toute la masse cérébrale perd peu à peu sa turgescence nerveuse; elle diminue, s'amaigrit, se rapetisse; la consistance de ses deux substances subit des altérations. Les forces intellectuelles et morales baissent dans la même proportion; les penchans, les talens disparaissent, les choses du monde prennent nn aspect sombre, il n'y a que les temps passés qui étaient beaux; et, avec l'âge de la décrépitude, il ne reste plus que la démence, la faiblesse d'une seconde enfance.

Puisque le développement de nos penchans et de nos facultés suit pas à pas le développe-

ment du cerveau, puisque ses forces subsistent et dépérissent dans la même proportion que le cerveau conserve sa perfection ou se dégrade, le cerveau doit être nécessairement l'organe de nos qualités morales et de nos facultés intellectuelles.

Il est des cas où la nature fait exception à sa marche accoutumée ; quelquefois les facultés intellectuelles se manifestent dans toute leur force dès l'enfance. Dans quelques individus, ce développement précoce paraît s'étendre à toutes les facultés ; dans d'autres, il est restreint à une seule. D'un autre côté, l'on connaît des exemples d'individus qui paraissent imbéciles jusqu'à douze ou quatorze ans, et qui, cependant, après cette époque, non seulement se sont développés, mais sont devenus des hommes distingués. Comment expliquer ces phénomènes ?

Le développement du reste du corps n'est dans aucune proportion avec celui de l'intelligence ; les *prodiges* sont au contraire presque toujours des enfans d'une faible complexion, les sujets doués d'un génie particulier pour une partie, pour la musique, les mathématiques, etc., se distinguent rarement au physique d'autres individus du même âge.

Il n'en est pas de même du développement du cerveau. Le développement précoce des facultés intellectuelles marche toujours de

front avec un développement précoce de l'encéphale; aussi, ces enfans remarquables ont-ils toujours la tête très grosse. Lorsqu'il n'y a qu'une faculté prématurément développée, le seul organe de cette faculté se trouve développé dans les mêmes proportions

Lorsque le développement des facultés a été tardif, c'est qu'avant l'époque du développement, il existait une faiblesse de l'encéphale, une disposition à l'hydropisie, ou une hydropisie réelle du cerveau, etc.

La femme possède d'ordinaire certaines qualités et certaines facultés à un degré plus éminent que l'homme, tandis que l'homme l'emporte sur la femme sous le rapport d'autres qualités et facultés? Les individus de la même famille, de la même nation, se distinguent les uns des autres, aussi bien par le caractère moral que par l'intelligence; les diverses nations ont leur caractère propre, moral et intellectuel : d'où viennent ces différences? les expliquerez-vous par les différences des viscères, des plexus, du système nerveux ganglionique, des nerfs? Certainement, non? Mais étudiez les différentes formes du cerveau, des crânes et des têtes, et vous reconnaîtrez le rapport direct qui existe entre les différences de penchans et de talens, et l'organisation cérébrale. Vous verrez, par exemple, que d'ordinaire, la femme a la tête plus allongée en ar-

rière que l'homme ; que celui-ci a d'ordinaire le front plus haut et plus large. Vous verrez que dans les individus, il y a des parties cérébrales différentes, plus développées que dans d'autres individus ; vous serez convaincu de la même circonstance dans les cerveaux et les têtes des différentes nations, et c'est ainsi que les connaissances vous révèleront les causes matérielles de ces phénomènes si variés. Tout cela prouve que c'est dans le cerveau qu'il faut chercher la cause des qualités morales et des facultés intellectuelles.

Ni le cerveau ni le cervelet ne sont indispensablement nécessaires à la vie anatomique ou organique, même dans différentes espèces de mammifères; la partie supérieure de l'un et de l'autre hémisphères, la grande commissure des deux hémisphères, même plus de la moitié des hémisphères, tant du cerveau que du cervelet, peuvent être entamées, détruites par la suppuration ou par l'hydropisie, comprimées, atrophiées, enlevées, sans que la mort s'en suive nécessairement, ou que les sens cessent toujours de remplir leurs fonctions. On voit naître des enfans fort et bien nourris, qui vivent quelque temps, quoique primitivement tout-à-fait privés de cerveau. Quelques animaux, des poissons des insectes, etc., sont doués d'une vivacité extrême, quoique leur encéphale soit très petit. L'activité du cerveau

est très restreint chez le fœtus contenu encore dans la matrice, et cependant, en comparaison avec les autres périodes de la vie, le corps de l'enfant se développe très rapidement dans la mère. Pendant le sommeil où le cerveau repose, sous le rapport de ses fonctions spéciales, le corps continue de vivre, et toutes les fonctions de la vie organique se font parfaitement. Dans les maladies mentales, où le cerveau éprouve fréquemment des altérations considérables, les fonctions vitales continuent souvent avec toute leur activité. Des insectes, des salamandres, des tortues décapitées, continuent de vivre assez long-temps.

Or donc, puisque le cerveau tout entier n'est pas destiné à la vie organique, à la nutrition, à la circulation, aux excrétions et sécrétions, aux mouvemens volontaires, aux fonctions des sens, et que de tous les systèmes nerveux il est le plus volumineux, le plus parfait, n'est-il pas naturel de penser et d'inférer que sa destination doit être la plus noble, la plus relevée, celle de réaliser les facultés et les qualités qui ne trouvent leur explication dans aucun autre système; mais poursuivons nos preuves.

En prouvant que la matière dont les facultés de l'ame se manifestent, dépend de conditions matérielles, je me suis appuyé sur le fait, que les facultés de l'animal sont essentielle-

ment les mêmes, toutes les fois que la structure du cerveau est la même pour l'essentiel. Cette preuve est applicable aussi pour établir que l'encéphale est l'organe de l'ame. Tous les cervaux humains, supposé qu'ils ne soient pas naturellemnet défectueux, offrent les mêmes parties et les mêmes circonvolutions principales ; ils ne se distinguent l'un de l'autre que par les proportions des circonvolutions entre elles, et par quelques différences dans les circonvolutions accessoires. Voilà pourquoi, dans tous les pays et dans tous les temps, les hommes ont les mêmes penchans et les mêmes facultés. Quant à l'essentiel, toutes les différences qui existent à cet égard se réduisent à de simples nuances. Or, comme nous trouvons dans le cerveau du nègre les mêmes parties que dans celui de l'Européen, il est certain que le nègre et l'Européen occupent le même degré sur l'échelle du règne animal.

Si un jour les naturalistes, dit Gall, se familiarisaient davantage avec la structure du cerveau des animaux, ils y trouveraient peut-être le principe le plus sûr pour la division des genres. Toutes les espèces et tous les individus de la même famille ont le même cerveau, quant à l'essentiel, car les mêmes circonvolutions principales s'y retrouvent. Le cerveau du tigre et du lion est, quand aux circonvolutions principales, le même que celui

du chat ; le cerveau du loup, le même que celui du renard, du chien et de toutes les variétés de chiens, quelque différentes que soient les formes extérieures de ces animaux; Eh ! quelle différence, en effet, entre les formes du basset et celles du levrier ! Aussi, les qualités essentielles de ces genres sont-elles les mêmes, et les différences que l'on remarque entre les facultés des variétés ne proviennent que des différens degrés de développement des différentes parties cérébrales. Tous les mammifères ont les mêmes viscères, à des modifications de détail près ; par conséquent, si les facultés intellectuelles et les qualités morales dépendaient des viscères ou des ganglions, ils devraient avoir tous les mêmes facultés et les mêmes qualités. Toutes les fois que l'on observe dans les animaux des qualités et des facultés différentes, l'anatomie comparée ne découvre de différences essentielles que dans les cerveaux.

En outre, et tout le monde le sent, le travail de l'esprit a lieu dans la tête ; les impressions et les idées qui font naître des affections ou des passions ont leur siége dans le cerveau. Une trop grande contention d'esprit fatigue, épuise et surexcite principalement le cerveau, et si elle est trop long-temps continuée, l'on finit par croire, les yeux fermés et dans l'obscurité, voir si distinctement les objets qui

nous semblent hors de nous, que l'on a peine à se défendre de cette illusion ; il s'ensuit des insomnies, des maux de tête, des vertiges, des syncopes, des apoplexies, des faiblesses d'estomac, des inflammations du cerveau, l'hypocondrie aigue et chronique, des paralysies, etc., etc.

Lorsqu'on a des maux de tête, tout ce qui fixe l'attention, qui réclame une forte contention augmente à l'instant même les douleurs. Lorsque le cerveau est affaibli ou rendu trop irritable par suite d'une lésion, d'une maladie ou d'une commotion violente, la moindre application cause des céphalalgies, ou occasionne, dans cette partie, une tention ou une chaleur brûlante. Un homme, après s'être guéri d'une blessure du cerveau, conserva, au rapport de Gall, une douleur sourde, une démangeaison et un sentiment de torpeur à l'endroit de la blessure ; la moindre application augmentait ce mal ; la torpeur, dans ce cas, s'étendait au côté opposé de la tête ; si la contention d'esprit était prolongée, il éprouvait des douleurs de plus en plus aiguës, jusqu'à ce qu'enfin il tombât dans le délire et se trouvât paralysé de tout un côté.

ORDRE Ier.

FACULTÉS AFFECTIVES.

GENRE Ier. — PENCHANS.

La fonction des facultés comprises dans ce genre n'est pas de produire les idées, mais les penchans d'une espèce particulière. Ces facultés appartiennent également à la nature de l'homme et à celle des animaux.

ALIMENTIVITÉ.

Ou organe de l'instinct de l'appétit.

Chez les moutons, les nerfs olfactifs, qui sont d'un gros volume, se terminent dans des circonvolutions cérébrales situées à la base du lobe moyen du cerveau; elles sont contiguës et immédiatement placées au-dessous de la région où siégent chez les animaux carnivores, les organes de la destructivité. C'est le sens de l'odorat qui sert de guide au mouton dans le choix de ses alimens; aussi, devons-nous regarder ces parties comme les organes de l'instinct qui porte l'animal à prendre de la nourriture. Cette opinion, qui appartient au doc-

teur Combe, sur les principes duquel nous nous appuierons dans le cours de cet ouvrage, est également partagée par M. Crook, qui la communiqua au docteur Spurzheim. Le docteur Hoppe de Copenhague a publié, sur cet objet, deux importans mémoires dans le journal phrénologique où il dit qu'il a été conduit à croire que la fosse zygomatique est l'endroit où se manifestent et se développent, pendant la vie, les différens degrés de l'*alimentivité*, et que cette action progressive s'exerce précisément au-dessous de l'organe de l'acquisivité, et au-devant de celui de la destructivité.

Cet organe est-il très prononcé, la largeur de la tête, dans cette partie, s'accroît d'autant; cependant, il faudrait se garder de confondre ce développement avec la saillie des os maxillaires. Il faut, en outre, tenir compte de l'épaisseur du muscle temporal, qui couvre cet organe. On peut conclure, des difficultés à découvrir nettement ce même organe, que son existence est à peu près problématique; cependant, un très grand nombre d'expérimentateurs habiles ne craignent pas de l'admettre positivement. De leur nombre est le docteur Fossati et Spurzheim, qui place, dans son *Manuel de phrénologie*, cette faculté à la tête des penchans, par cette déduction, non moins probable que logique, que l'alimentation étant,

chez tous les êtres animés, la condition nécessaire de leur existence, doit être, par suite, la première des facultés instinctives.

AMATIVITÉ.

C'est dans le cervelet que réside l'organe de ce penchant. Situé entre les apophyses mastoïdes, il forme une saillie au-dessus de la crète transversale de l'os occipital. Son existence est révélée, pendant la vie, par l'épaisseur du cou dans ces régions. C'est cette faculté qui produit l'amour des sens, et son développement est en raison de certaines périodes de la vie. Ainsi, chez les enfans, cette partie est la plus minime de tous les organes cérébraux. Le cervelet, à cet âge, est au cerveau comme 1 est à 13, à 15 ou à 20, tandis que, dans l'adulte, il est dans les proportions de 1 à 6, à 7 ou à 8. Son entier développement a lieu de dix-huit à vingt-six ans. On a remarqué que le cervelet, chez les femelles, était, en général, d'un plus petit volume que chez les mâles ; il y a pourtant de notables exceptions. La vieillesse amène son décroissement, au moins dans un grand nombre de cas. Il n'existe point de proportion constante entre le cerveau et le cervelet, comme aussi il n'y a point de proportion invariable entre le penchant dont il est l'organe et les autres facultés de l'esprit. Les observa-

tions que nous venons de faire tiennent au plus grand nombre de cas; cependant, il arrive que le cervelet est quelquefois largement développé avant l'âge de la puberté. Tel était, dit le docteur Combe, un enfant de trois ans, un autre de cinq et un troisième de douze ans; tous avaient ce penchant excessivement développé; Mirabeau avait cet organe très fort, il était presque nul chez Newton.

PHILOGÉNITURE.

Le cervelet est séparé du cerveau par une forte membrane qui prend le nom de *tente.* C'est au-dessus de la partie moyenne du cervelet que correspond l'organe de la philogéniture; il correspond à la protubérance occipitale. Entre le cerveau et cet organe, on remarque un étroit espace occupé par l'insertion de la tente au crâne, et par le sinus transverse. Il est chez les femmes plus fort, relativement aux autres organes, que chez les hommes; il en est de même chez les animaux entre les mâles et les femelles. Lorsqu'il se prononce fortement, et que l'amativité est modérée, la partie postérieure de la tête semble s'incliner. On a remarqué que cet organe était très fort sur le crâne des Indiens, des Nègres et des Caraïbes.

CONCENTRATIVITÉ. *(habitativité Spurz.)*

L'organe de cet instinct est situé immédiatement au-dessus de la philogéniture, et au-dessous de l'estime de soi.

Un indice qui a mis sur la voie de cette fonction, c'est le besoin de déplacement chez certains individus, et la répugnance qu'éprouvent d'autres personnes à entreprendre le plus léger voyage. Chez les premiers, le fait matériel venait à l'appui de cet instinct, et l'organe se montrait dans un grand développement; chez les autres, au contraire, il était très petit.

« En examinant les mœurs des animaux, dit Spurzheim, on trouve que les différentes es pèces sont attachées à des régions déterminées: la tortue et le canard sont à peine éclos de leurs œufs, qu'ils courent vers l'eau. Quelques oiseaux volent dans les régions élevées de l'air; d'autres vivent sur la terre; quelques animaux cherchent une habitation sur les hauteurs physiques, d'autres se plaisent dans les vallées; quelques oiseaux font leurs nids au sommet des arbres et aux pics des rochers, d'autres les placent au pied des arbres ou au bord des rivières. La nature paraît avoir voulu que toute la terre fût habitée, et, à cet effet, elle a assigné aux animaux leurs différens séjours, par un instinct particulier.

« Parmi les sauvages, il y a des hordes qui s'attachent facilement à un terrain qu'elles cultivent, où elles construisent des habitations et s'établissent, tandis que d'autres continuent la vie nomade.

Quelques peuples sont extrêmemenț attachés à leur pays; d'autres sont disposés aux émigrations.

« Quelques personnes sont très attachées à une habitation; d'autres changent leurs habitations aussi facilement que leurs habits.

« Peut-être que l'amour de l'agriculture résulte de ce même penchant. Quelques uns préfèrent la campagne à la ville, et se plaisent à cultiver la terre, à semer et à planter. La nature attache généralement du plaisir aux occupations nécessaires : or, l'agriculture est sans doute indispensable au bien-être de l'humanité; elle dépend donc probablement d'une disposition naturelle. »

Cet organe était très développé chez Walter-Scott, ct très petit chez l'évêque Grégoire.

ADHESIVETÉ. *(affectionivité. Spurz.)*

Cet organe se trouve de chaque côté de la concentrativité, plus haut que celui de la philogéniture, au-dessus de la suture lambdoïde.

C'est cette facultė qui provoque notre attachement aux objets environnans, animés ou ina-

nimés. Le besoin qu'éprouvent certaines personnes, à serrer, par des embrassemens chaleureux, l'objet de leur affection, est le resultat même de cette faculté. Elle dispose à la société, aux rapprochemens intimes qui constituent l'amitié.

Chez les enfans, cette faculté se manifeste fréquemment par l'attachement pour les animaux, les chiens, les chevaux,les oiseaux, etc. La jeune fille s'attache à sa poupée. En général, cette faculté est plus vive chez les femmes que chez les hommes. Cette faculté est la cause de chagrins violens; elle jette l'ame dans des regrets amers à la perte d'un ami; c'est elle qui cause la plus triste des maladies morales, *la nostalgie*. Ce penchant, quand il est peu prononcé, produit une propension marquée à la retraite et à la solitude.

COMBATIVITÉ.

L'organe se trouve à la partie inférieure et postérieure de l'os pariétal.

Cette faculté est le mobile du courage actif; avec un certain degré de développement, elle pousse à l'attaque; elle place dans l'ame un sentiment de résistance qui ravale les difficultés et donne le courage de tout braver. Cette faculté produit dans l'habitude de la vie les

caractères querelleurs et agressifs. Les gens de cette espèce éprouvent un certain plaisir à se battre, et courent au-devant des disputes.

Le docteur Reid et M. Steward admettent ce penchant sous le nom de ressentiment soudain; le docteur Thomas Brown parle également d'un principe « qui nous donne une nouvelle vigueur lors de l'attaque, et nous rend, dans la défense, formidable aux assaillans. » Il ajoute: « Il y a un principe, dans notre esprit, qui est pour nous comme un protecteur constant; il peut sommeiller, mais seulement lorsque sa vigilance est inutile; il se réveille à la première apparence d'une prétention injuste, et devient plus soigneux et plus fort en proportion de la violence de l'attaque qu'il a à redouter. » (Vol. 3, page 324.)

Le courage, dit le docteur Johnson, est une qualité si nécessaire pour soutenir la vertu, qu'il est toujours respecté, lors même qu'il est associé avec le vice.

« La différence principale, dit le docteur Combe, entre ces philosophes et nous, c'est, dit-il, que nous admettons une influence directe, une initiative de l'organe cérbral sur l'esprit, inspirant, dans les conditions d'un certain développement, une hardiesse naturelle qui provoque les occasions et pousse aux dangers. »

La petitesse de cet organe est le signe cer-

tain de la timidité, et signale une absence complète d'énergie.

Cet organe est ordinairement très large chez les individus qui ont assassiné dans un mouvement spontané de colère.

DESTRUCTIVITÉ.

Le siége de cet organe, immédiatement placé au-dessus du conduit auditif, s'étend un peu en avant et en arrière de cette région, correspondant à la partie squammeuse du temporal. Dans les dessins du docteur Gall, il s'étend de quelques lignes plus en arrière que dans celles de M. de Spurzheim. M. Combe a observé des cas correspondans à ces deux circonscriptions, il a remarqué de légères variations dans la situation des organes cérébraux, comme dans la direction des vaisseaux sanguins, des nerfs, etc., dans les divers individus.

L'existence de cet organe fut dénoncée par la différence dans le crâne que l'on remarque dans les animaux carnivores et les animaux frugivores.

Ainsi, par exemple, si l'on place horizontalement le crâne d'un animal carnivore, et si l'on tire une ligne verticale d'un conduit auditif externe à l'autre, une grande portion de la masse cérébrale sera placée au-dessus et en arrière de cette ligne. Plus un animal est car-

nivore, plus cette portion du cerveau est considérable.

Cette faculté pousse au désir de détruire en général. La combattivité se plaît aux obstacles, et recherche les occasions; elle a soif de triomphes; la destructivité ne cherche pas seulement la victoire comme la combattivité, il lui faut la mort; elle court après la destruction; elle ne se contente pas seulement de plier la force qui lui résiste, elle n'est satisfaite qu'après l'avoir anéantie.

Cette faculté s'annonce dans ses caractères physiologiques, par l'impatience habituelle, l'emportement, la colère, qui va souvent jusqu'à la rage. Les personnes douées de cette faculté sentent, au moment de son *stimulus*, comme un bruit sourd qui présage l'orage, et qui éclate bientôt en menaces de mort et en violentes actions. Malheur à ceux qui transgressent les ordres de ces personnes, elles s'exposent à une vengeance qui peut être terrible. Voilà ce qui arrive lorsque l'organe est très développé.

Cette faculté, au moins dans son moindre développement, est essentielle aux auteurs satiriques : elle donne à leurs écrits ce mordant qui tue les vivans.

L'absence de cette faculté désigne un caractère froid, sans énergie, capable de s'endormir dans l'indolence. Son ressentiment n'a pas de

force ; il le sait, et cela lui ôte sa confiance ; les autres ne l'ignorent pas, et s'en font une occasion d'abus ; le méchant le brave, on peut le maltraiter avec impunité. La cruauté est le résultat de son excessive énergie, lorsqu'elle n'est point tempérée par la bienveillance et la justice. L'organe est saillant sur les têtes des meurtriers qui agissent avec sang-froid et délibération, et chez les individus qui sont habituellement cruels. L'imprécation est l'expression extérieure de son activité violente, et elle est une autre forme de son abus.

Les métaphysiciens, en général, ne s'occupent point de ce penchant. Lort Kames, qui a été critiqué par M. Stewart, pour admettre sans nécessité un trop grand nombre de principes instinctifs, fait la remarque suivante : « Il existe, dit il, une disposition naturelle non moins simple que réelle, qui fait supporter aux hommes avec gaîté les fatigues de la chasse et les incertitudes de la prise. Il appelle cette disposition *l'instinct de la chasse.* Le soin qu'a la Providence de mettre la construction de l'homme en rapport avec les circonstances extérieures, fait-il observer, est réellement digne de remarque : l'instinct pour la chasse, de peu d'utilité pour la nourriture chez les Européens, est très vif chez les jeunes gens, grands et petits, riches et pauvres. Les penchans naturels peuvent s'évanouir ou devenir obscurs ;

mais ne sont jamais complètement déracinés. »
M. Combe a remarqué, en outre, que, sans exception, cet organe était large chez les chasseurs ardens; il est aussi prononcé chez ceux qui aiment à voir les exécutions publiques, le châtiment du fouet et toutes les formes de punition quelconque. Porté à un très haut degré d'énergie, mais combiné avec des sentimens plus élevés, également actifs, il fait de la destruction des objets inanimés un plaisir.

Cet organe était très développé chez le marquis de Sade et chez l'évêque Bonnet, qui, dans l'espace de quatre ans, dit Gall, a fait périr par les flammes plus de deux cents victimes.

SECRETIVITÉ.

L'organede cet instinct a son siége vers le bord inférieur des os pariétaux, au-dessus de la destructivité à laquelle il est contigu, ou dans le milieu de la portion latérale du cerveau.

L'activité de l'esprit est toute spontanée, et elle le pousse continuellement à la manifestation de ses pensées, de ses désirs et de ses émotions; cependant il y a un grand nombre de circonstances et de raisons qui lui prescrivent le silence; et la nature elle-même, dans son admirable providence, a donné à l'homme un instinct qui combat cette imprudente expansion qui le pousserait à se dénoncer lui-

même. Cette tendance à cacher les mouvemens intérieurs de l'ame jusqu'à ce que le jugement ait confirmé leur opportunité, est le résultat direct de la sécrétivité.

Les hommes et les animaux étant d'ailleurs exposés à toutes sortes d'agressions hostiles, que la force ne suffirait point à repousser, mais que la ruse peut combattre ou éluder, il résulte que la sécrétivité leur est, dans beaucoup de cas, d'un très grand secours, parce qu'elle constitue dans le caractère beaucoup de finesse et de prudence. Cette faculté est surtout très utile dans les relations habituelles de la vie, parce qu'elle impose une sage modération, et limite prudemment les trop grandes dispositions à la confiance. Les hommes doués d'une trop grande franchise sont appelés à subir des trahisons de beaucoup d'espèces et de nombreux désagrémens. Une certaine brusquerie habituelle fait qu'ils se découvrent et montrent à nu ce qu'ils auraient le plus d'intérêt à cacher, et se compromettent eux-mêmes; ils blessent souvent les autres, parce qu'ils manquent de tact, et que, sans cette dernière faculté, on parle et on agit souvent hors de propos. Mais cette faculté peut changer de condition et devenir offensive de défensive qu'elle était; c'est lorsqu'elle est très développée : alors elle ne produit pas seulement cette finesse qui découvre les mauvais desseins, se tient en garde contre

les perfidies, voit toujours le côté véritable d'une démarche ou d'une affaire; la sécrétivité nous pousse encore à cacher, à dénaturer même les choses les plus simples, les actions les plus ordinaires; elle cherche à donner le change par l'ambiguité et quelquefois par le mensonge impudent. Ainsi, une faculté qui devait combattre la fourberie vient en aide à la fourberie elle-même.

Ce penchant donne même l'adresse nécessaire pour le vol, et il est souvent l'occasion d'un crime, parce que le coupable, qui s'est appliqué toute sa vie à dérober ses actions et à dissimuler les véritables motifs de sa conduite, finit par avoir confiance dans ses moyens de fourberie, et croit qu'au besoin il saurait jeter un voile impénétrable sur une mauvaise action.

J'ai trouvé cet organe, dit le docteur Combe, proéminent chez un grand nombre de voleurs de profession.

Cet organe est également très prononcé chez les acteurs et chez les personnes qui se livrent aux arts d'imitation. En se combinant avec l'imitation, il produit l'*expression* et donne aux acteurs la faculté d'appliquer leur talent à plusieurs rôles et à la traduction mimique de différens caractères.

Il absorbe quelquefois les facultés des autres organes, ou plutôt il comprime leur manifes-

tation dans des circonstances où elle serait déplacée. C'est ainsi, par exemple, que pour détourner un enfant d'une action, sinon mauvaise, du moins préjudiciable, nous feignons d'être en colère, et nous la lui défendons. Il est probable, dans ce cas, que la sécrétivité en impose à la philogéniture et à la bienveillance, pour laisser agir plus à son aise la combattivité et la destructivité. Lorsqu'un acteur joue le rôle de Néron, la combattivité, la destructivité, la fermeté et l'amour de l'approbation dominent exclusivement, tandis que la bienveillance, la vénération et la conscience ont entièrement disparu. Il devra donc résulter de cette théorie, que la sécrétivité dirigera l'acteur au point de donner à son imitation l'accent de la plus stricte vérité, et cela en modérant l'action de quelques facultés au bénéfice de quelques autres dont il excitera l'énergie. D'après ce que nous venons de dire, on voit que cette espèce d'isolement moral, que produit la sécrétivité, peut devenir la base de la dissimulation et d'une hypocrisie profonde.

Lorsque cette aptitude est mise en rapport dans le même individu avec le penchant à la gaîté, elle donne naissance à l'*humour*, cette autre aptitude qui fait le charme du véritable comique et qui constitue, si nous pouvons parler ainsi, le bel esprit de la satire. Voilà la définition de ce genre de causticité, d'après

M. Combe: *l'humour* chez les Anglais, dit-il, « exprime le *naturel* dans l'action d'un acteur comique de celui qui dit ou fait les choses les plus plaisantes, les plus absurdes, ou les plus sarcastiques, avec gravité et abandon, et en continuant toujours son jeu de la manière la plus imperturbable. » Tel était Pothier.

La *sécrétivité* imprime à la figure une expression de physionomie particulière; elle donne à l'œil une direction oblique et répand on ne sait quoi d'inquiet et de soupçonneux sur le visage; elle est au miroir de l'âme ce qu'est la vapeur qui s'attache à une glace, c'est-à-dire, qu'elle en cache la transparence sur les fonctions de cet organe. Sir Walter Scott a publié une étude pleine de lumière dans les *transactions phrénologiques d'Edimbourg*.

Ce penchant semble avoir échappé aux métaphysiciens. Cependant Bacon, dans son *Essai sur la Ruse*, signale un grand nombre de ses caractères.

L'organe était très développé chez Lafontaine et chez Clara Fischer; il est saillant chez les Indiens de l'Amérique. On a remarqué qu'il était très fort chez quelques uns de nos contemporains, chez Napoléon par exemple, et le général Lamarque. Cette faculté est également favorable pour faire un bon général et un bon diplomate.

M. Combe cite un exemple assez piquant de

sécrétivité dans une dame de sa connaissance. « Je connais beaucoup de personnes, dit-il, chez lesquelles l'organisation cérébrale, relativement à l'organe en question, est parfaitement d'accord avec leur conduite.

« Je dois citer, entre autres, une riche dame de la société, qui a la tête très-large à la région de la sécrétivité, et qui n'a fait toute sa vie qu'intriguer et tromper ; elle ne peut rien dire, rien faire loyalement ; elle ment continuellement pour les choses même les plus indifférentes. Bien plus, elle déploie, dans l'exécution de ses projets une activité incroyable à y entraîner les personnes qui l'entourent ; elle cherche à les compromettre d'une manière ou d'une autre, pour les forcer ensuite à agir dans son sens. Comme elle a aussi l'organe de l'acquisivité très-fort, elle a su augmenter ses richesses au détriment des autres, ne se compromettant, toutefois, avec la justice, qu'au point strictement nécessaire pour ne pas être condamnée criminellement. Je l'ai toujours regardée comme un curieux phénomène phrénologique, et j'ai désiré souvent avoir son crâne dans ma collection, non seulement dans l'intérêt de la science, mais encore pour le bien de mon prochain. »

ACQUISIVETÉ.

L'organe de cette faculté est situé à l'angle antérieur inférieur du pariétal. Spurzheim l'avait appelé *convoitivité*, mais Sir G.-S. Mac-Kensie a fait prévaloir la dénomination que nous adoptons.

Cette faculté est la cause première du besoin d'acquérir et de posséder. Elle est un essor continuel, non pas seulement vers une chose en particulier, mais vers la possession de tous les objets en général, sans que l'esprit cherche à justifier son désir par une jouissance ou par un but quelconque. Ce penchant a produit le sentiment de la propriété, et sous ce rapport, son activité ne s'arrête pas à poursuivre les richesses et les biens-fonds non plus que les conditions de la fortune véritable, il porte encore aux objets de luxe et de pure fantaisie, mais particulièrement vers ceux qui représentent des masses ; il porte à faire des collections de médailles, de peintures, de minéraux, etc. Les idiots, qui n'ont pas une idée réelle de la valeur, entassent les objets pêle-mêle, sans discernement comme sans appréciation préalable.

Sous la direction de cet organe, on amasse pour le plaisir unique d'amasser ; ainsi, par exemple, une personne ainsi dominée possède-t-elle cinquante arpens de terre, elle éprouvera le désir d'en posséder cinquante au-

tres ; si elle en avait mille, elle formerait des souhaits pour en acquérir le double. Ce penchant a quelque chose d'irrésistible qui ne s'arrête jamais aux limites d'une satisfaction raisonnable. Notre civilisation a donné une grande énergie à cette tendance instinctive en multipliant les sources de la fortune et en entretenant l'appétit du luxe par une excitation continuelle.

Cette disposition, tant de fois fatale aux individus, a été un puissant mobile de civilisation pour la société. Après nous avoir tiré de l'état sauvage, elle a voulu nous conduire à des jouissances sans nombre, et comme la fortune tenait à la production, elle a inventé les arts et les métiers qui en sont les instrumens essentiels.

Les individus chez lesquels cet organe est peu développé ne se laissent pas séduire par l'appas du gain, ou s'ils le poursuivent, c'est avec timidité ; leurs préoccupations à eux ne sont pas de celles qui donnent le désir des richesses.

Cette faculté qui féconde l'industrie, qui crée la fortune et l'entretient, ce levier puissant qui a servi de bras à la civilisation, cette source enfin de toutes les bonnes choses, peut devenir un mal dans certaines organisations ; car l'abus de son développement pousse à la cupidité, à l'avarice, au vol et au meurtre ; et sans une résistance morale très généreuse, elle

peut conduire à la dégradation, mais le bien se rencontre partout avec le mal. La ruse, la paresse et le vol vivront long-temps aux dépens du travail et de l'industrie honnête.

Les métaphysiciens n'ont point admis ce penchant : selon eux le désir de la richesse n'est point inné, il n'est que le résultat d'une appréciation postérieure. Cependant, d'après lord Kames, l'homme est un animal à qui la nature a donné l'instinct d'amasser et de conserver ; il dit même que ses idées sur la propriété, sont entièrement dépendantes de cet instinct.

Ce sentiment de la propriété se retrouve même dans les animaux de l'ordre inférieur. Ainsi les castors sont tellement assurés que le bois qu'ils ont amassé, que les maisons qu'ils ont bâties leur appartiennent, qu'ils les défendent au prix de leur sang, dans des combats très acharnés contre les castors d'une autre tribu, quand ces derniers veulent s'en emparer. Voyez comme les abeilles entrent en fureur lorsqu'on leur enlève leur miel, comme elles s'acharnent contre les hommes qui viennent s'emparer du produit de leur travail et de leur économie. Tout cela est sans doute bien propre à prouver que ces animaux ont un sentiment très énergique de la propriété. Nier que l'instinct de la propriété ne soit naturel, c'est vouloir violenter les faits et heurter l'évidence.

Dans quelques animaux, dit Spurzheim, le penchant de l'acquisivité agit aveuglément; ainsi voit-on les pies et les corbeaux, par exemple, ramasser des métaux, des pierres et différens autres objets dont ils ne peuvent faire aucun usage, mais qu'ils n'enfouissent pas moins très soigneusement. On cite dans l'histoire certains grands personnages qui ne pouvaient résister au plaisir de voler même des objets de la plus mince valeur.

On a vu également des maniaques ramasser tout ce qui se rencontrait sous leurs pas.

CONSTRUCTIVITÉ.

Le siége de cet organe est situé sur l'os frontal, immédiatement au-dessus de la suture spheno-temporale. Selon le plus ou le moins de développement dans les parties qui l'avoisinent, son aspect et sa situation éprouvent quelques variations. Son volume est plus difficile à apprécier lorsque l'apophyse zygomatique est très saillante, que les lobes moyens du cerveau, que le front en général, ou les organes des langues et de l'ordre en particulier, sont très développés. Le but essentiel de la phrénologie n'est pas seulement de déterminer la saillie, mais plus particulièrement encore le volume de l'organe. Dans l'examen d'un individu, on doit noter avec soin

que, si la base du cerveau est étroite, l'organe aura une situation un peu plus élevée, et qu'on trouvera alors fréquemment une légère dépression à l'angle externe de l'œil, entre l'apophyse zygomatique et l'organe en question, principalement lorsque les muscles sont minces. Dans ces circonstances, il s'est montré quelquefois aussi élevé que l'organe des tons. Cette légère différence de l'état ordinaire a lieu, comme il a déjà été dit, dans la distribution de toutes les parties du corps; mais l'anatomiste, qui connaît cette disposition, n'est pas embarrassé dans ses recherches; car l'aberration ne dépasse jamais certaines limites, et il acquiert par l'expérience l'habitude de la reconnaître. Quelques personnes tirent une objection de l'action même des muscles, disant que le proéminence ou l'affaissement de cette partie de cerveau doit dépendre de la la force même avec laquelle les muscles temporaux dont elle est recouverte, et agit ainsi sur l'individu pour le modifier. Ainsi l'on fait remarquer que les animaux carnivores qui ont l'habitude de broyer les os, et qui sont par conséquent doués à cet endroit d'une grande force musculaire, présentent une conformation de tête très petite en même temps qu'un très petit cerveau dans la région de cet organe.

On peut répondre à ces objections de la manière suivante : 1° Cet organe n'existe point chez les carnivores car ils ne bâtissent point ; or son absence est la cause nécessaire du rétrécissement de leur tête dans cette partie ; 2° la tête du castor est large en raison même du développement de cet organe et de la force musculaire qu'il déploie pour couper avec ses dents jusqu'à des morceaux de bois. 3° Dans la tête humaine, le développement ne se fait point à proportion de la résultante des forces de mastication ; et certains individus qui mâchent fort peu et font usage de mauvaises boissons, ont la tête étroite et ne jouissent d'aucune aptitude à la construction ; d'autres se nourrissent de viandes, et mâchent beaucoup, ont une tête large et d'heureuses dispositions à la mécanique ou à l'art de construction ; 4° quelque soit la cause de ces développemens, il n'en est pas moins vrai que la constructivité est une raison directe de la largeur même de la tête en cet endroit.

Le muscle temporal présente une épaisseur qui varie chez les individus. C'est donc une précaution nécessaire au phrénologiste, lorsqu'il examine une personne, de lui faire mouvoir la mâchoire inférieure. Pendant ce mouvement, il lui est plus facile d'apprécier les proportions du muscle et son volume. Nous avons déjà fait remarquer qu'en raison de l'im-

certitude que présente l'appréciation du muscle temparal, il était très difficile de mesurer la dimension de l'organe de l'acquisivité; il en est de même pour celui de la constructivité. Cette appréciation à faire sur les muscles de la tête, à l'égard de ces deux organes, n'est même possible qu'autant que l'on connaît l'épaisseur des fibres musculaires. Cette détermination est plus facile lorsqu'elle se fait sur des individus vivans, sur des crânes ou sur des moules de crânes.

La constructivité est dans l'homme la faculté qui produit le penchant à édifier, à construire. La direction de l'application de ce penchant est en raison directe de la puissance des autres facultés. La constructivité emprunte son caractère à la faculté intellectuelle qui la domine. Se combine-t-elle fortement avec la combattivité et la destructivité, elle inspirera du goût pour la fabrication des armes de guerre, pour les fortifications de places et de villes, etc; si la constructivité est prédominée par l'organe de la vénération, le produit matériel de ses œuvres sera religieux et sacré; sa direction sera de construire des temples, des églises, des chapelles, etc.; si l'organe qui nous occupe s'unit aux organes très développés de la forme, de l'imitation et de la sécrétivité, il peut donner la faculté de peindre les portraits.

Pour mesurer l'étendue de cette faculté, il faut savoir ce qu'elle emprunte aux facultés réflectives avec lesquelles elle se combine pour former en quelque sorte sa résultante, car si elle combine sa force avec la leur, il faut bien convenir que sans elle ces facultés ne donneraient jamais le génie des arts mécaniques. C'est elle qui agrandit ces facultés et rend plus facile leur exercice.

La constructivité chez les animaux est limitée à des formes qui indiquent l'espèce à laquelle ils appartiennent. Leur incapacité à généraliser les empêche de composer de nouvelles formes. Les oiseaux n'ont qu'une forme unique et invariable, chacun pour la construction de leur nid; les castors n'apportent jamais la plus petite modification dans la construction de leurs cabanes.

L'organe de la constructivité était très développé sur la tête de Canova et sur celles de Bréguet et de Herschell.

Il est très petit chez les peuples de la Nouvelle-Hollande.

GENRE 2e. — SENTIMENT.

De même que les facultés que nous venons d'examiner, celles dont l'étude va suivre, ne présentent pas un ordre d'idées spécifiques, mais produisent seulement un sentiment.

Or, ces facultés forment un ordre à part,

parce que le penchant qu'elles produisent est accompagné d'une certaine émotion.

Nous allons nous occuper d'abord des facultés de cette dernière espèce, qui sont communes à l'homme et aux animaux ; nous traiterons ensuite de celles qui sont particulières à l'homme.

SENTIMENS COMMUNS A L'HOMME ET AUX ANIMAUX.

ESTIME DE SOI.

L'organe est placé au sommet de la tête, un peu au-dessus de l'angle postérieur où sagittale des pariétaux.

L'action morale de cet organe, ou si l'on aime mieux, sa faculté, produit le sentiment de l'estime de soi, ou l'amour de soi.

Dans les conditions d'un sage développement, cet organe produit des effets avantageux. C'est à l'estime de soi qu'appartient cette sécurité tranquille qui ne s'étonne pas trop du bien qui arrive dans la vie, et qui ne se laisse effrayer ni par un mal présent, ni par un mal futur. Tel est le cœur de l'homme qui a confiance dans ses propres forces, et dont le courage ce-

pendant ne va pas jusqu'à la présomption. Combinée avec une intelligence supérieure et des sentimens d'une énergique portée, l'estime de soi devient la source des plus nobles actions. Sous l'influence de cette faculté l'esprit s'agrandit, il développe ses moyens, devient capable d'un essor énergique; l'homme doué de cette faculté y gagne une excellence morale et intellectuelle.

Vienne le malheur et l'adversité, un homme qui a l'estime de soi ne perd jamais son énergie morale; les jouissances de la vie peuvent lui échapper, et il n'est point en son pouvoir de les retenir, mais son honneur, sa dignité personnelle, il saura bien les garder; il sait qu'il n'y a point de valeur au monde qui puisse payer la vertu d'un honnête homme. Combien de malheureux, pour n'avoir pas voulu tendre la main, sont morts faute d'un morceau de pain dans nos capitales de l'Europe, où quelques uns disent que personne ne meurt de faim. C'est encore l'estime de soi qui appartient aux jeunes gens lorsque, emportés par leurs passions, ils pressent la vie comme l'Arabe son cheval; si elle arrive trop tard pour sauver leur fortune, et les empêcher de tomber sur la paille, en descendant de leur lit de fleurs, du moins elle leur apprend à souffrir avec courage, et à ne point désespérer de l'avenir.

Le défaut de confiance, qu'entraîne toujours l'absence de son estime personnelle, est la source de bien des vices et l'occasion de beaucoup de mal. C'est comme une mare fétide où les bonnes qualités elles-mêmes viennent s'engloutir.

Cependant l'excès d'estime de soi-même peut produire des vices d'un autre ordre qui offrent une pénible compensation aux bons effets de cette faculté que nous avons considérée dans les bornes d'un sage développement.

Le désordre de cette faculté, c'est-à-dire, l'excès de son développement, se manifeste chez les enfans par de l'aigreur et une humeur sauvage; chez les adultes, elle prend les formes et le ton de l'arrogance; elle pousse aux dédains méprisans de l'orgueil, aux présomptions exagérées, à l'égoïsme le plus exigeant. Cette faculté retrempe continuellement l'envie, cette arme déloyale qui tue toutes les réputations.

Ne doutez point que cette faculté soit prédominante chez une personne que vous entendez continuellement médire, et dont la conversation ne va chercher ses élémens d'intérêt que dans la conduite privée de ses voisins.

Les personnes chez lesquelles domine cette faculté sont envieuses du bonheur des autres, et ne manquent jamais de se réjouir du mal qui leur arrive soit dans leur santé, leur posi-

tion, soit dans leur fortune. Elles éprouvent un vif chagrin à voir quelqu'un placé plus haut qu'elles-mêmes, et contribuent de toute leur force à l'abaissement de tout ce qui les domine.

De pareils penchans sont le résultat de l'estime de la destructivité quand son action excessive n'est modérée ni par la bienveillance ni par la justice. Entendez parler ces personnes et voyez comme leurs paroles sont pleines d'amertume, comme leurs réflexions sont acerbes, comme leurs opinions sont tranchées et exclusives; tout en elles, la direction aussi bien que la forme de leurs pensées, aussi bien que leur son de voix, les habitudes et les gestes de leur corps, indiquent ce qu'elles ont d'estime pour elles-mêmes et de mépris pour les autres, de satisfaction personnelle à la fois et de jalousie.

Les enfans qui s'acharnent contre un idiot, qui le font souffrir et provoquent de sa part des actions ou des paroles désordonnées, satisfont l'estime de soi et la destructivité; ils obéissent au plaisir intérieur de manifester leur supériorité.

L'estime de soi correspond en quelque sorte au *désir du pouvoir* des métaphysiciens. Le docteur Thomas Brown l'appelle orgueil, et le définit : « un sentiment de plaisir vif provoqué par la conscience de notre supériorité. » Vol. III. p. 300.

Les individus de cette espèce portent la tête haute et droite, leur démarche a quelque chose de l'exagération dramatique. Soit qu'ils écrivent, soit qu'ils parlent, ils font un usage emphatique du *moi*.

Lorsque cette faculté se trouve unie à l'acquisivité, sans être tempérée par les autres sentimens, elle produit l'égoïsme dans sa plus large acception.

Cette faculté, qui agit sur les individus en raison même de son développement, présente des différences analogues dans le caractère des peuples. Ainsi les Anglais ont la faculté de soi plus forte en général que les Français, et le caractère du véritable Anglais semble froid, hautain et dédaigneux à un Français.

Les fous, dans les hospices, qui ont la manie de se croire empereurs ou rois, fils de Dieu quelquefois, ou Dieu lui-même, sont des individus chez qui cet organe est excité par la maladie.

On trouve un sentiment qui ressemble à de l'orgueil et à de l'estime de soi chez certains animaux, tels que les dindons, les paons, les chevaux, etc.

On a trouvé cet organe dans un état de grand développement sur la tête de plusieurs grands hommes, sur celle de Spurzheim, Manuel, Benjamin Constant, et le général Lamarque. Elle paraît très développée sur les moules de Gall. Voilà comment il parle lui-même de cette faculté :

« Il y a un certain nombre d'hommes, dit-il, qui ont l'esprit assez ferme et le cœur assez grand, qui sont assez profondément pénétrés de leur prix, et ont à tel point la passion de l'indépendance, qu'ils savent repousser toutes les influences extérieures tendant à les assujétir. Autant que possible, ils cherchent les Etats les plus libres pour y fixer leur séjour ; ils se vouent à une occupation qui les rend indépendans, qui les exempte de la faveur et des caprices des grands.

« La domination sur leurs inférieurs, qui entraînerait l'esclavage sous un maître absolu, leur deviendrait insupportable. Les honneurs, les distinctions, destinés au mérite, lorsqu'ils sont prodigués à des hommes de rien, ne sont à leurs yeux que des humiliations. S'ils prospèrent, ce n'est que par eux mêmes : comme le chêne, ils se soutiennent seuls, et tout ce qu'ils sont, ce n'est qu'à eux qu'ils veulent le devoir. C'est là une fierté qui n'est point encore dégénérée en orgueil, un mérite plutôt qu'un défaut, compagne souvent de grandes vertus, ennemie de toute bassesse, soutien du courage dans les adversités.

APPROBATIVITÉ.

Cet organe est situé de chaque côté de celui de l'amour de soi, et commence à environ un demi pouce de la suture lambdoïde.

Cette faculté produit l'estime et l'amour des autres, et cette expansion bienveillante se manifeste par des louanges et des paroles d'approbation.

C'est au développement convenable de l'approbativité qu'est due l'amabilité ; elle pousse un individu à faire tous ses efforts pour plaire, et ne s'exposer ni au blâme ni au mécontentement des autres. Cette faculté produit un degré remarquable de délicatesse ; elle tend à donner au caractère un équilibre parfait, et à étouffer jusqu'aux manifestations les plus légères de l'intérêt personnel. La raillerie est une souffrance des plus vives pour les personnes chez lesquelles ce sentiment prédomine.

La satisfaction de cette faculté varie selon la nature des facultés avec lesquelles elle se combine : avec des sentimens moraux qui ont un certain degré d'énergie, l'on se sent porté à acquérir une réputation honorable ; au poëte, au peintre, à l'orateur, à l'homme d'état, au guerrier, elle sera comme une forte inspiration qui les aidera à poursuivre leur marche.

L'individu n'a-t-il que les élémens d'une ambition triviale, il tiendra à passer pour le plus fort, le plus robuste des hommes qu'il fréquente ; on le verra tendre à une supériorité musculaire, ambitionner les succès de la force matérielle ; il voudra passer pour un buveur indomptable, pour un homme que les

plaisirs et les excès de l'amour n'abattent jamais.

Quelquefois cette faculté se produit en dehors avec les caractères d'une velléité inquiète. Quelle sera l'opinion d'autrui, les jugemens du monde, et quelle considération prendra-t-on? voilà l'idée incessante qui poursuit l'homme chez lequel cette faculté trop énergique n'est pas accompagnée de penchans nobles. Ce doute produit et jette de l'amertume dans son âme, il trouble chacun de ses plaisirs; un pareil individu perd son indépendance, soumis qu'il est à une subordination continuelle aux idées et à la pensée des autres.

Cette faculté, dans les conditions où nous en parlons, ne comprime pas seulement le bonheur et la liberté de l'homme, elle empoisonne encore sa moralité. Sous le fouet de ce penchant fatal, il foule aux pieds sa religion, sa philosophie, les lois les plus saintes de la justice, de la sagesse et du devoir. Il ne croit pas trop payer de tout cela la position d'homme aimable et influent dont il se croit en possession. La crainte d'indisposer le cercle de ses admirateurs le force à leur faire bon marché de tout, et il ne risquerait pas sa réputation d'homme d'esprit pour conserver celle d'homme vertueux.

Cette faculté fait encore le désespoir de l'artiste, de l'écrivain, de l'orateur et de l'homme public; car elle lui fait regarder les

succès des autres comme un tort fait à lui-même. Voir monter les autres, c'est pour lui descendre; la rivalité préférée ne lui laisse point de repos : c'est une fièvre qui le tue lentement.

Cette faculté prend chez les femmes, lorsqu'elle est trop énergique, le caractère de la vanité : des habillemens plus riches, des équipages plus brillans, des domestiques plus nombreux au pouvoir de leurs amies et de leurs rivales, portent une grave atteinte à leur bonheur; elle irrite continuellement leur amour-propre et blesse vivement leurs prétentions à briller, à dominer par l'éclat. La vanité est la passion la plus violente chez les femmes en général : elle est leur plus puissant moyen de séduction.

Cette faculté excite alors l'individu à parler de lui-même, de ses affaires, de ses liaisons, et à entretenir les assistans de sa grandeur, de sa bonté. « M. Goldsmith, dit le docteur Johnson, a tellement peur de n'être pas remarqué, qu'il parle souvent pour qu'on n'oublie pas qu'il est dans la compagnie. »

L'approbativité conduit souvent à de fausses protestations de respect et d'amitié, lorsqu'elle ne s'unit point à la conscience et au dévouement. Combien de personnes font des promesses et des invitations qu'elles ne sont point disposées à remplir? Combien les acceptent qui auraient voulu les refuser?

Cette faculté, comme celle de l'estime de soi, dispose à faire un usage fréquent du pronom personnel *moi*, si plein de morgue et de prétention.

L'absence de cet organe produit la négation complète des vices et des qualités que nous venons d'indiquer. Au lieu de se passer au dehors, l'action de la vie, chez cette sorte d'hommes, est toute concentrée ; peu leur importe l'opinion publique, ils demeurent insensibles aux attaques de la censure, comme au chatouillement des louanges. Quand le cœur de ces hommes est desséché par l'égoïsme, ils sont invulnérables à toute séduction, leur abord est presque impossible.

Quelques personnes confondent l'approbativité avec la bienveillance ; cependant ces deux facultés ont un mobile et une direction bien distinctes. La seconde est un penchant qui porte à obliger en général, sans acception de personne ou de position, tandis que la première ne se met qu'à la disposition des gens riches, influens ou haut placés ; elle brigue l'éclat, et le bien qu'elle fait, n'est le plus souvent que de la courtisanerie d'une espèce à part. Toutefois, aidés l'un par l'autre, ces deux sentimens se prêtent une grande énergie.

En général, cet organe est plus développé chez les femmes que chez les hommes. L'approbati-

vité est plus grande chez les Français que l'amour de soi. De là vient que les Anglais, chez qui la dernière prédomine, les tiennent pour vains, complimenteurs jusqu'à l'absurdité, et pleins d'ostentation.

On remarque que cet organe est généralement grand chez les personnes timides, attendu que la faculté est une crainte obsédante du jugement des autres, une peur continuelle d'encourir le blâme. Les métaphysiciens avaient reconnu l'existence de ce sentiment qu'ils appelaient le *désir de l'estime.*

Cette faculté s'élève à un très haut degré chez plusieurs animaux domestiques, tels que les chiens, les chevaux, etc. Il a une très-grande puissance chez les Indiens de l'Amérique.

CIRCONSPECTION.

Cet organe est placé près du milieu de chaque os pariétal, au point où commence généralement l'ossification.

C'est en vertu de la faculté qu'il produit, qu'un individu se sent porté à se tenir sur ses gardes. Circonspection vient du latin *circumspicere*, qui veut dire regarder autour de soi. Il se manifeste à l'intérieur par une *émotion* de crainte.

Quelques phrénologistes pensent que la peur n'est qu'une affection de l'organe de la cir-

conspection. Nous ne le croyons pas. Un homme peut être défiant, irrésolu, prudent, même avec timidité, et cependant n'être pas peureux. Nous pourrions citer à l'appui de ceci l'exemple des généraux Lamarque, Foi et de l'empereur Napoléon, tous les trois doués d'une très grande circonspection, mais à l'abri certainement du reproche de la peur. C. Perrier n'était pas également un homme qui connût les émotions de la peur, quoiqu'il fût très circonspect. Un homme d'énergie, en face d'un péril imminent, et sur le point de lutter contre des forces supérieures, peut éprouver de l'appréhension, mais ne pas se laisser aller à la peur.

L'opinion de Gall sur la peur c'est qu'elle provient d'un défaut, d'un saisissement de l'organe de l'instinct de la combattivité ou de la propre défense. On peut lire dans ses propres ouvrages la Polémique contradictoire qui s'était élevée à cet égard entre lui et Spurzheim.

Pour constituer un caractère prudent, il faut un certain développement de cette faculté. Dans des conditions un peu trop fortes, elle engendre l'hésitation, la timidité, elle préoccupe de la crainte du danger, et pousse l'individu à s'entourer en quelque sorte de précautions. A force de s'envelopper dans ses moyens de prudence, on en vient à se paralyser

ou à se perdre dans une sorte de neutralité. Lorsqu'elle est absente, il se produit chez l'individu une espèce d'activité fougueuse qui le pousse toujours en avant, sans lui laisser d'inquiétude sur les résultats de sa conduite et de ses démarches.

Le contraire a lieu lorsque cet organe est très développé. Non seulement il engendre la timidité, comme nous l'avons déjà dit, mais il pousse même au désespoir et à une sorte d'abattement, parce que l'individu se rue en quelque sorte dans le danger. Ainsi voit-on des femmes prises d'une telle frayeur à l'approche d'un cheval emporté, qu'elles vont se précipiter sous ses pieds tout en voulant le fuir. C'est par suite de cette fatale exagération du péril qu'on voit des personnes, dans un transport de frayeur se brûler la cervelle, se précipiter par la fenêtre, etc. D'autres reçoivent une si violente commotion de la présence du danger, qu'elles en perdent l'esprit.

Cet organe est généralement trop développé chez les enfans et les femmes, ce qui imprime à leur caractère beaucoup de crainte et une susceptibilité continuelle.

Cet organe est très grand chez quelques animaux, par exemple, chez le lièvre, la grue, etc. En général, chez les femelles il est plus développé que chez les mâles, et c'est en raison de cette différence de proportion que les natura-

listes expliquent pourquoi les chasseurs prennent et tuent plus de mâles que de femelles.

Cet organe est très faible chez les nègres.

BIENVEILLANCE.

Il faut aller chercher le siège de cet organe à la partie qui domine immédiatement le frontal, tout au devant de la fontenelle.

De la faculté produite par cet organe, naît la sympathie pour les autres avec le désir de contribuer à leur bonheur et d'y concourir activement, car la bienveillance est active. Un homme bienveillant se fait toujours remarquer par la douceur de son caractère, l'aménité de ses manières, et cette douce gaîté que fait toujours naître l'amour du bien. La bienveillance est naturellement tolérante, et cherche une excuse aux défauts de l'esprit et du cœur ; elle se décide lentement et péniblement à formuler un reproche ou à punir un tort ; quand elle s'y trouve obligée, elle ne le fait qu'avec une grande douleur.

Si l'organe n'est que faiblement développé, il en résulte que l'on n'éprouve aucun mouvement sympathique pour le bonheur des autres. S'il arrive que la faculté de la destructivité soit puissante, et que celle de la bienveillance n'ait point d'énergie, il peut en résulter une cruauté sans frein.

On a présenté comme objection que la nature ne pouvait avoir placé dans un même individu deux facultés opposées. Mais l'homme n'est-il pas réellement le plus singulier assemblage de contradictions, de vice et de vertu? La nature, qui garde le secret de tout ce qu'elle a fait, ne nous laisse très souvent que des faits à consigner. Le grand nouvelliste dit : « qu'il existe des cas bien connus d'hommes qui joignaient à la bienveillance la plus sympathique et la plus active, une certaine justice de représailles qui les rendait heureux, lorsqu'ils voyaient un coupable, souffrant déjà toutes les tortures de la dégradation, s'en aller subir les transes affreuses que donne la mort lorsqu'elle vient du bourreau. »

Le grand poète Shakespeare a dit :

« O déesse, divine nature, combien tu t'enorgueillis de ces deux princes enfans ! ils sont aussi jolis que les zéphirs dont l'haleine caresse la violette, sans courber seulement sa tête délicate ; et cependant il ne faut pas que la colère soulève leur sang, car leur violence égale celle des vents qui roulent jusque dans la vallée le pin superbe des montagnes. »

Qui oserait traiter de monstres ces deux aimables enfans que la muse du poète caressait si doucement ; cependant la nature n'avait pas trouvé honteux de placer en eux et l'organe de la destructivité et celui de la bienveillance;

mais ces deux facultés qui paraissent incompatibles, se manifestent ensemble à la suite d'une délibération réfléchie.

L'organe de la bienveillance était très grand chez Saint-Vincent-de-Paul, l'abbé Gautier et le nègre Eustache Belin.

On a remarqué qu'il est très petit chez les Caraïbes.

SENTIMENS PROPRES A L'HOMME.

Jusqu'ici nous avons consideré l'homme sous le rapport des facultés qui lui appartiennent en commun avec la grande famille des animaux ; maintenant nous l'examinerons dans celles qui lui constituent une individualité plus étroite, puisqu'elles lui appartiennent en propre. Ces facultés ne produisent pas plus des idées que les précédentes. Elles forment des émotions ou des sentimens.

VÉNÉRATION.

Cet organe se tient sur le milieu de la tête, à l'endroit même où coïncident l'angle supérieur du frontal et l'angle rentrant des pariétaux.

Le sentiment du respect et de la déférence est attaché à cet organe; quand il se dirige vers l'être suprême, il produit l'adoration; l'adulation morale des individus, imprime des directions différentes à cette faculté. Ainsi l'ignorance, sous le stimulant d'une impression religieuse, peut arriver à l'idolâtrie par l'adoration des images et des insignes de la divinité au lieu de la divinité elle-même.

La supériorité du talent, de la position et de la fortune excitent vivement cette faculté et prevoquent ses manifestations. Ces trois modes de puissance commandent l'obéissance et la rendent facile aux individus qui possèdent cet organe dans un grand développement.

Cette espèce de saisissement poétique et religieux qui s'empare du poète et de l'artiste au milieu des ruines d'une civilisation qui a passé, sur les décombres d'un temple ou d'une église, tombés sous le marteau d'une colère humaine, ou ébranlés par le temps qui renverse ce que les révolutions ont épargné. Ce saisissement, disons-nous, ce tressaillement de l'ame dont la cause n'est pas dans la mémoire parce qu'elle est toute spontanée, parce qu'elle précède toute réflexion, trouve sa source dans cette faculté cérébrale que les phrénologistes appellent *vénération*. C'est encore elle qui nous remplit l'ame d'un deuil sympathique en présence des tombeaux ou des demeures des

hommes célèbres par leur génie ou leurs vertus.

C'est encore cette faculté qui crée l'antiquaire fanatique; elle qui inspire la piété filiale, cette belle religion de la famille.

Lorsque cet organe est prononcé, tandis que celui de l'estime de soi est petit, il en résulte l'humilité.

Cette faculté peut ne pas exister sans qu'il en résulte pour l'individu un penchant à l'impiété; seulement l'esprit se trouve prévenu contre les influences qui commandent le respect et la déférence. La résistence est alors plutôt passive qu'active, c'est de l'indifférence.

L'organe est grand chez l'abbé de la Mennais; il était aussi très développé chez l'abbé Gautier et chez Walter Scott; très petit chez Lalande. La puissance de cet organe a beaucoup d'énergie chez les nègres.

FERMETÉ.

Le siége de cet organe se trouve sur la partie postérieure de la voûte du crâne, dans la direction même de la ligne médiane.

Il n'est pas facile de se rendre compte du principe fondamental de la faculté et l'on est souvent conduit à la confondre avec la *volonté*, quoique les deux opérations du cerveau soient

parfaitement distinctes l'une de l'autre.

La faculté produit la détermination, la constance et la persévérance. La force, qui doit être distinguée du courage actif, est un résultat de la fermeté. Dans un individu, une démarche assurée, un regard droit, l'air déterminé et emphatique, avec un ton de voix analogue, indiquent que cette faculté est très énergique.

C'est au moyen de cette faculté que les artistes, les hommes de science et les gens d'affaires viennent à bout de surmonter les difficultés. Cependant sa manifestation n'est pas individuelle, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et l'on ne découvre son entière action que par l'action des autres facultés que l'individu possède à un égal degré.

Une personne qui possède les organes prononcés de la fermeté et des tons fera toujours de la musique; que, par un accident quelconque, l'organe des tons perde entièrement sa sensibilité à la mélodie, elle ne persévèrera pas davantage dans ses efforts, mais si elle possède un fort organe de causalité, elle dirigera toute son énergie vers les études abstraites.

Lorsque la faculté dont nous parlons, c'est-à-dire la fermeté se trouve dans un état de développement trop prononcé, elle engendre l'obstination, l'entêtement et l'opiniâtreté.

Si, au contraire, elle est faible, l'individu se laisse aller à ses penchans dominans. Elle produit une tendresse extrême lorsqu'elle est dominée par la bienveillance; mais si elle se rencontre avec la combattivité et la destructivité, et que ces deux dernières soient très prononcées, elle pousse l'individu à la violence et à l'outrage, aux transports tempêtueux et aux excès d'une brutalité quelquefois terrible. Un homme de cette espèce ne sait pas marcher longtemps dans une voie tracée à l'avance; son impétuosité naturelle le pousse spontanément à des mouvemens imprévus et irréguliers; il échappe aux prescriptions de sa conscience, à la manière des wagons qui sortent de leurs rails, avec secousse et violence.

Il paraît que ce sentiment n'avait point été découvert par les métaphysiciens, qui n'en parlent nulle part.

Cet organe était grand chez Napoléon, Gall et Casimir Perrier.

CONSCIENCIOSITÉ.

Cet organe est situé au-dessus de la circonspection, en arrière de l'organe de l'espérance, à la partie postérieure et latérale de la voûte du crâne. Gallen signale sur ses planches la propriété comme identaire; Spurzheim le regarde comme probable dans l'ouvrage en Anglais qu'il publie en 1815;

Il paraît bien établi dit M. Combe et je me fie pour cela à un grand nombre d'expériences. On doit à la faculté qui en résulte, le sentiment moral du devoir, la conscience du bien et du mal ; il a dans son action une grande analogie avec l'idéalité; il produit l'idée du juste de la même manière que celle-ci crée l'idée du bien.

Combinée dans son action avec les facultés intellectuelles, cette faculté engendre la justice. Les premières sont toutes de recherche et d'examen, leurs fonctions à elles c'est l'analyse; la commotion sensitive et l'émotion appartiennent aux secondes qui composent la classe des sentimens. Lorsque l'intelligence a éclairé de son regard les motifs de la conduite humaine, il en résulte un sentiment de louange ou de blâme qui est de la nature des instincts. Ce sentiment est dû à la faculté de la conscienciosité.

Dans un état de grand développement, cette faculté peut-être de la plus haute importance dans les occasions difficiles de la vie ; elle dispose la conduite aux exigences du devoir et au culte de la justice. L'homme de cette nature recherche les actions justes et fait avec une extrême répugnance tout ce qui semble dépasser les limites du devoir et de la justice. Il ne se presse jamais de blâmer la conduite des autres, et attend scrupuleusement que le mot lui soit démontré. Cette espèce de tolérance pour

les autres, il ne l'étend pas jusqu'à lui, et il est le premier à censurer vivement sa conduite lorsqu'il croit le mériter.

Quand, au contraire, l'organe est petit, la faculté manque d'énergie, et l'individu se laisse aller plus facilement à une mauvaise action. S'il y est sollicité par l'intérêt ou un mauvais penchant, il n'a que des idées douteuses sur la nature du juste et de l'injuste, ce qui l'empêche de comprendre les lois impérieuses du devoir. Les personnes atteintes de ce défaut, ne croient pas à la sincérité des autres; faire le bien et le mal n'est, pour tout le monde, qu'une mesure d'intérêt. Ainsi, quand elles entendent parler morale, justice éternelle, elles croient entendre des acteurs réciter un rôle qu'ils ont appris de mémoire; ou si elles n'en viennent point jusqu'à l'accusation, elles taxent de faiblesse une pareille conduite, et elles se regardent comme douées d'une pénétration rare à laquelle rien n'échappe, pas même les motifs les plus secrets de l'homme.

Ces prétentions à une sagacité extraordinaire sont le résultat d'une grande imperfection morale, elles accusent une faiblesse d'organisation intellectuelle aussi triste que ridicule, et l'on ne sait pas si l'on doit prendre en pitié ces individus ou seulement s'en moquer; il est néanmoins pénible, au cœur du philan-

trope, de voir un sot clapoter dans le crétinisme, et prendre ses efforts pour des nobles élans du génie.

Le remords est une affection pénible de ce sentiment, déterminé par une conduite opposée à ses suggestions. J'ai établi, dit M. Combe, dans l'essai sur la Phrénologie, que la reconnaissance prend sa source dans cette faculté; mais sir G.-S. Mackensie, dans ses *Illustrations de la Phrénologie*, a montré que la reconnaissance reçoit une grande énergie de la bienveillance, opinion à laquelle j'adhère complétement.

L'organe est très petit sur la plupart des crânes des tribus sauvages.

ESPÉRANCE.

Cet organe se tient de chaque côté de celui de la vénération, et s'étend au-dessous d'une partie de l'os frontal et des os pariétaux.

Sa faculté produit l'espérance en général, car l'espérance c'est toute la vie de l'homme; or il n'y a de réalité que dans l'espérance, et le bonheur n'est pas autre chose qu'un mirage de l'imagination, qu'une séduction du cœur. De toutes ses illusions, l'espérance est la dernière que perde l'homme, et certes, la nature s'est montrée bienveillante en agissant ainsi. L'homme qui pourrait vivre sans espérance

serait un être dégradé. L'espérance est une chaine de fleur qui lie entre eux tous les âges de la vie. Les jours heureux du passé, comme les promesses de l'avenir, viennent se refléter dans le présent et le mettre en possession du bonheur, à force de le lui faire croire. L'espérance est comme un horizon parsemé des couleurs les plus agréables ; c'est l'ange de consolation qui vient s'asseoir à nos côtés pour charmer notre douleur et conjurer nos souffrances. L'espérance, en tant que faculté, doit être considérée comme l'une des plus providentielles ; car nous devons de ne pas être étouffé par les étreintes du présent, à ce penchant, qui nous porte naturellement à tourner nos regards vers l'avenir, et à croire à l'existence d'une autre vie.

C'est Spurzheim qui, le premier, a fait la découverte de cet organe.

Cet organe, qui tend, par sa nature, à l'harmonie la plus complète, cause souvent de graves désordres dans les fortunes et les positions ; car lors que la faculté est trop énergique et prédominante, elle dispose à la crédulité, elle porte les marchands à des spéculations folles et inconsidérées. L'espérance est alors une espèce de verre d'optique qui jette sur les objets tant d'éclat, qu'on n'en peut juger sévèrement ni les proportions, ni les couleurs. De là naissent les espérances extravagantes, qui

centuplent les avantages ; de là les projets dont le succès ne se réalise jamais ; de là, les dissipations monstrueuses qui dévorent les fortunes les plus solides ; de làenfin, les désenchantemens qui enlèvent à l'ame sa sécurité et ne lui donnent que le désespoir. Cette faculté, quand elle a une trop grande énergie, est encore la mère de la crédulité, qui est comme une consécration au ridicule.

Quand l'organe de l'espérance manque, et que celui de la circonspection est prononcé, l'esprit est enclin à tomber dans un sombre abattement.

Cet organe était très grand chez Napoléon.

MERVEILLOSITÉ.

D'après Spurzheim cette faculté produit la tendance à croire aux inspirations, aux pressentimens et aux fantômes. Il l'avait d'abord appelé *surnaturalité* dans son ouvrage français, mais depuis il lui a donné le nom de *merveillosité*.

Il existe dans le cerveau une circulation située entre celles qui constituent le talent et celle qui porte à la mimique ; il paraît que c'est à elle qu'il faut rapporter la cause de la merveillosité.

J'ai rencontré, dit M. Combe, dont nous ne

faisons à peu près que traduire l'ouvrage, j'ai rencontré un grand nombre de personnes qui éprouvaient une véritable soif de nouvelles ; les plus incroyables étaient celles que leur esprit accueillait le mieux. Il n'y a qu'une chose ordinaire, triviale même, qui puisse les étonner. Ils ont dans l'esprit je ne sais quels termes de comparaison qui leur rend croyables les choses les plus impossibles. Les contes merveilleux, ceux surtout où des êtres mystérieux interviennent, excrcent une grande puissance sur le caractère de ces personnes ; l'impression qu'elles reçoivent de ces sortes de drames mystérieux reste profondément gravée dans leur esprit. Il est des individus dans la vie desquels la lecture des Mille et une Nuits et du roman de Waverley a fait époque, on a remarqué que chez ces personnes la partie du cerveau correspondant à l'organe était fortement développée.

Il est inutile de dire que lorsqu'il prédomine, l'individu est naturellement disposé à croire aux merveilles et aux miracles. Pour lui la garantie la plus certaine de l'authenticité d'une chose c'est précisément son improbabilité. On remarque chez quelques individus, qui ont cet organe fortement développé, une disposition physiologique, particulière, à l'angle de l'œil de laquelle il résulte une expression de surprise.

Cette exagération de l'organe produit dans les révolutions religieuses et dogmatiques, lors de l'apparition d'une hérésie, une espèce de maladie morale que l'on a appelée *Démonomanie*. Ceux qui en étaient affectés se croyaient *possédés* ou *sorciers*, c'est-à-dire, au pouvoir du diable. Ces maheureux étaient pour la plupart de pauvres fous, dignes de pitié, et quelques autres de misérables fripons qui abusaient la crédulité publique au profit de leurs compères de religion.

Quelles que soient d'ailleurs l'éducation et la position des individus, cette faculté poursuit un certain développement que l'on peut comprimer, mais que l'on n'arrête pas complètement. Si le peuple ajoute foi aux songes, aux maléfices, aux interventions surnaturelles, les savans poursuivent aussi des chimères au nom même de la science, et croient pour la plupart à des extravagances qui devraient n'avoir pas de nom ; tels sont, par exemple, les partisans du magnétisme animal et de l'homœopathie.

Chez d'autres, poursuit M. Combe, j'ai trouvé la région cérébrale correspondante petite, et dans ceux-ci existait un sentiment entièrement opposé : les événemens étranges et merveilleux leur déplaisent ; ils ne sentaient ou ne témoignaient point de surprise ; ils n'avaient point de goût pour les récits qui quittaient le sentier battu de la probabilité ou de la

réalité et s'élevaient dans les régions surnaturelles. En analysant ces sensations, elles paraissent toutes se rapporter au sentiment du merveilleux, qui est entièrement distinct de ceux que nous avons étudiés jusqu'ici. — Ce sentiment, lorsqu'il est très énergique et sans frein, donne probablement naissance à ces sensations extraordinaires et à ces imaginations troublées qui portèrent d'abord le docteur Spurzheim à appeler la faculté *surnaturalité*.

Dans son histoire de l'astronomie, Adam Smith qualifia du titre de *sentiment* la merveillosité; Thomas Brown dit quelle est une émotion primitive et que l'on doit regarder la surprise et l'étonnement comme provenant d'un sentiment identique, mais diversement excité par les objets extérieurset dans des circonstances différentes. Ainsi, par exemple, l'aspect d'une comète nous *étonne;* la présence d'un ami que nous trouvons à Strasbourg et que nous croyons à Paris, nous *surprend*. Ce n'est pas la personne elle-même de notre ami qui excite notre surprise, c'est la situation inattendue dans laquelle nous la rencontrons. L'émotion causée par l'étonnement, n'est pas la même selon le docteur Brown, que celle produite par la beauté ou la grandeur. De ces deux émotions réunies, dit-il, il résulte le sentiment de l'admiration.

Il y a de certains hommes qui ont de la peine à saisir la différence qui existe entre le possible et l'impossible. Cette disposition provient sans doute de la prédominence et de l'étonnement sur la causalité et la consciensosité.

Cet organe était très fort sur les bustes de Socrate, de Platon, du Tasse et de Cromwell.

IDÉALITÉ.

Le siége de cet organe est près de le ligne du bord inférieur du sillon temporal de l'os frontal.

La faculté est un penchant, une direction de l'esprit à généraliser le beau, à donner à la perfection des formes les limites seules de la pensée, c'est pousser la nature bien au delà du monde réel, et la faire participer en quelque sorte à l'infini.

Les facultés perceptives et réflectives saisissent les qualités comme elles existent dans la nature, mais l'idéalité veut quelque chose de plus parfait, de plus admirable que la réalite, parce quelle comprend bien au-delà de cette même réalité. Elle tend à élever et à attribuer une supériorité infinie aux idées conçues par l'esprit, et stimule les autres facultés à inventer des scènes et des objet s ornés de qua-

lités quelle aime à contempler et qui sont sans analogie dans la nature.

Cette faculté produit l'éxagération, l'enthousiasme, les conceptions larges et magnifiques; lorsqu'elle est douée d'une forte énergie, elle porte les idées au milieu des visions brillantes de l'imagination et ne laisse que difficilement séjourner au milieu des trivialités terrestres. C'est elle qui guide l'inspiration des poètes, des peintres et des sculpteurs; elle est le génie des beaux-arts. Elle est analogue à l'émotion de beauté du docteur Brown.

Cette faculté vie nt-elle à manquer entièrement? l'esprit est sans finesse, ses saillies n'ont rien de piquant; de la grossièreté dans l'expression ou du moins de la trivialité, des formes sans originalité, un emprunt continuel sur le fond des banalités et des lieux communs; voilà les défauts qu'entraine avec elle l'absence complète de cette faculté.

L'organe est plus fort dans les nations civilisées que chez les peuples sauvages, il est par exemple, plus développé chez les Européens, que chez les Nègres, les Indiens de l'Amérique et les habitans de la Nouvelle-Hollande.

ESPRIT ET GAITÉ.

Savoir distinguer l'esprit n'est pas chose

difficile, vouloir le définir est impossible; il faut se borner à le décrire.

Le docteur Gall avoue que pour donner une idée de la faculté, il n'a pas trouvé de meilleure méthode que de s'aider des différens types que lui fournissaient Rabelais, Cervantes, Boileau, Racine, Swift, Sterne et Voltaire. Ce sont les termes de comparaison dont il s'est servi pour composer ses différens genres, et au moyen desquels il établit les différences et les rapports qu'ils offrent entre eux. Dans tous ces auteurs comme dans beaucoup d'autres qui on montré un talent semblable, les parties antérieures supérieures, latérales du front sont proéminentes et bombées.

Dans le cas où le développement de l'organe est trop considérable et qu'il se trouve uni à la combattivité et à la destructivité, l'esprit prend une direction telle qu'il ne voit dans les objets que des rapports et des corrélations capables de provoquer la bouffonerie et la gaîté. Le malheur lui-même fournit des élémens à la plaisanterie, le cri de douleur qui déchire la gorge des victimes, les larmes brulantes qui dévorent des paupières, l'abattement du désespoir, ses transports les plus déchirans, le râle d'un mourant, l'affreuse impassibilité de l'homme qui meurt de faim, rien de tout cela ne peut en imposer à cette causticité frénétique, et cela est si vrai, si horrible, que nous

croyons inutile de faire remarquer que l'infortune, le désespoir même d'un ami ne saurait trouver grâce devant ce désir satanique de rire et de se moquer.

Cependant dans de moindres conditions le développement de cet organe constitue le talent de la satire.

Les individus chez lesquels cet organe est peu développé, regardant l'esprit comme une niaiserie se trouvent même offensés si on les accuse d'avoir de l'esprit. Il est fortement aidé par la comparaison, qui suggère des analogies et des ressemblances.

Cette faculté est regardée comme intellectuelle dans l'ouvrage anglais de Spurzheim; mais dans son ouvrage français, imprimé postérieurement, il la considère comme un sentiment. Il pense qu'elle détermine la gaîté, et produit la tendance à représenter les objets sous cet aspect, de la même manière que l'idéalité donne le sentiment du beau, et la tendance à élever et à embellir toutes les conceptions de l'esprit. Sous ce point de vue, on serait autorisé à conclure que l'esprit consisterait dans des conceptions résultant de l'action des plus hautes facultés intellectuelles en concurrence avec ce sentiment. Nous devons à M. Scott une belle analyse de *l'humour*. Ce talent est le produit de la sécrétivité combinée avec l'esprit; la première apporte la fi-

nesse, la seconde la gaîté, leur mélange donne *l'humour*.

La comparaison et l'imitation sont deux puissans secours à ces facultés pour povoquer le rire et la gaîté.

L'organe de l'esprit était très large chez Stern, Voltaire et Gall. Il était petit chez Crébillon, et n'a que très peu de développement chez M. Cousin. Il est petit chez les Indous.

IMITATION.

Un des amis de Gall, préoccupé du certain développement qui formait une grande saillie sur sa tête, vint le prier de l'examiner et de terminer ses doutes à cet égard. Gall reconnut que la partie supérieure antérieure, des deux côtés de l'organe de la bienveillance, s'élevait sous la forme d'un segment de sphère. Cet homme était remarquable par son talent d'imitation. Le docteur Gall se rendit aussitôt à l'Institut des Sourds-Muets, pour examiner la tête d'un élève nommé Casteigner, jeune homme étonnant par ses dispositions à la mimique, et qui avait déjà singulièrement attiré l'attention par son talent dans ce genre, quoiqu'il ne fut entré dans l'établissement que depuis six semaines. Gall remarqua sur sa tête la même configuration, ce qui le disposa à conclure que cette partie pouvait bien être

le siége d'un organe primitif. Un grand nombre de nouvelles observations le convainquirent que c'était bien en effet celui de l'imitation.

Toutes les têtes d'artistes et de comédiens que j'ai examinées, dit M. Combe, m'ont fourni l'exemple d'un développement proportionnel à cette faculté.

Nous sommes donc autorisés à conclure que la présence de cet organe comporte la faculté de l'imitation en général. Lorsque celle-ci se combine avec la secrétivité, elle produit l'expression dans les beaux-arts; elle est nécessaire aux peintres de portraits, aux sculpteurs et aux graveurs; elle porte les individus qui parlent ou discourent, à multiplier leurs gestes.

Cet organe se montre en général très développé chez les enfans, et sa faculté témoigne chez eux d'une grande énergie.

L'absence de cette faculté donne aux manières beaucoup de flegme, et peu de talent à dissimuler les dispositions prédominantes. L'individu se trouve entièrement dépourvu de souplesse.

Que cet organe, ainsi que celui de la bienveillance se trouvent simultanément développés, la portion antérieure de la voute du crâne s'élève en hauteur au-dessus des yeux; elle offre une surface large et unie comme chez Clara Fisher. La bienveillance est-elle pro-

oncée et l'imitation médiocre, il se présente une élévation dans le milieu, avec une pente rapide de chaque côté.

Quoique nous ayons dit précédemment, en rapportant l'opinion de M. Combe et de Gall, nous ferons remarquer que ce n'est peut-être pas sans raison que quelques phrénologistes établissent une différence entre l'imitation et la mimique. Cette dernière est l'art piquant dont la nature a doué l'homme pour qu'il pût communiquer avec ses semblables dans toutes les conditions de langage et de sociabilité. C'est la manifestation la plus simple et la plus spontanée des passions; elle est plus vive chez l'homme que chez les animaux.

Déburcau, du théâtre des Funambules, a cet organe très développé.

FACULTÉS INTELLECTUELLES.

C'est au moyen de ces facultés que les hommes et les animaux acquièrent la connaissance des sensations qui leur viennent, tant du dehors que du dedans.

Elles se divisent en trois genres : le premier renferme les cinq sens, le second les facultés perceptives, celles qui nous donnent communication des objets extérieurs; le troisième,

les facultés réflectives qui règlent les rapports métaphysiques et perçoivent les abstractions.

GENRE Ier. — SENS EXTÉRIEURS.

L'homme et les animaux établissent leurs rapports avec le monde extérieur au moyen de cinq sens.

Chaque sens est servi par deux organes, mais, bien loin d'être complexe, l'impression qui s'en fait dans l'esprit est unique et tout-à-fait simple. Les théories n'ont pas manqué pour expliquer le phénomène ; l'opinion de Gall et de Spurzhein était que ces deux organes n'avaient point une action simultanée, et que l'un se tenait en repos quand l'autre se trouvait en mouvement. Ainsi, par exemple, si l'on regardait avec des lunettes, dont un verre serait jaune et l'autre bleu, les objets extérieurs ne paraîtraient pas verts comme on le croit généralement sur la foi des philosophes ; si les verres sont épais et transparens, ils paraîtront bleus ou jaunes, suivant que nous regarderons fixement d'un œil ou de l'autre ; si l'un des verres est plus épais ou plus transparent que l'autre, c'est de la couleur de ce dernier que les objets perçus seront affectés. On donne une autre raison à la singularité de ce phénomène, c'est que l'esprit n'ayant pas la conscience de la sensation de l'organe, ce n'est pas vers l'examen de ses fonctions qu'il se dirige, mais seu-

lement vers l'objet dont l'impression particulière attire son attention. De cette sorte l'objet participe de l'unité de l'objet qui l'excite, et non de la duplicité des organes qui en transmettent l'impression.

L'organisation particulière de chaque sens en dirige et en modifie l'action : si l'organisation est parfaite, les perceptions le sont aussi; si elle est, au contraire, vicieuse ou affectée de maladie, elles s'en ressentent également.

Des lois positives règlent également chacun des sens. Ainsi notre œil, par exemple, ne perçoit les objets que d'après les lois de la réfraction de la lumière. Ainsi nous sommes obligés quelquefois de rectifier les erreurs de la vue au moyen du toucher; si, par exemple, l'on plonge dans l'eau un bâton, quelque droit qu'il soit, il vous paraîtra courbé. Les sens s'entr'aident l'un l'autre dans ces sortes de rectifications et ne constituent point une faculté ni un organe particuliers. Si l'on place à notre insu un morceau de papier épais entre un de nos doigts et le pouce, nous pourrons ne pas le sentir, mais nous pourrons le voir. Les erreurs de la vue et du toucher peuvent aussi se rectifier par l'odorat et le goût. Si l'on n'usait que de la vue pour juger de certaines liqueurs, on serait conduit à se tromper très grossièrement; il en est que l'on confondrait facilement avec l'eau à cause de leur limpidité et de la ressemblance de couleur.

Dire au juste où s'arrête l'action des sens et où commence celle des facultés internes serait une tâche impossible à remplir, car elles confondent souvent leurs moyens et le mode de leur instrumentation. Ce ne sont point non plus les sens qui forment les idées, et l'on serait cependant tenté de le croire, en s'en rapportant à la coïncidence, tant il y a de spontanéité dans ces diverses opérations. Reçoit-on, par exemple, une impression sur la main, l'organe du toucher la perçoit et la transmet au cerveau qui s'en empare au profit de l'esprit, et par l'entremise d'un autre organe. Donc une impression extérieure sur les organes des sens doit précéder chaque perception, car le but de ces organes est de transmettre les impressions externes qu'ils reçoivent aux organes des facultés internes. Il résulte de là que les impressions que l'on ne peut pas renouveler, seulement à l'aide de la pensée, et qui ont besoin d'une affection des organes externes pour se répéter, doivent être considérés comme appartenant aux sens; au contraire, celles-là sont du domaine de l'esprit que la volonté peut reproduire sans le secours des sens.

Aidé de ces considérations générales, notre lecteur n'aura pas beaucoup de peine à suivre les fonctions de chaque sens en particulier. D'ailleurs nous n'avons, à leur égard, que peu de chose à ajouter.

Que l'on nous permette encore d'ajouter à ce que nous venons de dire l'opinion de Spurzheim et le jugement qu'en porte M. Combe. Spurzheim, dans son Manuel de phrénologie, dit : « que les sens ne sont que des intermédiaires entre les facultés intérieures et le monde extérieur ; et d'ou il conclut que c'est une grande erreur de les considérer comme étant des facultés affectives et intellectuelles. » M. Combe, de son avis sur ce point, demande cependant pourquoi, *si les sens ne sont que des intermédiaires*, Spurzheim les a classés parmi les facultés intellectuelles? Les sens extérieurs ont leurs fonctions à eux, qui ne ressemblent ni aux fac ultés intellectuelles, ni aux facultés réflectives ; ils ont la faculté de sentir les impressions des objets qui sont hors de nous, et celle de les transmettre au cerveau; mais la connaissance de ces mêmes impressions, chez l'homme, appartient au cerveau: ceci l'amène à penser qu'il aurait mieux valu appeler les sens extérieurs tout simplement *sens extérieurs*, sans les forcer d'entrer dans un cadre qui n'est pas fait pour les recevoir. Les divisions et les classifications, dans les sciences, sont commodes et satisfont l'esprit ; mais la nature se joue souvent de nos classifications et nous oblige quelquefois à des arrangemens nouveaux. Spurzheim, dans *l'appendix* à son Essai philosophique sur la nature

morale et intellectuelle de l'homme, a défendu cette classification des facultés, mais ses raisonnemens ne sont point convaincants.

TOUCHER.

D'apresses études pathologiques, Spurzheim a cru pouvoir conclure que les nerfs du sentiment étaient distincts des nerfs du mouvement. Au reste, l'expérience a prouvé depuis qu'il avait raison ; mais cette découverte, quoiqu'en disent quelques phrénologistes ne lui appartient point en propre, et Gall peut en revendiquer la gloire aussi bien que Spurzheim. Nous lisons dans le premier volume de l'ouvrage de Gall, in-4, page 13, à propos de l'objection que la plupart des nerfs sont à la fois nerfs des sensations et organes du mouvement.

« Avant de répondre catégoriquement à cette objection, nous observerons (Gall et Spurzheim) qu'elle suppose démontré ce qui ne l'est pas, savoir : que la sensation et le mouvement s'effectuent par les mêmes filamens nerveux. Le nerf que l'on continue de regarder comme simple a, dès son origine, reçu ses filamens de diffiérens points, etc. »

Il nous serait faci e de citer un grand nombres d'autres passages à l'appui de ce que nous avons dit, il en résulterait clairement que cette

distinction appartient aussi bien à Gall qu'à Spurzheim.

Le sens du toucher se répand sur toute la surface du corps et même sur la surface intestinale. Il est la cause des sensations de peines et de plaisir, et reçoit toutes les impressions de la température, favorables ou non ; la sécheresse, l'humidité, etc.

Il n'appartient pas à la volonté de renouveler à elle seule ces sensations, aussi les regarde-t-on comme appartenant aux sens.

Les impressions qui nous sont fournies par les sens, réveillent dans notre esprit des rapports, des figures, des relations de bonté, de douceur et un grand nombre d'idées appartenant à diverses classes ; et, suivant que les facultés intellectuelles sont plus développées et qu'elles sont servies par des organes plus parfaits, la faculté d'éprouver des sensations agit avec plus de puissance et de netteté.

GOUT.

Les fonctions de ce sens ne sauraient appartenir à la volonté, attendu qu'elles tendent seulement à reproduire les seules sensations du goût.

C'est aux impressions des sens que nous devons de juger les qualités des corps extérieurs; mais il n'appartient qu'aux facultés internes

de concevoir des rapports et de former des idées.

ODORAT.

Ce sens est un moyen puissant de communication entre le monde externe et les facultés intellectuelles. C'est ainsi que la sensation matérielle, qui est produite par l'émotion moléculaire et odorante de certains corps, sert à indiquer la présence même de ces corps. — Les fonctions de l'odorat sont limitées à la production des sensations agréables ou désagréables. Il n'appartient pas à la volonté de les reproduire, et le résultat de leur impression matérielle active seulement les facultés internes, qui, seules, peuvent former des pensées.

OUIE.

Ce sens n'agit point chez les enfans nouveau nés; mais il acquiert une activité qui est en raison du développement progressif de l'organe. C'est lui qui produit ces sortes d'impressions appelées sons; il vient encore en aide à un grand nombre de facultés intérieures. Les rapports du nerf auditif ont des rapports plus intimes avec les sentimens moraux qu'avec les facultés intellectuelles.

VUE.

Ce cinquième et dernier sens a pour fonction de manifester à l'homme et aux animaux à laide de la lumière l'existence des corps qui sont à une certaine distance. L'acte de la vision dépend de l'organisation de l'œil et selon que celle-ci est faible ou énergique, cet acte a lui-même plus ou moins de force; l'habitude et le toucher rectifient la vision autant sur l'appréciation des distances que sur la forme des corps.

Il y a des animaux qui naissent avec des yeux parfaits et ont une vision nette des objets dès leur plus bas-âge. Ainsi le jeune poulet en sortant de sa coquille est guidé dans sa marche et dans ses rapports avec les êtres environnans par une vue bien assurée. Le moineau, en s'échappant de son nid porte un regard assuré sur tout ce qui l'entoure et se garde soigneusement de toute atteinte.

D'autres animaux, moins favorisés dans la conformation de leurs yeux, n'ont pas cette expérience, pour ainsi dire, instinctive des distances de l'étendue et de la forme; ils ne l'acquièrent qu'après de nombreux essais. Tel est le cas de l'enfant nouveau-né. Pendant les six semaines qui suivent la naissance, leurs yeux sont presque insensibles à la lumière, et ce

n'est que peu à peu, fort lentement même que l'organe de la vue acquiert son entier développement et qu'il peut remplir ses fonctions naturelles.

L'œil frappé par les objets extérieurs en transmet spontanément l'expression, et les facultés internes forment et composent les idées de figure, de couleur, de distance et des autres attributs. Un enfant voit tout aussi bien qu'un philosophe, à conditions égales dans le perfectionnement de l'organe ; et la faculté de composer des idées tient à la perfection simultanée des yeux et des facultés internes.

GENRE 2e. — FACULTÉS PERCEPTIVES.

La fonction des facultés qui vont maintenant nous occuper, consiste dans une espèce d'enquête sur l'existence et les qualités des objets extérieurs. Elles ressemblent un peu aux facultés perceptives des métaphysiciens, et forment les idées. Leur action se manifeste par une espèce de sensation de plaisir, ordinairement assez faible, si toutefois on en excepte celle des tons.

En général plus les facultés appartiennent à un ordre élevé, moins cette sensation a d'énergie.

INDIVIDUALITÉ.

L'organe est placé sur le milieu de la partie inférieure du front. Lorsqu'il est développé il forme un espace large à la racine du nez, étroit dans le cas contraire. Cette faculté fait incliner à la connaissance pour ainsi dire isolée des objets, c'est-à-dire qu'on les recherche individuellement et pour eux-mêmes sans s'informer de la fin qui peut leur être réservée. La recherche de ces individus n'est pas uniforme et elle prend une direction différente selon que l'individualité se combine avec telles et telles autres facultés, ainsi elle poursuit certains objets avec une prédilection particulière. Cette faculté a cela de bon qu'elle dispose à l'observation. Elle est une condition nécessaire dans celui qui s'occupe de la connaissance des êtres spécifiques, comme, par exemple, le naturaliste. On voit les individus doués de cette faculté rechercher avec plaisir le plus de noms qu'il leur est possible sans s'occuper des êtres eux-mêmes? Quelle est leur nature, leur usage? peu leur importe. Cette disposition paraît de la niaiserie aux personnes dont l'organe est petit.

Cette faculté tend à personnifier, et à matérialiser en quelque sorte les êtres les plus abstraits, tels que par exemple, l'ignorance, la folie, la sagesse, etc. Combinée avec la

comparaison, elle produit dans les écrivains le style métaphorique. L'organe est en général petit chez les Écossais; il est plus large chez les Anglais, plus large encore chez les Français. Le sinus frontal se trouve généralement, chez les adultes, dans la direction de cet organe, et gène un peu l'appréciation de son volume. Pour déterminer plus à l'aise sa fonction, il faut examiner de jeunes sujets, chez lesquels le sinus n'est pas formé. On peut également apprécier par une méthode négative, au moyen par exemple d'une dépression extérieure, car dans ce cas on peut conclure que le cerveau n'ayant en ce lieu qu'un très faible développement, il doit en résulter que la faculté manque d'énergie dans les proportions mêmes de cet affaissement. Cependant, si par une raison contraire à celle-ci, on voulait s'en rapporter uniquement à la grosseur de la saillie pour juger une faculté, on courrait le risque de se tromper grossièrement, car cette proéminence peut être provoquée par le sinus et non par le cerveau.

L'organe était fortement développé chez Napoléon et Cuvier.

CONFIGURATION.

La largeur qui sépare les deux yeux sert à mesurer le volume de cet organe; il y a une

proportion directe entre les différens degrés de cette largeur et le développement des parties du cerveau qni oocupent le côté interne des surfaces arbitraires du frontal de chaque côté de l'ipophyse appelée *Crista Galli.* Quelquefois le sinus frontal passe devant cet organe. La fonction de cet organ est de saisir les formes, aussi le minéralogiste, le peintre en portraits, tous ceux qui s'adonnent à l'exercice des arts d'imitation, trouvent dans cet organe une aptitude qui les favorise beaucoup. Spurzheim dit qu'il l'a trouvé très développé chez tous les Chinois qu'il a vu à Londres, qu'il était large chez les Français. Les enfans chez lesquels il y a de l'énergie ont une rare aptitude à reproduire ce qu'ils voient, et à faire de petites figures d'hommes ou d'animaux, surtout lorsque les organes de la sécrétivité, de la constructivité et de l'imitation sont très prononcés.

Les animaux, dit M. Combe, possèdent d'une manière étonnante la faculté de reconnaître les individus. Est-ce à la *configuration* ou à *l'individualité* qu'ils doivent cette facilité? Il y a des chiens, dit Gall, qui reconnaissent, après des années, une personne qu'ils n'ont vue qu'une seule fois. Les singes, les chiens, les chevaux, les éléphans, les chèvres, les oiseaux même, reconnaissent avec plus ou moins de facilité, entre mille person-

nes, leur maître ou celui qui leur a donné des soins ou ceux qui les ont effrayés. Tous les oiseaux qui vont en troupeau se reconnaissent entre eux.

ÉTENDUE.

On a remarqué une chose assez singulière chez certaines personnes, c'est leur perspicacité à mesurer l'étendue de la manière la plus prompte et la plus exacte, tandis que cette assurance, presque intuitive, du regard leur manque pour beaucoup dans l'examen des formes et des positions relatives.

L'organe produit la faculté de percevoir et de juger la perspective. On voit des officiers, lorsqu'ils forment leurs compagnies, mesurer d'un seul coup-d'œil et avec une admirable précision l'espace que doivent occuper leurs soldats; d'autres au contraire, après un long examen, et une hésitation minutieuse n'arrivent jamais à l'exactitude. L'expérience a prouvé que l'organe était très développé chez les premiers. La localité peut aussi fournir cette sagacité singulière: le sinus frontal ne permet pas de fixer exactement les limites de cet organe; aussi doit-on s'en rapporter, lorsqu'il y a lieu, à l'évidence négative. En raison de cette difficulté d'examen, l'organe est simplement considéré comme probable.

PESANTEUR ET RÉSISTANCE.

Il n'y a aucune connexion d'analogie entre la pesanteur ou la résistance d'un corps et ses autres qualités. Quelque soit, d'ailleurs, les formes, les dimensions et la couleur des corps, on ne peut en conclure rien par rapport à leur pesanteur. Cette faculté n'étant le résultat d'aucune de celles qui jugent les autres attributs de la matière, il est naturel de lui assigner une existence à part, qui puise son action dans un organe particulier.

On a remarqué que les personnes qui excellent à tirer de l'arc et à lancer le palet, qui jugent avec facilité de la puissance et de la résistance en mécanique, ont les parties du cerveau, situées près de l'organe de la configuration très largement développées. L'étude de cet organe a donné des résultats assez positifs pour qu'on pût lui assigner sa place dans les gravures. M. Simpson conçoit la faculté de produire la puissance instinctive d'adapter les mouvemens animaux aux lois de l'équilibre. Les tourneurs ont, en général, cet organe très large. Quand le sinus frontal possède un grand développement, il s'étend vers cet organe et en rend la vérification difficile. On doit cependant, considérer son existence comme probable.

Cette faculté se trouve aussi bien chez les

animaux que chez l'homme ; ils savent très bien proportionner la force à la résistance, nous ne citerons, pour exemple, que la conduite des castors, qui mesurent, à coup sur, la masse qu'ils ont à charier.

COLORIS.

Ceux qui ont une grande puissance naturelle pour percevoir les couleurs, ont un grand développement de cette portion du cervaeu, située sous le milieu de l'arcade sourcillière, tandis que le contraire a lieu quand la faculté manque d'énergie.

D'après Spurzheim, le développement de cet organe est indiqué par une espèce de voûte dans le milieu du sourcil. Ce signe se rencontre dans les portraits de Rubens, de Titien, de Rembrandt, de Salvator Rosa, de Claude Lorrain, etc. Cependant la voussure n'est pas une indication uniformément nécessaire ; l'organe est représenté quelquefois par une saillie en avant de cette partie de sourcil que nous venons d'indiquer. C'est la tournure qu'il a dans les têtes de sir Henry Racburn, Wilkie, Horydon, et d'autres peintres célèbres. Sur ceux de M. J. Milne et de M. Sloane, dit M. Combe, comme sur les têtes de plusieurs autres gentilshommes, qui sont hors d'état de distinguer les couleurs, cette partie de la tête

éprouve un retrait, de sorte que chez quelques-uns l'œil fait une saillie devant l'organe. La faculté donne la perception des couleurs, de leur harmonie, de leurs contrastes plus ou moins tranchés, et des ombres. Il appartient aux facultés réflectives de les appliquer aux objets de la peinture. Elle se montre dans un plus grand développement chez les femmes que chez les hommes ; aussi les femmes, qui n'ont acquis que de la médiocrité en peinture, sont-elles parvenues à se distinguer par le coloris.

La vue des fleurs et des prairies qui en sont parsemées, excite en nous un plaisir des plus vifs, lorsque cette faculté s'élève à un grand développement. Elle fait une grande partie du talent du peintre de fleurs, de l'émailleur, du teinturier, de tous ceux, enfin, que leur métier ou leur art appelle à faire usage des couleurs.

Cependant cette perception vive des couleurs, cette disposition naturelle à les reproduire dans tout leur éclat, ne doit pas être confondu avec le goût qui fait dans l'individu une qualité tout à part ; car le goût tient davantage à la perfection et à la finesse de l'organe qu'à l'activité de la faculté. Cette faculté est très grande chez les Orientaux, leur amour du coloris est très vif, et cependant leur peinture est dénuée de goût.

LOCALITÉ.

Dans sa jeunesse, Gall ne pouvait reconnaître les lieux où il était allé autrefois quoiqu'il eût une bonne vue. Un de ses camarades, appelé Schcidler, avait au contraire un souvenir si vif des lieux qu'il avait fréquentés, l'impression qu'il en avait reçu avait quelque chose de tellement incisif, que sans le secours d'aucun snbterfuge, sur la foi seulement de sa mémoire, il retraçait dans leurs plus menus détails, les haies, les buissons, les arbres de la forêt, dans lesquels il avait découvert des nids. Cette aptitude merveilleuse mit Gall sur la voie de cette fonction qui a pris le nom de localité. Il moula la tête de cet individu et reremarqua un grand développement qui fut regardé plus tard comme le siége de cette faculté de nombreuses expériences la confirmèrent postérieurement dans cette opinion.

Cette faculté enfante le désir des voyages et fournit l'élément principal du talent pour la topographie, la géographie, l'astronomie et la peinture du paysage.

L'ingénieur militaire et le général d'armée en ont un indispensable besoin.

L'organe est large sur la tête des astronomes, comme Kepler, Galilée, Newton, Ticho-Brahé, Descartes; sur celle des paysagistes

et sur celles des voyageurs, comme Cook. Gall prétend l'avoir trouvée dans un grand développement chez les joueurs d'échecs, qui avaient acquis de la célébrité; il en donne pour explication la grande facilité qu'ils ont à concevoir un pion dans un grand nombre de positions différentes. Elle donne l'aptitude à la géométrie quand elle se trouve combinée avec l'individualité, l'étendue et la comparaison.

Les animaux se recommandent par une merveilleuse sagacité à retrouver les endroits qu'ils ont fréquentés ne serait-ce qu'une fois, et ces lieux fussent-ils situés dans les gorges les plus difficiles et les forêts les plus épaisses et les plus profondes. On prétend que les émigrations de certains animaux tiennent à l'application périodique de cet organe. Le sinus frontal s'étend quelquefois jusque vers cette région; malgré cela, les signes de sa présence ne sont pas douteux quand la faculté a quelqu'énergie : aussi le regarde-t-on comme démontré.

Non seulement cette faculté existe chez les animaux, dit M. Combe; mais, dans certaines espèces, elle est incomparablement plus forte que chez l'homme. Ces animaux ont une véritable faculté de *s'orienter*, de retrouver la direction juste pour arriver à un endroit déterminé, et en parcourant un chemin qu'ils n'ont

jamais connu. Où est l'homme qui puisse en faire autant? Il y a l'exemple des chiens qui sont revenus seuls des plus grandes distances. A Milan, on a vu revenir au bout de six ou huit mois, le chien d'un vélite mort en Russie en 1813. La poste aux pigeons est fondée sur la faculté que ces volatiles ont de s'orienter et de revenir directement à leur colombier. Qu'on enferme des hirondelles et qu'on les porte à deux cents lieues; aussitôt qu'elles seront libres, elles s'élèveront dans l'air et voleront avec la plus grande exactitude dans la direction du nid d'où on les aura enlevées. L'organe des localités est plus développé dans les espèces qui émigrent, que dans celles qui n'émigrent pas. Il faut voir, à ce sujet, l'énorme différence qu'il y a entre la tête du rat domestique et celle du Memming, qui est une espèce de rat de Suède, lesquels en automne, sortent des montagnes et s'assemblent en troupes pour se rendre dans la plaine.

NOMBRE (*Calcul, spurz*).

L'attention de Gall fut attirée par la merveilleuse aptitude à compter dont quelques individus lui fournirent l'exemple Ce qui le frappa surtout ce fut de trouver cette faculté parvenue à un très haut degré de puissance

chez de très jeunes enfans. Il y avait alors un jeune écolier à peine âgé de treize ans et né à à Saint Palten, près de Vienne, qui se faisait remarquer entre tous ses camarades par son aptitude rare à grouper dans sa mémoire des bataillons de chiffres qu'il gouvernait à son aise, faisant de mémoire les calculs les plus compliqués. Gall avait également été témoin du plaisir qu'un conseiller de Vienne, M. Mantelli, prenait à résoudre des problêmes d'arithmétique. Le fils d'un avocat de Vienne, à peine âgé de cinq ans, avait un amour si vif pour le calcul et les chiffres que tous les moyens de séduction à la portée de son âge demeuraient impuissans contre cette singulière passion. En Angleteterre, M. Zherach Colborn, et M. Georges Bidder ont déployé devant le public un rare talent de calcul. En France, il y a quelques mois à peine, le jeune Mangiamèle, tout au plus âgé de treize ans a excité l'admiration de l'académie en résolvant de mémoire et dans l'espace de quelques secondes, les problêmes les plus difficiles.

On a remarqué que les individus doués de cette faculté, ont l'axe du sourcis ou très déprimé en bas, ou bien il existe une élévation à l'angle externe de l'orbite : cela tient alors au grand développement de la portion du cerveau située derrière ce lieu.

Il paraît que la fonction plus particulière de

cette faculté, est de donner la conception du nombre et de ses rapports : l'arithmétique, l'algèbre et les logarithmes sont entièrement de son domaine, tandis que les autres branches des mathématiques, comme, par exemple, la géométrie, ne semblent pas dépendre absolument d'elle.

En considérant les portraits d'Euler, Kepler, Napie, Gassendi, Laplace, Jédidiah Buxton, on remarque beaucoup de largeur dans cet organe. Il est également développé chez Newton, Monge, Colborn et M. Arago.

ORDRE.

Il n'y a pas d'ordre sans une pluralité d'objets; cependant, l'on peut se former des idées sur un nombre de choses et sur d'autres qualités, sans les considérer dans un nombre quelconque.

L'arrangement des objets extérieurs n'est pas indifférent, car il peut n'être pas toujours agéable à l'esprit. Or, le plaisir ou la peine qui résulte de cet arrangement doit être rapporté au plus ou moins de développement dans cette faculté.

La vue du désordre produit sur l'ame de certains individus un chagrin réel, une véritable désolation ; le bon ordre, au contraire, les plonge dans une espèce de bonheur. Cette disposition à ranger les objets dans un

certain ordre, ne doit pas être confondue avec la méthode philosophique qui place les relation, les rapports qu'ils ont entre eux dans des relations morales, tandis que la première faculté n'est autre chose qu'une certaine aptitude à rapprocher les objets en leur donnant des relations purement physiques. Les facultés reflectives seulement peuvent systématiser, tirer des inductions, poser des généralités, or l'idée d'une classification scientifique ne peut apporter que l'une de ces dernières. Spurzheim cite l'exemple du sauvage idiot de l'Aveyron qu'il a vu à Paris; cet individu ne pouvait souffrir l'aspect d'une chose qui nétait pas à sa place, et il s'empressait de lui même à la ranger en son lieu; il cite un autre exemple, celui d'une fille d'Edimbourg, idiote à tout égard, mais possédant la faculté de l'ordre à un degré éminent : celle-ci n'entrait jamais chez son frère parcequ'elle s'effrayait du peu d'ordre qui régnait dans sa chambre. Je regarde cette fonction comme parfaitement établie, dit M. Combe, car dans tous les cas où j'ai pu constater le grand ou le trop faible développement de cet organe, j'ai été témoin de manifestations de la nature de celles que j'ai citées dans le cours de cette disserstion. Cet organe est très développé chez Spurzheim, et M. de Humboldt.

EVENTUALITÉ.

Gall remarqua qu'il y avait dans la société quelques personnes qui avaient une certaine instruction sans profondeur; douées de connaissances superficielles, dans les arts et les sciences, elles pouvaient en parler avec intérêt et facilité. Elles s'étaient ainsi concilié l'admiration du grand nombre, et vivaient dans un cercle de considération sinon très large, du moins fort agréable pour elles. Il trouve, chez ces personnes, que la partie moyenne du front était très saillante, et la portion antérieure inférieure du cerveau très développée. Il appela l'organe qu'elle recélait *mémoire des choses*. Cependant un peu plus tard s'étant aperçu que ces personnes en général étaient douées d'une conception prompte, aussi habile à saisir qu'à retenir; qu'elles entraient avec une rare sagacité dans l'étude des détails, qu'elles montraient un grand désir d'apprendre, il échangea cette première dénominaton contre les suivantes, savoir : *Sens des choses*, *sens d'éducabilité, de perfectibilité.*

Les personnes chez lesquelles cet organe est large, sans qu'il y ait un développement proportionnel dans les facultés réflectives, embrassent facilement les nouvelles théories

et les opinions des autres. Elles se prêtent facilement aux coutumes et aux mœurs, et aux habitudes des lieux qu'elles fréquentent.

Spurzheim a appelé la faculté *éventualité;* il en donne la description suivante. Lorsqu'un cheval est au repos, on peut le considérer comme un objet de pure existence, et dès lors, il apppartient à l'individualité. Mais si ses poumons jouent, si son sang circule, si ses muscles se contractent, s'il marche, trotte ou galoppe, il y a alors des phénomènes actifs qui sont du ressort de l'éventualité. L'individualité cherche les genres de connaisssances indiquées par les noms, tandis que l'éventualité s'occupe des choses désignées par les verbes.

Les phrénologistes ont tous remarqué que cet organe était très développé chez les enfans, et que la faculté était prompte à jaillir.

Cette faculté est une heureuse disposition aussi bien pour le philosophe qui a besoin d'avancer dans le champ de la philosophie, que pour l'homme qui vit dans les idées et dans les habitudes de la vie ordinaire, car elle porte à l'examen des détails, à l'investigation habituelle qui est l'*œil du maître.*

Gall considère cette faculté dans les animaux, comme le motif de leur aptitude à l'éducation; elle est très grande chez quelques-uns.

TEMPS.

La faculté de concevoir le temps, celle de se rappeler les circonstances qui n'ont pas d'autres liaisons que l'ordre chronologique, et celle de garder la mesure en faisant de la musique est très différente chez les divers individus. Nous avons peu d'observations qui démontrent l'existence de cet organe; aussi le regardons-nous seulement comme probable. La faculté paraît avoir spécialement pour dessein de mesurer le temps et les intervalles. En donnant la perception de la cadence mesurée, il paraît être la source principale du plaisir de la danse. Il est essentiel au poète et au musicien. On trouve un excellent essai de M. Sympson sur cette faculté dans le Journal phrénologique d'Edimbourg, vol. 11, p. 134.

TONS.

Ce que l'organe du coloris est à l'œil, l'organe du ton l'est à l'oreille. L'oreille en recevant l'impression des sons se trouve affectée, tantôt agréablement, tantôt désagréablement; mais elle n'a point le souvenir des tons, et ne peut juger de leurs rapports; elle ne perçoit pas les harmonies d'un son; car les sons aussi bien que les couleurs peuvent plaire séparé-

ment, et, combinés, offrir un ensemble désagréable. Quand l'organe a un grand développement, les parties latérales du front grandissent; mais sa forme varie suivant la direction et la forme des circonvolutions. Gall et Spurzheim ont remarqué, chez Glück et chez plusieurs autres musiciens, une forme pyramidale; chez Mozart, Viotti, Zumsteg, Dussek, Crescentini et autres, les angles externes du front sont élargis, mais ronds; il faut beaucoup de pratique pour bien déterminer cet organe; et les commençans doivent placer à côté l'une de l'autre deux personnes dont les têtes et les tempéramens ont une ressemblance générale, mais dont l'une possède un grand talent pour la musique, tandis que l'autre connaît à peine les notes ou ne sait que médiocrement déchiffrer. — Il ne faudra qu'un coup d'œil pour remarquer le développement de la première tête.

Cette faculté donne la perception de la mélodie, mais celle-ci n'est qu'une heureuse disposition du talent musical qui ne s'acquiert que par une étude constante et laborieuse. Au moyen du temps, l'individu mesure les intervalles, l'idéalité donne à sa composition de l'imprévu, de l'élévation, et une certaine finesse de combinaison; la sécrétive et l'imitative donnent à son expression de la vérité, et je ne sais quoi de pénétrant et d'incisif. La

constructivité, la forme, la pesanteur et l'individualité, l'aident à conquérir les différens genres, et à demeurer dans les bornes véritables du motif. Elles tiennent lieu de l'habileté mélodique, en développant beaucoup de tact, ou si l'on aime mieux un sentiment d'appréciation fine et d'à-propos. Kalkbrennet réunissait en lui toutes les combinaisons, qui ont fait de lui un excellent compositeur.

Walter Scott a publié un essai admirable sur ce sujet dans le journal phrénologique d'Édimbourg; vol. 11, pag. 170.

Spurzheim, après Gall, assure que la tête et le crâne des oiseaux qui chantent, de ceux qui ne chantent pas, et les têtes des différens individus de la même espèce doués d'une plus ou moins grande disposition à chanter, présentent une différence remarquable dans le lieu occupé par cet organe. — On reconnaît aisément les têtes des mâles et des femelles de la même espèce des oiseaux chantans, à la différence de leur développement.

Cet organe était très développé sur les têtes de Cimarosa, Haydn, Grétry et Weber.

LANGAGE.

Si cet organe est très développé, il se manifeste par la proéminence et la dépression des

yeux. Cela résulte des circonvolutions du cerveau, situées à la partie postérieure du cerveau, et transverses de la surface supérieure de la voûte orbitaire, déprimant les yeux plus ou moins en avant, en bas ou en dehors, suivant l'étendue même de ces circonvolutions. Les fibres sont-elles longues, elles poussent l'œil en avant, sur le même plan que le sourcil? Ne sont-elles qu'épaisses? Elles dirigent l'œil vers l'angle externe de l'orbite et en bas.

Le but principal de cet organe, sa principale action, consistent à nous mettre à même d'acquérir la connaissance des signes et des configurations qui servent au langage écrit, en même temps qu'elles nous donnent l'intelligence de leur signification et la manière de nous en servir. Les personnes chez lesquelles cet organe est très prononcé, s'expriment avec une grande facilité. Dans leur conversation usuelle, les paroles découlent de leur bouche avec une sorte de limpidité ; c'est un torrent, si le sujet du discours les anime. L'organe est-il large, et ceux de la réflexion petits, le style et le discours sont verbeux, pesans et sans élégance. Plus cette différence est grande, et plus l'individu, dans la conversation ordinaire, est enclin à répéter à satiété des phrases vulgaires, comme si les sujets étaient si difficiles à comprendre, qu'une première audition ne suffit pas pour en donner l'intelligence. Cette ha-

bitude paraît tenir à une puissance et à une activité immodérée de la faculté du langage, si grande, qu'il existe un plaisir dans la seule articulation des mots, indépendamment du charme de la pensée.

Si l'organe est très petit, l'expression fait défaut, les mots sont lents à venir, la pensée se perd dans les expressions impropres, ou elle languit dans une espèce de pauvreté, sans couleur et sans énergie.

Lorsque le langage et la réflexion agissent de concert et dans des proportions égales, le style ou la conversation prennent une grande animation, et ils coulent à la manière d'un ruisseau limpide que rien ne comprime dans sa course. Si l'individu est doué d'énergie, sa phrase est vigoureuse, et la pensée, bien sentie, se montre, pour ainsi dire, en relief; si, au contraire, il a plus de finesse que de force, sa conversation ne domine point, mais elle entraîne par la séduction; son coloris est plus fin, sa pensée plus subtile, et quelquefois adroitement paradoxale. L'éventualité et la comparaison prêtent un grand secours à cette faculté dans l'étude de la grammaire et des langues étrangères. J'ai remarqué, dit M. Combe, que les enfans qui, dans ces sortes d'études, obtiennent des avantages sur leurs compagnons de classe, ont ces deux organes très larges. Cette disposition, avec une activité mo-

dérée de langage, est d'uu plus grand secours pour l'éducation, que le grand développement de la faculté des langues, mise en rapport avec des facultés médiocres de comparaison et d'éventualité.

On remarque, dans ces individus une grande facilité à se rappeler les choses abstraites, comme des nomenclatures, des règles. Ils ont la mémoire des faits, des dates, des étymologies, qualités dont l'ensemble, mettant simultanément à leur disposition ce qu'ils savent, leur donne l'avantage dans le monde à égalité, quelquefois même à infériorité d'instruction.

Quant à la signification des mots, elle s'apprend par d'autres facultés : par exemple, la langue nous met en état d'apprendre et de nous rappeler le mot *mélodie;* mais si nous ne possédons pas la faculté des tons, nous n'apprécierons jamais la signification attachée à ce mot par ceux qui en sont doués à un degré plus ou moins élevé.

Ce principe détruit, ou plutôt écarte une difficulté qui, dans certains cas, implique une certaine contradiction dans la conduite de cette faculté.

Une personne qui possédera l'organe du langage dans des proportions modérées, apprendra quelquefois par cœur des chansons, des morceaux de poésie, des discours, non seulement avec un grand plaisir, mais encore

avec une rare facilité ; dans ce cas, il faut examiner la nature des morceaux confiés à sa mémoire, et l'on découvrira qu'ils ont été un motif d'intérêt puissant pour une ou plusieurs des facultés suivantes, savoir : l'idéalité, la causalité, le ton, la vénération, la combattivité et l'adhésivité. Il en eût été autrement s'il se fût agi d'apprendre une plus ou moins grande quantité de mots qui n'eussent point apporté ce sentiment moral.

Au contraire, les personnes chez lesquelles cet organe est très large, se laissent entraîner au désir d'apprendre, non pas tant par la direction et le charme des pensées, que par le plaisir qu'elles éprouvent à entasser des mots dans leur tête. Aussi les voit-on apprendre sans même s'inquiéter du sens, et quand elles récitent les morceaux appris, c'est presque sans intelligence (1).

Pourvu qu'un individu possède les facultés réflectives à un haut degré, n'eût-il que modérément l'organe du langage, il apprendra

(1) A l'appui de ceci, le docteur Gall rapporte l'anecdote suivante : « On présenta un jour à Frédéric II un homme d'une mémoire telle, qu'il récitait par cœur un morceau assez considérable qu'il n'avait entendu lire qu'une fois. Le même jour, Voltaire devait faire au roi la lecture d'une pièce de vers. Frédéric fit cacher l'étranger derrière un paravent, et lorsque Voltaire eut fini de

parfaitement les langues et pourra même devenir un savant, s'il est persévérant dans son travail. Cependant, son style ne se distinguera jamais ni par l'harmonie ou l'abondance des mots, ni par la richesse des tournures et les finesses du langage.

En parlant de l'organe de l'*imitative*, dit M. Combe dans son traité de phrénologie, nous avons manifesté l'opinion que la *mimique*, qui nous paraît la force fondamentale de cet organe, est la source du *langage des gestes*, opinion qui diffère de celle de Spurzheim et d'autres phrénologistes. Mais voyons, demande ce savant, comment les choses se passent? Sa réponse est celle-ci : Si le même organe, celui du langage, était destiné à connaître et à faire usage de la parole aussi bien que des gestes, il en résulterait que le meilleur mime serait en même temps le meilleur parleur, et que celui qui possède bien la mémoire verbale et le talent de la parole, serait en même temps le meilleur mime. L'expérience nous prouve le contraire : nous connaissons, et tout le monde peut connaître, des

lire, il lui dit que le morceau n'était ni nouveau, ni de sa composition; puis, ayant fait paraître son compère, celui-ci le récita, et soutint hardiment qu'il l'avait composé lui-même depuis vingt ans. » La science réelle ne rejette point les anecdotes qui viennent à l'appui de ces enseignemens.

mimes très habiles qui ne savent jamais trouver les mots pour exprimer leurs idées, et des parleurs infatigables qui ne savent accompagner leurs discours d'aucune sorte de geste expressif. Il faut donc que ces facultés et ces talens reconnaissent un organe différent.

Gall, fait judicieusement observer M. Combe, avait fait de la *mémoire verbale* et du *talent de la philologie* deux facultés différentes, pour lesquelles il admettait deux organes différens. Les observations postérieures nous autorisent à n'admettre qu'un seul organe pour la faculté de la parole et pour l'aptitude à apprendre les langues. Il ne faut pas, cependant, oublier les observations importantes faites ci-dessus relativement au concours d'autres organes sur le talent de la parole.

L'organe était très développé chez Rabelais, Crébillon, Voltaire; il l'est prodigieusement chez M. de Humbolt.

FONCTIONS D'INDIVIDUALITÉ DISTINCTES DES AUTRES FACULTÉS PERCEPTIVES.

Nous avons dit précédemment que la faculté de la configuration perçoit les formes des objets; celle du coloris, les couleurs; celle de l'étendue, les dimensions, et que l'individua-

lité recherche la connaissance des individus en général. Mais ici une question toute naturelle se présente, c'est à savoir si les facultés perceptives inférieures saisissent, dans tout leur détail, chacune des qualités susceptibles de se manifester dans les objets extérieurs, et quel est le but de l'individualité dans les relations des facultés intellectuelles ?

Nous répondrons que la principale fonction de l'individualité consiste en ce qu'elle forme une notion intellectuelle simple, isolée de toutes les informations qui lui sont fournies par les autres facultés intellectuelles. De ces individus, vivant chacun dans une sphère particulière d'action, elle forme une espèce de synthèse qui participe de tous, mais qui représente une perfection collective bien plus grande que celle qu'elle a reçue de chacune d'elles. Elle forme les classes et les genres dans les objets d'histoire naturelle, en représentant toutes les qualités semblables dans un certain ordre et en constituant de cette manière une nouvelle *individualité*.

En apercevant un arbre, l'objet saisi par l'esprit n'est pas la couleur, la forme, l'étendue, comme qualités séparées, mais une *chose*, un *être* appelé arbre. La fonction principale de l'individualité, c'est de former un tout avec les élémens séparés fournis par les autres facultés perceptives. L'esprit s'habi-

tuant à ne voir ensuite que leur individualité, sans s'occuper de leurs parties constitutives, les classe dans un ordre à part, et leur assigne une existence pour ainsi dire toute personnelle. L'organe de l'individualité est très saillant chez les enfans, et leur esprit se prête facilement et de très bonne heure aux abstractions.

L'examen d'un objet produisant au regard une forme quelconque, une étendue variable, une couleur particulière que l'esprit saisit dans leurs rapports et dans leur ensemble, il en résulte une espèce d'*entité* qui, se complétant d'un grand nombre de propriétés et de facultés, peut former, par exemple, ce que l'on appelle *l'homme*.

Lorsque la faculté du calcul est mise en mouvement, elle conduit à l'idée de la pluralité, comme celle de l'ordre, dans des conditions analogues, fournit les idées de hiérarchie, de progression ascendante ou descendante, d'arrangement et de disposition méthodique.

A son tour, l'individualité, mise en rapport avec ces facultés diverses, s'empare de toutes leurs combinaisons, et les renferme dans une acception nouvelle, et leur donne un caractère d'*individualité*. Ainsi, le mot *armée* se présente à notre esprit comme une espèce de personnalité collective dont on néglige les élémens constitutifs.

GENRE IIIe.

FACULTÉS RÉFLECTIVES.

Au moyen des facultés intellectuelles dont nous venons de parler, nous percevons les objets avec leurs qualités ; mais celles que nous allons examiner ont une action en quelque sorte plus créatrice ; elles produisent des idées de rapports ou de réflexions ; elles complètent en quelque sorte les autres facultés, en rapprochant leurs forces dans une solution intellectuelle qui n'est autre chose que la raison ou la réflexion.

COMPARAISON.

Gall, l'inventeur de l'antropologie nouvelle, comme Montaigne, s'était étudié lui-même; il avait étudié ses penchans , et en recherchait sur lui-même les signes extérieurs. Souvent il s'entretenait de sujets philosophiques avec un savant doué d'une grande vivacité d'esprit. Toutes les fois qu'il ne trouvait point de preuves assez rigoureuses à l'appui de ses raisonnemens , il avait recours à la comparaison. Par ce moyen , il peignait en quelque sorte ses idées, et ses adversaires se trouvaient battus,

tandis qu'il ne pouvait jamais obtenir de semblables effets par de simples argumens. Dès que Gall eut reconnu que cette disposition était un trait caractéristique de son esprit, disposition que d'ailleurs il partageait avec Montesquieu, il examina sa tête et trouva, sur la partie supérieure et moyenne de l'os frontal, une éminence ayant la forme d'une pyramide renversée. Il eut occasion de confirmer cette première observation par de nombreux exemples : il lui donna le nom de perspicacité, esprit de comparaison.

C'est par le secours de cette faculté qu'on découvre les analogies, les similitudes qui rapprochent certains objets les uns des autres quand on les place sous un certain point de vue. Au moyen de la comparaison, le ton saisit le rapport des notes entre elles, et les combinaisons harmoniques dont elles sont susceptibles; le coloris perçoit les demi-teintes et les ombres, les dégradations successives de la lumière, l'action plus ou moins sensible de celle-ci sur les couleurs, les moyens de perspective qui peuvent en résulter.

Cette faculté est en quelque sorte comme purement intuitive, car si elle porte au raisonnement, celui-ci n'en est pas une conséquence naturelle. Elle donne l'explication d'une chose, en la comparant à une autre, et ceux qui la possèdent à un degré prédomi-

nant, tirent une conclusion prompte, mais plus spécieuse que vraie. Elle fournit des traits inattendus, un certain intérêt de surprise dans l'examen des habitudes les plus ordinaires de la vie. Elle empêche l'esprit de retomber sur lui-même, en lui prêtant de continuels secours, et en piquant son activité par de nouveaux rapports.

C'était l'organe le plus développé, dit M. Combe, sur le front de l'honorable William Pitt. Il est très prononcé généralement chez les personnes qui se plaisent à haranguer le peuple, car elles trouvent dans l'éloge de cette faculté un véritable élément de succès. L'écriture sainte parle presque toujours au peuple dans un lange parabolique et chargée de comparaisons. Le discours des différentes nations est plus ou moins empreint de ce caractère distinctif, suivant la prédominance de l'organe. — Le docteur Murray Patterson dit que la langue indostane abonde en figures, et que la comparaison est en général plus large que la causalité sur la tête des Indiens. La puissance que donne la faculté de s'exprimer par des figures et d'en embellir les sujets, est d'une grande importance pour le poète.

C'est à cette faculté que l'on doit les locutions proverbiales qui mettent les vérités en relief et les rendent plus faciles à concevoir et à retenir, parce que la forme figurative frappe

l'imagination, qui est ordinairement la faculté la plus active chez le peuple et chez tous les individus qui n'ont pas reçu d'éducation. Les formes qu'emploie la comparaison sont toujours en harmonie avec le caractère, les habitudes de l'individu; elles résultent de l'impression des localités et des milieux dans lesquels il a vécu; elles sont plus ou moins triviales, en raison de son goût, de son éducation et de son état. Mais ce qui détermine leur genre en dehors de tout motif accidentel, c'est la faculté prédominante de son cerveau. Ainsi, par exemple, celui qui a la localité à un haut degré, prendra ses exemples dans cette faculté, tandis qu'un autre ira chercher les siens dans la configuration.

Mais il se présente une question qui ne nous paraît point absolument résolue, savoir : Si la faculté qui donne la perception des ressemblances est la même que celle qui signale les différences et les contrastes. Spurzheim traitant cette question dit que la faculté qui trouve les ressemblances, est le degré le moins énergique de la comparaison, et qu'il faut à cette faculté beaucoup plus de puissance pour percevoir les différences ; et concluant, sans trop s'en apercevoir, par une comparaison, il prétend qu'il n'en est pas autrement que pour le sens de l'harmonie, qui n'a pas besoin de beaucoup d'énergie pour saisir les

accords, mais qui perçoit plus difficilement les dissonnances, surtout lorsqu'elles ne sont pas violemment tranchées.

CAUSALITÉ.

L'individualité et la comparaison s'informent des choses qui tombent sous les sens; la causalité est plus progressive, s'il nous est permis de parler ainsi; elle dépasse la limite des deux premières facultés, et va rechercher la corrélation, la dépendance des phénomènes; elle ne se contente pas de rapprocher et de marquer le point de coïncidence, elle donne la cause première et les motifs de cette cause, autant dans le monde physique que dans le monde moral. — L'éventualité juge de l'évidence directe, ou des faits; la causalité de l'évidence d'induction. Dans un procès, un juré, doué d'un large organe d'éventualité et d'une faculté médiocre de causalité, aura une extrême difficulté à se convaincre par l'évidence d'induction. Au contraire, celui chez lequel la causalité est développée trouvera souvent irrésistible ce mode de conviction. Cette faculté nous porte toujours à nous enquérir des choses: elle donne en même temps une pénétration profonde pour saisir les conséquences logiques d'un argument. Elle est large chez les personnes qui

possédent un génie naturel pour la métaphysique, l'économie politique et les sciences appartenant à la même catégorie. — Lorsqu'elle est beaucoup plus développée que l'éventualité et la comparaison, elle dispose à des généralités vagues de spéculation tout à fait inapplicables aux affaires de la vie; aussi, ceux chez lesquels elle est ainsi prédominante, sont peu propres à briller dans la société : la sphère de leurs pensées est trop abstraite pour être à la portée des intelligences vulgaires. Ce sentiment de supériorité comprime leur émulation, et ils gardent le silence, ce qui les fait passer aux yeux des autres pour des esprits sans souplesse, manquant de tact et de finesse; quelquefois même, on les juge sots et stupides.

Lorsque cet organe n'est pas développé, l'esprit est sans profondeur, sans portée, peu capable des notions abstraites et des études philosophiques; alors on perçoit seulement la coïncidence, sans pénétrer dans les motifs de causalité. Ces personnes ne peuvent occuper que le second rang : mais elles y développent une grande aptitude à suivre la marche d'un système ou d'un plan dressé par une capacité supérieure, c'est-à-dire qu'elles exécutent aussi bien qu'elles sont peu capables d'inventer. Elles atteignent les effets avant d'avoir prévu les causes, qu'elles soupçonnent rarement. Aussi viennent-elles à occuper des fonctions

législatives ou d'administration publique, il leur sera complètement impossible de signaler les véritables causes d'un désordre quelconque ou de remonter aux motifs d'un délit. Ces personnes, dont l'utilité est incontestable quand elle est dirigée par quelqu'un, deviennent très dangereuses, abandonnées à elles-mêmes, parce qu'elles sont incapables de considérations logiques qui aident à remonter à la cause première d'un fait en démontrant quelles ont été ces corrélations. Ces personnes sont toujours disposées à traiter de visionnaires les esprits qui ont un certain élan à s'élever aux conceptions métaphysiques ou philosophiques, parce qu'elles n'entendent rien à la filiation des idées, et qu'elles sont incapables de tirer des conséquences qui dépassent la sphère des prévisions ordinaires.

HARMONIES DU MONDE EXTÉRIEUR AVEC LES FACULTÉS INTELLECTUELLES DE L'HOMME.

L'idée de la création d'un monde matériel, dont les phénomènes fussent perçus par des intelligences, ayant été conçue nécessairement dans des conditions de rapports mutuels, il doit y avoir une corrélation intime entre les facultés physiques de ce monde et les facultés

intellectuelles, et c'est aussi ce qui existe à un très haut degré, et le lecteur qui voudra s'en convaincre, n'aura qu'à examiner, dans l'étude d'un objet matériel, les conditions suivantes : 1° Son existence; 2° sa forme ; 3° son étendue ; 4° son poids; 5° sa localité, ou ses rapports dans l'espace avec les autres objets ; 6° le nombre de ses parties; 7° leur ordre ou leur arrangement physique ; 8° les changemens qu'il subit; 9° la période de temps que ces changemens exigent; 10° les analogies et les différences entre tel individu et tel autre; 11° les effets qui en résultent; et enfin, s'il veut désigner cet assemblage d'idées par un nom, il reconnaîtra qu'il a sur le sujet des connaissances presque complètes.— Cette méthode ou cette espèce de classement des fonctions de l'intelligence appliquées à l'examen d'un objet matériel, doit être suivi comme le meilleur dans l'étude des sciences. Un des torts des ouvrages de minéralogie, c'est d'effrayer l'élève en exagérant l'importance des classemens et des dénominations sous un certain point de vue, c'est-à-dire en les représentant comme le but principal de cette science. Une étude plus attrayante, et, par conséquent plus sûre, dit M. Combe, ce serait de montrer à l'élève les rapports d'harmonie qui existent entre ses facultés intellectuelles et les objets extérieurs, cette espèce de solidarité entre le

monde physique et le monde moral élèverait sa pensée, et lui donnerait des moyens puissans de synthèse, moyens sans lesquels il n'y a point de véritable science, car la science peut avoir une forme spéciale ; mais elle tend continuellement à s'échapper de cette forme pour se généraliser et conclure à une *causalité* universelle. Il sera plus intéressant pour un élève d'étudier la nature d'un objet dans son existence, dans sa forme, dans sa couleur et dans tous les accidens qui constituent son individualité, que d'apprendre son nom, son classement scientifique, le genre et l'ordre qu'elle lui assigne, car ce n'est point ce travail mnémotechnique qui lui apprendra l'admirable harmonie existant entre tous les objets créés.

La pratique ne tarderait pas à démontrer toute l'excellence de ce mode d'enseignement, et l'esprit, dont la curiosité ne serait éveillée que par des phénomènes de beauté ou de laideur, se sentirait du plaisir à percevoir de simples rapports de perfection et d'harmonie. On obtiendrait les mêmes résultats à l'égard des autres facultés, car plus on aide au développement des organes, plus on augmente les jouissances. Or, les motifs de cette observation journalière n'existent pas seulement dans l'enseignement méthodique des colléges ; à chaque pas on retrouvera les efforts réciproques de la nature et de l'art tendant à former

des combinaisons capables de stimuler nos facultés. Un homme de réflexion, d'énergie et de persévérance appliquées, trouverait, dans les villes comme dans les champs, des sujets fréquens d'étude, et il pourrait arriver à la connaissance d'une théorie sans connaître les noms et les classifications scientifiques.

MODE D'ACTIVITÉ DES FACULTÉS.

Dans certaines conditions données de développement, les organes produisent des facultés qui sont la source de bonnes ou de mauvaises actions, suivant qu'elles conservent ou dépassent la mesure d'une certaine énergie, car l'excès d'activité produit toujours l'abus. Il est même croyable que si l'on voulait faire l'histoire de la phrénologie, et signaler ses premières expériences, il faudrait remonter à des individus chez lesquels les organes de ces facultés étaient très larges et provoquaient l'observation par des manifestations violentes. C'est, en effet, cette prédominance de certains organes, chez quelques individus, qui ont dirigé, dans leurs recherches, Lavater aussi bien que le docteur Gall ; ils n'ont eu bien souvent qu'à vérifier la présence même d'un organe dont ils connaissaient déjà la faculté par des observations physiologiques.

S'il est vrai, comme nous l'avons annoncé, que l'excès d'énergie dans un organe amène toujours l'abus, nous ne pourrions pas en dire autant de sa petitesse. Ainsi, par exemple, l'organe de la bienveillance peut être petit sans qu'il en résulte la cruauté; cependant il peut conduire à l'oubli des devoirs, lorsqu'il est joint à l'indifférence pour les misères d'autrui. Lorsqu'un organe est petit, le mal qui en résulte tient à une cause, en quelque sorte, relative, c'est-à-dire que c'est moins la petitesse même de cet organe qui amène le mal, que le défaut de direction dans un autre organe. Ainsi des facultés énergiques d'acquisivité et de secrétivité, se trouvant en rapport avec de petites facultés de consciensité et de réflexion, pourront porter à l'action du vol. Des facultés énergiques de combattivité et de destructivité, s'unissant à un organe faible de bienveillance, seront peut être la cause d'actions cruelles et féroces.

Quand une cause quelconque met une faculté en action, les actes de celle-ci se ressentent de la nature même des organes qui lui prêtent son concours.

Les facultés qui engendrent les PENCHANS et les SENTIMENS, ne peuvent être mises en mouvement par un simple acte de volonté: par exemple, nous ne pouvons nous prémunir contre les peurs, ni nous dispenser de la

compassion ou de la vénération, par le seul effet de notre volonté. Ces facultés, cependant, peuvent entrer en action par une excitation intérieure des organes, et alors l'émotion ou le désir, dû à chacune de ces facultés, est ressenti, soit que nous voulions ou que nous ne voulions pas l'éprouver. Ainsi, l'excitation interne du cervelet donne lieu aux effets ordinaires, et on ne peut les éviter si l'organe est excité. Il est en notre pouvoir de permettre ou d'arrêter la manifestation active; mais si l'organe est excité, nous n'avons pas le choix d'éprouver ou de ne pas éprouver le sentiment lui-même. Il en est de même des organes de la peur, de l'espérance, de la vénération, etc. N'éprouvons-nous pas à certaines époques des émotions involontaires de crainte, d'espérance ou de toute autre nature, sans que nous sachions pourquoi? Et serait-il possible d'expliquer ce phénomène, si on allait chercher ses motifs ailleurs que dans l'activité intérieure des organes de ces divers sentimens?

« Il n'est pas en notre pouvoir, dit le poète Crabbe, de maîtriser la nature, et nos vœux demeurent impuissans contre sa volonté; nous n'avons pas assez de force pour la faire taire, quand il lui plaît de se manifester énergiquement. »

Si la volonté est impuissante à provoquer ces facultés, il suffit de la présence seule de

quelques objets extérieurs pour les mettre en mouvement. Ainsi, lorsque l'esprit est frappé par un spectacle digne de pitié, la faculté de la bienveillance entre en activité, et le sentiment qui en est le résultat est immédiatement produit. S'agit-il d'un danger, la circonspection, soudain éveillée, engendre un sentiment de frayeur. Une chose merveilleuse vient-elle s'offrir à nous, l'idéalité fait naître le sentiment de la grandeur, de la beauté et de la perfection. De tout cela il est facile de conclure qu'il ne dépend pas de la volonté de sentir ou de ne pas sentir, mais c'est à elle qu'appartient l'action ou le droit de s'en abstenir.

Cependant les facultés dont nous parlons peuvent être mises en activité ou suspendues au moins indirectement, par un effort de la volonté. Ainsi, les facultés perceptives et réflectives ont pour fonction la formation des idées; elles ont à concevoir intérieurement les objets destinés par la nature à exciter les penchans et les sentimens : ceux-ci deviendront également actifs, mais non pas à un aussi haut degré d'énergie que s'ils étaient stimulés par les objets extérieurs en harmonie avec eux. La vivacité du sentiment, dans ces cas, sera proportionnée à la force de la conception et à l'énergie des penchans et des sentimens. Ainsi, par exemple, nous pouvons être émus

jusque aux larmes, en pensant à un malheur sans que le drame se passe sous nos yeux.

Il ne dépend pas de la force de notre volonté, de suspendre, par exemple, l'activité de l'idéalité, et de faire que ce sentiment demeure sans action aucune; mais que nous présentions à notre esprit des objets ou des motifs capables d'exciter la vénération, la peur, l'orgueil ou la bienveillance, et l'idéalité perdra de son énergie au point de ne pas se manifester.

Au moyen d'une excitation intérieure, par un rapport de l'imagination, on peut donner en quelque sorte satisfaction à un penchant dont l'activité est prédominante, mais selon que certaines facultés seront développées, les élémens de cette satisfaction seront différens. Si la circonspection est plus prononcée, les pensées intérieures seront sinistres ; la bienveillance portera à imaginer des moyens pour détourner ou prévenir le malheur; la vénération donnera des idées religieuses; l'acquisivité inspirera des idées d'ordre, d'économie et le désir d'entasser; l'idéalité prêtera aux idées des formes grandioses, originales et fantastiques.

En prouvant que les facultés des penchans ne pouvaient produire les idées, que les émotions qui en sont le résultat, ne pouvaient être produites ou renouvelées par un acte simple et direct de la volonté, il s'ensuit que les at-

tributs de perception, de conception, de mémoire et d'imagination ne pouvaient être supposés comme appartenans à leur nature, et qu'il faut regarder la *sensation* qu'elles font naître non pas comme le résultat d'un organe particulier, mais bien comme la suite de l'activité de chacune d'elles.

Il n'en est pas de même des facultés PERPECTIBLES et RÉFLECTIVES ; elles perçoivent les rapports, et composent les idées. Elles sont sous l'action directe de la volonté avec laquelle elles se confondent. Elles donnent la satisfaction et, en quelque sorte, la conscience aux facultés qui n'éprouvent par elles-mêmes que des sensations.

1° Une cause interne, un motif inaperçu, peuvent exciter chacune de ces facultés, au point qu'une série d'idées peut se présenter à l'esprit sans qu'il l'ait provoqué par aucun acte de volonté. Ainsi, le musicien écoute en quelque sorte des notes se former dans son cerveau, sans qu'il les ait cherchées. Un individu qui aura la faculté du calcul dans un certain degré d'énergie, comptera par habitude et comme par l'effet d'un instinct habituel ; les motifs et les raisons naissent sans efforts et sans recherche à celui qui possède la causalité dans une grande énergie ; les saillies, les pointes, les observations fixes jaillissent promptement d'un cerveau qui a l'organe de l'esprit développé.

2° Ces facultés peuvent être mises en mouvement à l'aspect des objets extérieurs propres à les exciter.

3° Un acte de la volonté peut les faire entrer en activité.

A la suite de l'excitation de l'organe causée par la présence des corps extérieurs, il résulte l'acte auquel on a donné le nom de *perception*, qui n'est autre chose que la faculté de percevoir ces mêmes objets; or, cette perception est considérée par les phrénologistes comme le plus bas degré de l'activité de ces facultés; car si la perception ne produit l'idée, l'individu n'est pas capable de manifester au dehors ce qu'il a perçu. Ainsi, l'homme qui perçoit des sons sans en percevoir les rapports, n'a pas l'idée de l'harmonie, et, par suite, ne peut pas produire des tons. De même, un individu qui pose les prémisses d'un argument sans concevoir leur rapport, ne peut en tirer la conséquence, ou ce qui revient au même, assigner une cause. La *causalité* n'existera pas chez un pareil individu.

Facultés perceptives et relatives.

Nous donnons ici le nom de facultés à toutes les forces diverses, à tous les élémens dont

se compose la vie chez l'homme et chez les animaux; ce qui frappe surtout l'observateur, c'est de voir ces facultés disséminées parmi les animaux, toutes réunies dans l'homme. Les facultés sont ensuite soumises à des variations d'individu à individu comme elles ont des différences d'espèce à espèce, ce qui résulte de plus ou moins de développement des organes siège des facultés; suivant les degrés d'énergie d'une faculté on arrive à trouver ce que l'on appelle disposition, inclination, penchant, désir, besoin, passion; c'est à dire en d'autres termes que l'on reconnaît chaque faculté fondamentale susceptible de ces différens degrés de manifestation.

Par conséquent, il faut admettre autant de dispositions, d'inclinations, de penchans, de désirs, de besoins, de passions, qu'il y a de facultés primitives; il s'ensuit en même temps, que l'on chercherait en vain d'autres organes pour les inclinations, que ceux qui président aux qualités fondamentales. Ces considérations, dit Gall, détruisent entièrement toutes les *rêveries* des philosophes et des physiologistes sur les instincts, les penchans et les passions. Sans partager l'animosité que l'ancienne métaphysique inspirait au docteur Gall, on peut croire la phrénologie destinée à refaire toute une métaphysique ou une psycologie nouvelle, en transformant les solutions abstraites de la psycologie chrétienne.

Nons lisons dans l'excellent dictionnaire de Phrénologie de Monsieur Thori les remarquables observations suivantes sur les facultés réunies en groupe chez les êtres existans.

« Ce qu'il y a de plus admirable dans la phrénologie, dit-il, ce qui en est la plus irrécusable preuve, suivant nous, c'est l'arrangement et l'ordre succcssif des organes. Il se trouve qu'ils sont disposés d'après la hiérarchie la plus philosophique et la plus providentielle. Ainsi, sans nous arrêter à ces divisions assez arbitraires de facultés propres à l'homme et de facultés propres à l'homme et aux animaux, ou bien d'instinct, d'intelligence et de sentiment, on voit d'abord, en suivant l'échelle de la vie, les facultés directement nécessaires à la conservation de l'individu, et à la conservation de l'espèce, puis les facultés perceptives et de communication avec le monde extérieur, puis les facultés réflectives, et enfin les facultés morales. Or, plus les qualités sont indispensables, plus leurs organes sont rapprochés de la base du cerveau ou de la ligne médiane. Tels sont l'Alimentivité, l'Amour de la vie, la Destructivité, la Combattivité, l'Amativité, la Philogéniture, qui tendent à conserver l'individu et à perpétuer l'espèce; puis viennent les facultés perceptives, en bas et en avant; puis les réflectives à la partie antérieure, et les morales au sommet.

Chaque organe est placé en compagnie de ses analogues : ainsi, l'Amour sexuel et l'amour des enfans, l'Idéalité et la Merveillosité, l'Ambition et la Persévérance, la Comparaison et la Causalité, le sens de l'Ordre et le sens des Nombres, le sens des Sons et de la Mesure, le sens des Formes et le sens des Lieux, etc. Ces merveilleux groupes sont la confirmation éclatante de la phrénologie; mais, pour tout avouer, il y a encore certains organes qui ne nous semblent pas classés bien méthodiquement : pourquoi la Mimique est-elle située entre la Bienveillance et l'Idéalité? Quels sont les rapports de la charité et de l'imitation? la Mimique ou le langage par geste, propre d'ailleurs à plusieurs animaux, doit être logiquement placée au milieu des sentimens moraux et des facultés les plus élevées ?

Tous les phrénologues ne sont pas d'accord sur la question de savoir si la mémoire doit être rangée au nombre des facultés primitives ; ceux qui l'excluent du nombre des facultés primitives arguent de ce qu'elle n'est autre chose qu'un attribut général de faculté fondamentale; il y a autant de mémoires en effet qu'il existe de facultés différentes ; observation antérieure à Gall ; avant lui on distinguait la mémoire des mots de la mémoire des choses ; la mémoire des localités de celle des sons. Le docteur Watto, de son côté, est re-

gardé par quelques savants comme l'auteur de la définition la meilleure de l'action de la mé moire, qui, selon lui, résulte de l'action des fibres du cerveau qui concourent à la première idée en perception d'un objet et il la regarde comme servant en même temps à la rappeler, d'où il conclut que la mémoire n'a point de partie spéciale qui lui soit consacrée, mais qu'elle fait généralement usage de toutes celles qui servent à nos sensations, à toutes les facultés à l'aide desquelles l'homme pense et raisonne. La mémoire proprement dite, est inséparable de l'idée du passé. M. Combe croit qu'elle pourrait être suppléée par la faculté du temps agissant de concert avec les facultés particulières qui perçoivent d'abord et ensuite rappellent les évènemens antérieurs. « Aussi; dit-il, l'individualité, en se ressouvenant des circonstances sans le secours du temps, ne produirait que la conception ; mais si l'idée du passé se joignait à ces notions il en résultera la mémoire. »

Une excitation interne provenant de la volonté ou de l'activité naturelle a-t-elle engendré des facultés très actives, les idées premièrement formées sont conçues vivement et rapidement. C'est ce que l'on appelle la conception ou l'imagination que Gall et Spurzheim désignent sous le nom d'Idéalité et qui produit l'amour de la poésie et le sentiment

des harmonies contre eutre choses de la nature, soit que l'on considère en effet la poésie comme pensée ou eomme expression, elle est toujours une harmonie. Il n'est point d'ailleurs de pensée poétique qui ne généralise toujours plusieurs faees des êtres en en découvrant les rapports, les similitudes et les analogies où les différenees. Ainsi considérée l'imagination ou idéalité devient la faculté opposée à eelle de l'analyse, elle donne à l'homme la puissanee de s'élever à un point de vue élevé d'où son regard s'étend sur un vaste horison. Il semblait avant Gall que le talent poétique résultait de la réunion de plusieurs aptitudes et qu'il exigeait plusieurs qualités diverses ; mais cet homme illustre a démontré l'unité fondamentale de cette faculté en reconnaissant les combinaisons infinies du talent poétique. Ainsi l'idéalité combinée avec l'amativité produit les poétes élégiaques, avec la destructivité les poètes tragiques. Gall. s'est appuyé sur la manie pour prouver l'indépendanee de la faculté poétique. L'organe de eette faculté est situé à la partie latérale supérieure du lobe antérieur, entre la merveillosité, l'esprit de saillie et la constructivité, en avant de l'aequisivité. M. Combe prétend lui, que la eonception et l'imagination ne sont pas elles-mêmes des facultés, mais que seulement elles résultent du troisième degré d'activité des facultés

qui concourent à la formation des idées.

Ce savant établit dans l'ordre suivant la série des facultés que l'on désigne sous le nom de facultés perceptives et réflectives qui nous occupent en ce moment : La perception, la mémoire, la conception ou imagination dont nous venons de parler; viennent ensuite le jugement, l'attention, l'association, la peine et le plaisir, la passion, la sympathie, l'habitude, le goût. C'est dans cet ordre adopté par l'auteur Anglais et en le prenant pour guide, que nous allons poursuivre l'examen commencé en nous aidant simultanément d'autres conseils et d'autres lumières.

Faisons d'abord observer que la faculté jugement se divise en deux branches, le jugement proprement qui appartient aux facultés réflectives, et le jugement se divise en deux branches, le jugement pratique c'est à dire appliqué aux affaires de la vie. Pour ce qui est du jugement pris dans le sens philosophique de ce mot, on peut dire que jusqu'à un certain point les facultés perceptives jugent, puisqu'elles admettent ou repoussent comme agréable ou désagréable, une harmonie musicale, de tons, des tableaux, des vers, une saveur quelconque. Mais il faut en outre à la faculté du jugement pour compléter son action que les facultés réflectives se joignent aux facultés perceptives, telles que la perception, la mé-

moire et l'imagination. C'est leur réunion quand chacune d'elles existe à un haut degré qui fait que celui qui la possède se ressouvient et imagine avec une rare facilité les déductions, les procédés, enfin tout ce qui établit et explique les rapports, les analogies, les différences existant entre plusieurs idées. Quant au jugement pratique dans les affaires de la vie, M. Combe le fait dépendre de la combinaison harmonique et dans de justes proportions de tous les organes et particulierement des penchans et des sentimens. Pour agir convenablement ne faut-il pas en effet sentir d'abord avec justesse et raisonner avec profondeur? Partant de ces principes on s'explique aisément pourquoi e même individu peut montrer beaucoup d'imagination, beaucoup de mémoire et point de jugement. Si les facultés perceptives sont très développées, l'individu pourra posséder ces diverses puissances à un degré éminent ; tandisque si, au contraire, il est privé de facultés du raisonnement, son jugement philosophique sera faible sinon négatif, et doué d'une très grande intelligence il sera néanmoins dépourvu de jugement pratique en raison directe de la défectuosité des organes des penchans et des sentimens.

Si maintenant nous cherchons à nous expliquer ce qu'il faut entendre par ce mot *attention*, nous ne rangerons point cette faculté

parmi celle, qui prouvent de l'esprit, parcque l'attention consiste seulement dans une application vive et continue des facultés qui servent à la formation des idées. Quant à l'association voici ce qu'en dit Gall, dont nous aimons toujours à invoquer l'autorité malgré les progrès que la science à fait depuis la mort de ce savant illustre.

« Il n'est nullement vrai que les hommese naissent *égaux*, et qu'ils soient destinés à exercer tous, les uns sur les autres, la même influence réciproque. La nature a assigné à chacun d'eux un poste différent, en leur donnant une organisation, des inclinations et des facultés différentes. Celui qui est né dans la servitude s'élève au rang de maître, s'il est doué de talens, de valeur et d'esprit de domination; et celui qui est né revêtu d'autorité, s'il ne sait conserver les dons qu'il tient du hasard, de la fortune, descend de sa grandeur artificielle.

Pour M. Combe, après avoir rapporté l'opinion des métaphysiciens qui, croyant que nos pensées se suivent dans un ordre préétabli, ont essayé d'analyser les circonstances qui déterminent la succession des idées et comment une idée en amène une autre, il regarde l'accomplissement de cette entreprise comme impossible à la science phrénologique; tout ce qu'elle peut faire c'est d'en donner l'explication. Si,

dit l'auteur Anglais, nous plaçons un certain nombre de personnes sur une élévation, là *Arthur Séat*, par exemple, (1) et que de là elles promènent leur regard autour d'elles et qu'elles admirent soit une rivière, soit une campagne ou une ville, celle qui possède au plus haut degré la faculté d'idéalité sera la plus enchantée des beautés naturelles; si c'est l'organe de l'acquisivité qui domine, son attention se fixera sur le produit des fermes, enfin sur la valeur des objets préférablement à leur beauté. Celui qui aura plus développé l'organe de la constructivité, examinera de préférence les bâtimens, soit pour en critiquer, soit pour en approuver l'ordonnance; l'homme bienveillant enclin à la vénération sera préoccupé du bonheur de ceux qui habitent ces belles contrées et tout naturellement en rendra graces à la providence. Que si maintenant vous placez un métaphysicien dans cette compagnie, il s'occupera à découvrir les lois de l'association et il conclura avec nous que l'association, considérée sous le point de vue où nous l'envisageons n'exprime que l'influence réciproque des facultés.

La nature s'est plue à établir une sorte d'association entre telle et telle faculté; ainsi, par exemple, l'aspect de la misère émeut la faculté

(1) Nous ne savons où est situé le lieu dont parle l'auteur.

de la bienveillance, de telle sorte que la bienveillance entrant, si l'on peut ainsi dire, en fonction, elle engendre et appelle à son aide l'émotion de la pitié. C'est la nature aussi qui a conjoint l'esprit de saillie avec de certaines apparences extérieures; c'est ainsi que le rire nous saisit souvent tout à coup sans que l'on ait pour ainsi dire le temps d'en savoir la cause; de cette association naît le langage naturel. En même temps l'espèce humaine a reçu en partage la puissance d'inventer et d'établir des signes à l'aide desquels on exprime des sentimens ou des conceptions intérieures. Les mots injustice, amour, pitié sont, par exemple, des signes purement conventionnels pour exprimer des sentimens intérieurs, sans corrélation positive entre le signe indicateur et la chose indiquée. Quelle que soit à cet égard l'opinion des savans tous conviendront cependant de la nécessité de voir les principes de l'association dans la mémoire artificielle; c'est ainsi qu'emploie cet instrument, un homme chez lequel l'organe des calculs est très-développé, il associe rapidement avec les nombres, les noms, qui en sont l'expression; la même chose aura lieu chez ceux où prédominent les organes des formes, des tons ou des localités, les mots propres s'associent immédiatement avec les objets matériels ou immatériels. M. Combe explique comme on va le voir

l'influence de l'association sur notre jugement.

L'homme chez lequel l'organe de la vénération est très prononcé, dit-il, éprouve une émotion spontanée, involontaire; un sentiment de crainte et de respect à la vue de l'image d'un saint, si depuis son enfance on l'a nourri dans des idées de craintes et de respect pour cette image; sa vue excite en lui des facultés qui ne permettent point aux faculté réflectives d'agir, et l'action de l'image aura lieu jusqu'à ce que l'association soit rompue. Lorsqu'un sentiment vif, puissant, l'amour, par exemple, s'est emparé d'une imagination, la perception, ou seulement la conception de l'objet aimé donne un développement si rapide, si prodigieux aux facultés qui ressentent cette émotion, qu'il est impossible de le lui faire voir tel que le voient d'autres yeux. On peut conclure de cela que pour que les facultés réflectives puissent agir, il faut de toute nécessité que l'association entre les facultés perceptives et l'objet qui les suscite soit rompue. Parmi ces associations, il en est donc qui égarent le jugement et nourrissent les préjugés; elles résultent de mots ou de choses avec des sentimens et des sensations et non point d'idées avec des idées.

La joie et la tristesse, enfin la peine et le plaisir peuvent être considérés comme des affections de l'esprit provenant de l'exercice

des facultés qui leur sont propres; par-là on peut juger qu'il existe autant de nuances de facultés qu'il y a de diverses sortes de joie, de tristesse, de peine ou de plaisir. La bienveillance domine-t-elle en moi, j'ai du plaisir à pardonner une injure; ai-je, au contraire, le malheur d'être doué de l'organe de la destructivité, mon plaisir sera de me venger. Ainsi le plaisir et la peine résultent des facultés qui sont engendrées par elles et par conséquent ne les engendrent pas. Lorsque les facultés sont élevées à leur paroxisme, naissent les passions aussi nombreuses, aussi diverses que les facultés. La passion de la gloire proviendra donc d'une grande énergie et d'une activité excessive dans la faculté de l'amour de l'approbation. Est-ce l'acquisivité qui domine, on aura la passion de l'argent, comme de la musique si c'est la faculté des tons. Il n'y a donc point de passions factices puisque, pour qu'il y en eût, il faudrait que l'homme pût changer son organisation.

Qu'entendez-vous par sympathie? Ce n'est point une faculté, ce n'est pas même un équivalent d'une approbation morale; ce serait plutôt une mélodie comme celle qui résulte du jeu de plusieurs instrumens parfaitement d'accord entre eux. Il ne faut jamais perdre de vue pour bien saisir le sens de ces explications, que chaque faculté de l'esprit humain a

sa constitution, son organisation particulière et que de cette organisation procèdent des genres d'idées divers, idées plus ou moins actives chez tels et tels individus, plus ou moins opposées, mais quelquefois analogues chez quelques uns. Alors, de la similitude ou de l'approximation des mêmes sensations naît ce que l'on appelle la sympathie. On dirait que l'homme, à force de se complaire en lui-même, se cherche en autrui et qu'il s'aime dans tout ce qui lui ressemble. Voyez plusieurs individus chez lesquels existe un penchant caractérisé à la destructivité, il se rechercheront, s'associeront avec joie au premier projet de dévastation; le proverbe: dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es, est une formule populaire qui explique parfaitement bien la sympathie; la sensation domine-t-elle chez un certain nombre d'hommes, de là les congrégations religieuses, les couvens. Il faut donc toujours chercher les causes de la sympathie dans la similitude de la constitution des facultés. Parmi ces facultés il en est de communes à l'homme et aux animaux; il en est d'autres qui appartiennent exclusivement à l'homme. A cette occasion M. Combe, dans son savant ouvrage, émet des opinions que nous adoptons très volontiers sur de certaines facultés; nous répéterons donc avec lui :

Nous donnons notre approbation aux actions

produites par les facultés intérieures des autres, quand elles ont pour guides des facultés propres à l'homme, mais nous la refusons toujours à la combattivité quand on s'y abandonne uniquement pour le plaisir de se battre; nous la refusons également à la destructivité quand elle n'est que la satisfaction d'un instinct féroce; mais ces diverses facultés sont-elles dirigées par la justice et l'intelligence, nous les approuvons fort. Nous louons la bienveillance par le seul amour de la charité; la vénération, quand elle exprime un sentiment vrai de dévotion intérieure, et la justice comme la plus belle des inspirations de conscience humaine. Mais si toutefois les actions nées de l'impulsion de ces diverses facultés étaient faites par ostentation, nous nous hâterions de leur retirer une forte part de notre estime. La bonté qui agit par intérêt est bien toujours si l'on veut la bonté, mais elle ne saurait être comparée à celle qui s'exerce avec désintéressement; ainsi un motif d'ambition diminue beaucoup à nos yeux l'activité qu'un homme apporte au maniement des affaires publiques, et nous proclamons comme le plus haut enseignement à déduire des principes phrénologiques que les facultés les plus élevées sont faites pour diriger celles qui le sont moins.

Ajoutons un mot qui, sans détruire ce que nous avons dit de la sympathie née de la simi-

litude des facultés, prouvera cependant qu'en de certaines circonstances la sympathie ne s'établira pas par les raisons même qui la font naître d'ordinaire. Deux hommes trop pleins de l'amour de soi ne sympathiseront pas, parce que l'un sera à l'autre un obstacle et réciproquement.

Il y a bien long-temps que l'instinct populaire a dit de l'habitude que c'était une seconde nature. Nous ne dédaignons point ces naïves expressions bien qu'elles soient étrangères à la science, mais nous y joindrons la définition qu'en a donnée le docteur Johnson : c'est, dit-il, le pouvoir, dans l'homme, de faire une chose par un acte répété. De là les phrénologistes qui adoptent cette définition font observer que, pour y parvenir, il faut d'abord que la faculté et l'organe dont ressort l'habitude soient convenablement développés ; selon qu'ils le sont, l'habitude est plus ou moins grande, plus ou moins facile. On a vu plusieurs calculateurs se faire une telle habitude des supputations mentales, qu'ils exécutaient les calculs les plus compliqués sans le secours d'aucun signe extérieur pour constater leurs opérations, et toujours on a reconnu en eux, même chez des enfans, un grand développement dans l'organe des nombres. A ces exemples on oppose des exemples contraires d'hommes chez lesquels l'organe des nombres était déprimé et qui n'ont jamais pu, malgré la

plus grande persévérance dans leurs efforts, se faire l'habitude des calculs les plus simples. L'organe de la combattivité, très développé chez certains enfans, en fait des écoliers mutins, querelleurs; l'habitude leur en reste et ils ont toujours du goût pour l'état militaire. On peut donc établir comme une vérité incontestable que l'habitude provient de l'usage fréquent d'une faculté prédominante: ainsi les doigts d'un musicien contractent par l'usage l'habitude d'une extraordinaire agilité.

Le goût, que M. Combe place au dernier rang dans la hiérarchie des facultés réflectives, est en même temps un des modes d'activité signalés par les phrénologistes. On peut regarder le goût comme la chose la plus complexe qui puisse résulter de la mise en jeu d'un grand nombre de facultés; mais l'exercice en est rare et la définition impossible. C'est peut-être une aptitude à saisir et à signaler les rapports et les harmonies qui existent dans les diverses parties d'un même tout. Ainsi, dans un poème et dans une pièce de théâtre, ainsi, dans un tableau ou un monument, le goût qui exécute établira des proportions convenables, harmonieuses, que le goût qui juge approuvera. L'idéalité y régnera en bon accord avec la vérité, l'élégance avec la richesse; l'idéalité aura inspiré l'auteur d'un de ces ouvrages; la causalité en aura dicté les délicatesses; l'esprit de

saillie, si malheureusement il s'y montre, gâtera tout par l'introduction de ses épigrammes et de ses pointes insupportables.

EFFETS DE L'ÉTENDUE ET DE L'ACTIVITÉ DANS LES ORGANES.

La science physique distingue la puissance de l'activité, et explique cette différence en rapprochant la roue du balancier d'une montre du piston d'une machine à vapeur; la roue s'agite vivement et n'a aucune force, tandis que le piston qui n'agit qu'avec lenteur prend une puissance extrêmement grande. Des médecins ont reconnu l'existence de ces deux qualités dans l'action musculaire de l'homme et des animaux; le lévrier qu'un léger obstacle arrête, parcourt les plaines avec une prodigieuse rapidité et la marche de l'éléphant est communément lente et lourde. Dans les produits de l'esprit on pourrait sans effort établir aussi des différences palpables entre la puissance et l'activité. Au théâtre, par exemple, nous voyons souvent des comédiens qui, comme on dit vulgairement, brûlent les planches et déploient une activite incroyable sans exercer aucune puissance, tandis que Talma d'un mot, d'un geste, d'un regard, dominait la scène et exerçait sa puissance même à l'état

d'immobilité. En chaire, ce ne sont pas les prédicateurs qui font faire à leurs bras les évolutions les plus rapides, qui exercent le plus de puissance sur l'auditoire, et il en est de même pour l'avocat au barreau, pour le député à la tribune. Ce sont des faits incontestables, mais qui ne nous occuperaient cependant point, s'ils n'étaient le résultat de la constitution du cerveau, ce dont on trouve la preuve évidente dans le récit que Gall a fait de la découverte du courage, de l'orgueil et de la vanité. Nous le laisserons parler lui-même:

« Incertain si je trouverais dans la langue des expressions pour désigner toutes les qualités et toutes les facultés fondamentales, je fus curieux de voir à la manifestation de quelles qualités ou de quelles facultés le peuple est attentif. Je rassemblai donc dans ma maison un certain nombre d'individus, pris dans les plus basses classes, et se livrant à différentes occupations : des cochers de fiacre, des commissionnaires, etc. J'acquis leur confiance, et je les disposai à la franchise en leur donnant quelque argent, et leur faisant distribuer du vin et de la bierre. Lorsque je les vis dans une disposition d'esprit favorable, je les engageai à me dire tout ce qu'ils savaient réciproquement, tant de leurs bonnes que de leurs mauvaises qualités, enfin tout ce qu'il y avait de saillant dans le caractère de chacun d'eux.

« Dans less diverse révélations qu'ils me firent, ils parurent donner surtout leur attention à ceux qui provoquaient partout des disputes et des rixes; ils connaissaient très bien les individus pacifiques dont ils parlaient avec mépris, et qu'ils appelaient des poltrons. Comme les plus querelleurs trouvaient grand plaisir à me faire des récits très circonstanciés de leurs exploits, je fus curieux de voir si dans la tête de ces *braves* il se trouvait quelque chose qui la distinguât de celle des poltrons.

« Je rangeai d'un côté tous les querelleurs, et de l'autre tous les pacifiques, et j'examinai soigneusement les têtes des uns et des autres. Je trouvai que tous les querelleurs avaient la tête, immédiatement derrière et au niveau des oreilles, beaucoup plus large que les poltrons, Je fis venir à une autre séance, seulement ceux qui étaient les plus distingués par leur *bravoure*, et ceux qui l'étaient le plus par leur poltronnerie ; je renouvelai mes recherches, et je trouvai mes premières observations confirmées.

« Je ne pus point être dérouté par les fausses idées que se font les philosophes sur l'origine de nos qualités et de nos facultés. Chez les individus auxquels j'avais à faire, il ne pouvait pas être question d'éducation ; et la manière dont leur caractère se prononçait ne pouvait nullement être confondue avec l'in-

fluence des circonstances extérieures. Des hommes semblables sont les enfans de la nature; dans cette classe, chaque individu s'abandonne sans réserve à ses penchans, toutes ses actions portent l'empreinte de son organisation.

« Je commençai donc à présumer que le penchant aux rixes pouvait bien être le résultat d'un organe particulier. Je tâchai de découvrir d'un côté des hommes reconnus pour très braves, et de l'autre, des hommes reconnus pour très poltrons. Dans le *combat d'animaux*, alors encore existant à Vienne, se trouvait un *premier garçon* extrêmement intrépide, qui se présentait souvent dans l'arène pour soutenir tout seul le combat contre le sanglier ou le taureau le plus furieux, ou contre un animal féroce quelconque. Je trouvai chez lui la région de la tête que je viens d'indiquer, très large et très bombée. Je moulai sa tête ainsi que celles de quelques autres *braves*, pour ne pas être en danger d'oublier ce que leur conformation avait de particulier. »

(Historique de la découverte de l'orgueil.)

« Un mendiant fixa mon attention par ses manières distinguées. A cette époque, je réfléchissais aux causes qui, indépendamment d'une conformation absolument vicieuse ou des coups de la fortune, peuvent réduire un homme à la mendicité. Je croyais avoir trouvé

une des causes principales dans l'imprévoyance et la légèreté. La forme de la tête de ce mendiant me confirma dans mon opinion ; car il était jeune et de bonne mine, et la région de sa tête dont le développement considérable indique la circonspection, était très étroite. Je moulai sa tête, et en l'examinant avec attention, je remarquai dans la partie supérieure-postérieure de la ligne médiane, c'est-à-dire au-dessous et derrière le sommet de la tête, une proéminence allongée de haut en bas qui ne pouvait provenir que du développement des parties cérébrales placée sous cette région du crâne. Jusque-là, je n'avais jamais remarqué cette proéminence dans d'autres têtes ; et par cette raison je fus très impatient d'en connaître la signification. Après mille questions que j'adressai au mendiant pour tâcher de découvrir les traits saillans de son caractère, je le priai de me raconter son histoire. Sa tête, du reste, était petite et n'annonçait ni penchans bien prononcés, ni facultés bien distinguées.

« Il me dit qu'il était fils d'un riche négociant dont il avait hérité une fortune considérable, mais qu'il avait toujours été fier au point de ne point pouvoir se résoudre à travailler, ni pour conserver sa fortune, ni pour en acquérir une nouvelle, et que ce malheureux orgueil était l'unique cause de sa misère.

Ceci me fit souvenir des personnes qui ne se coupent jamais les ongles, afin de réveiller l'idée qu'elles n'ont aucun besoin de travailler. Je lui fis cependant plusieurs observations. et je lui témoignai que je doutais de sa véracité; mais il revenait toujours à sa fierté, et m'assura que même maintenant il ne pourrait se résoudre à aucune espèce de travail. Quoique j'eusse peine à concevoir comment par orgueil un homme peut aimer mieux mendier que de travailler, sa persévérance à revenir toujours à la même cause m'engagea à réfléchir sérieusement sur l'orgueil et la fierté.

« Je me rappelai vivement le geste grave et hautain avec lequel l'un de mes cousins tirait son mouchoir, le ployait et le remettait dans sa poche; il avait l'âge de sept ans, et quoique j'en eusse tout au plus six, j'étais choqué par ses airs de fatuité et d'orgueil. Ce garçon dédaignait aussi toutes les occupations auxquelles on avait coutume de se livrer dans ma famille, et ne voulait rien apprendre de ce qui s'y rapportait : il voulait être militaire. A Vienne, un prince se faisait remarquer par son orgueil ridicule, par sa démarche guindée, par son habitude de citer à tout propos ses aïeux avec emphase. Heureusement, il était chauve dans la même région de la tête où j'avais remarqué la proéminence dans celle

du mendiant, et je pus m'assurer qu'il avait la même conformation »

(*Historique de la découverte de la vanité*).

« Pendant que je m'occupais à vérifier dans les hospices pour les aliénés ma découverte sur l'organe de l'orgueil, je rencontrai une aliénée qui s'imaginait être la reine de France. Je m'attendais à lui trouver l'organe de la fierté; mais au lieu de la proéminence ovale allongée à la partie moyenne supérieure-postérieure de la tête, j'y trouvai un enfoncement très sensible, et de chaque côté une proéminence ronde et assez grosse. Cette circonstance m'embarrassa d'abord.

« Cependant je m'aperçus bientôt que le genre d'aliénation de cette femme différait absolument de celle des hommes fous par orgueil. Ceux-ci sont sérieux, calmes, impérieux, élevés, arrogans, affectent une majesté mâle. Même dans la fureur la plus prononcée, tous leurs mouvemens, toutes leurs expressions portent l'empreinte du sentiment de la puissance, de la domination qu'ils pensent exercer sur les autres. Chez les aliénés par vanité, tout porte un caractère différent, qui se manifeste par une frivolité inquiète, un babil intarissable; les prévenances les plus affectueuses,

l'empressement d'annoncer une haute naissance et d'inépuisables richesses, des promesses de faveur et d'honneur, en un mot, un mélange d'affectation et de ridicnle.

« Dès ce moment j'ai rectifié mes idées, relativement à l'orgueil et à la vanité. »

Appuyé sur cette foi dans son idée fixe, Gall prêcha publiquement sa nouvelle physiologie du cerveau. Il transporta ses enseignemens de ville en ville, et l'Allemagne retentit bientôt de son nom. Ce fut à l'occasion d'une lettre de son père qu'il commença ses voyages : « Le premier jour de l'an 180, mon père, qui demeurait à Tiefenbrunn, dans le grand-duché de Bade, m'écrivit ces mots : « Il est tard, et la nuit pourrait n'être pas loin : te verrai-je encore ? « Il n'y avait qu'une pareille invitation, jointe au désir ardent que je nourrissais dans mon cœur depuis long-temps de revoir des parens chéris, après une absence de vingt-cinq-ans, qui pouvait seule me décider à abandonner pour quelques mois mes amis et mes malades. Je voulus profiter de cette circonstance pour faire connaître aux savans du nord de l'Allemagne mes découvertes. Pour que mes entretiens avec eux ne se bornassent pas à des propositions et à des discussions sans appui, je pris avec moi une partie de ma collection. J'étais toujours convaincu que, sans ces preuves visibles et palpables, il serait à

jamais impossible de militer victorieusement contre tant de préventions, de préjugés et d'opinions contraires, que je devais nécessairement rencontrer. »

« Je reçus partout l'accueil le plus flatteur; les souverains, les ministres, les savans, les administrateurs, les artistes, secondèrent dans toutes les occasions mon dessein, en augmentant ma collection, et en me fournissant de nouvelles observations. Les circonstances étaient trop favorables pour qu'il me fût possible de résister aux invitations qui me venaient de la plupart des universités. Par là, mon voyage s'est prolongé bien au-delà du terme que j'avais d'abord fixé; mais aussi il en est résulté tant de discussions privées et publiques sur ma doctrine, qu'elle est parvenue à un degré de maturité que peu de fondateurs de doctrines nouvelles ont pu atteindre de leur vivant.

« Ce voyage m'a donné la facilité d'étudier l'organisation d'un grand nombre d'hommes à talens éminens et d'hommes extrêmement bornés, pour mieux saisir, par ce rapprochement, la différence de l'une à l'autre. J'ai recueilli des faits innombrables dans les écoles et dans les grands établissemens d'éducation, dans les maisons d'orphelins et d'enfans trouvés dans les hospices des fous, dans les maisons de correction et dans les prisons, dans les interroga-

toires judiciaires, et même sur les places d'exécution; les recherches multipliées sur les imbéciles et sur les aliénés, ont puissamment contribué à rectifier et à fixer mes opinions. J'ai mis à contribution beaucoup de cabinets anatomiques et physiologiques; j'ai soumis les statues et les bustes antiques à mes expériences, et je les ai confrontés aux récits de l'histoire. »

(*Historique de la découverte du courage.*)

Bien que ce qui précède ne se rapporte pas directement aux *effets de l'étendue et de l'activité dans les organes*, cela démontre au moins, comme nous l'avons précédemment établi, que la puissance et l'activité résultaient de la construction ou de la quantité du cerveau tout autant que le courage, l'orgueil et la vanité. Maintenant nous revenons à l'ouvrage anglais de M. Combe, et nous lui empruntons quelques unes de ses remarques sur les quatre sortes de tempéramens que la médecine désigne depuis long-temps sous les dénominations de lymphatique, de sanguin, de bilieux et de nerveux.

Chacun de ces tempéramens a ses signes extérieurs et ils sont en outre marqués intérieurement par de différens degrés d'activité dans le cerveau. Les lymphatiques se reconnaissent à des formes arrondies; leur système

musculaire a peu de force; en général, ils sont blonds, ont la peau un peu blafarde et l'on remarque en eux l'abondance du tissu cellulaire. Leur action vitale est molle, souvent même languissante. Le cerveau est aussi lent, faible et mou dans son action, et leur intelligence se ressent proportionnellement de ces diverses dispositions. Les sanguins, au contraire, se font remarquer par un embonpoint modéré, des formes arrêtées, des cheveux châtains, des yeux bleus, une bonne complexion, quelque chose d'assuré dans les habitudes du corps et les mouvemens. Une grande activité règne chez eux dans les vaisseaux sanguins; ils aiment l'exercice, leur physionomie est animée et le cerveau très actif participe de l'état général des individus.

Les hommes d'un tempérament bilieux ont, comme ceux d'un tempérament sanguin, un embonpoint modéré; mais ils en diffèrent essentiellement sous d'autres rapports; ainsi ils ont en général les cheveux noirs, les chairs d'une grande fermeté, et les traits extrêmement prononcés. Les fonctions de l'être humain sont en rapport avec l'énergie du cerveau. Quant au tempérament nerveux, on le reconnaît à la finesse des cheveux et de la peau des individus. Ceux-ci ont les muscles grêles, et se font cependant remarquer par la vivacité de leurs mouvemens musculaires. Leur santé

est faible, leur physionomie pâle; l'activité est extrême au cerveau comme dans tout le système nerveux; ils sont intelligens et d'une remarquable vivacité.

Le lion, le tigre, le levrier, représentent, parmi les animaux, le tempérament sanguin. Si maintenant nous examinons le cerveau des individus de toutes les espèces, intérieurement et extérieurement, nous verrons que sa fonction consiste à manifester l'intelligence. Large, il dénote l'intelligence; mais les facultés digestives sont faibles, et il y a peu de propension à l'action musculaire. Les individus ainsi constitués ont une prédilection particulière pour les travaux et les émotions de l'esprit, signes qui leur sont communs avec les individus qui appartiennent au tempérament nerveux. Le premier objet de l'étude de la phrénologie doit donc être l'examen du cerveau et d'en constater avant tout le volume, et d'étudier les éminences osseuses du crâne, en ayant soin d'admettre que toutes les éminences n'indiquent pas nécessairement le développement du cerveau, comme, par exemple, les apophyses mastoïdes, situées derrière la partie inférieure de l'oreille; l'épine cruciale de l'occiput, au-dessous de l'organe de la philogéniture, l'apophyse zygomatique, et le sillon de la ligne médiane de la surface coronale du front, déterminé par le sinus longitudinal.

Cette première étude faite, on a à examiner les saillies ou éminences osseuses caractérisées sur le crâne, et qui indiquent le développement du cerveau ; ensuite, on s'applique à fixer les proportions relatives des différentes parties dont il se compose, dans le but de déterminer la direction dans laquelle telle ou telle faculté exerce une grande puissance. Pour procéder, après cela, selon l'ordre établi par les plus habiles phrénologistes, on se dit que la tête doit être divisée en régions, et alors on tire une ligne verticale de l'ouverture extérieure du conduit auriculaire à l'endroit qui, chez les enfans, correspond à la fontanelle lieu où se trouve situé l'organe de la vénération Cette opération faite, la tête se trouve naturellement divisée en deux parties : la région frontale et la région occipitale. Ensuite encore, en tirant une ligne horizontale du *medium* du front à l'extrémité supérieure de l'occipital, à l'endroit précisément où se trouve l'organe de l'habitivité, la tête est divisée en quatre parties que l'on examine séparément, et dont on compare les protubérances indicatives. On ne manque point, dans cette étude intéressante, de reconnaître, avec M. de Spurzheim, que la portion du cerveau placée en avant des organes de la constructivité et de la bienveillance, mérite une attention particulière. Pour bien fixer cette attention, pour la circonscrire en quelque sorte,

on tire une nouvelle ligne du bord antérieur de la constructivité au bord antérieur de la bienveillance, et, suivànt que la portion du cerveau comprise entre ces lignes se projetera en avant ou s'élevera, en offrant, dans l'un et l'autre cas, une large surface, on en pourra conclure que l'intelligence est plus grande.

M. Combe dit, à ce sujet : « Si, en regardant le profil, on aperçoit une masse considérable de cerveau occupant la partie inférieure de l'espace, tandis qu'il s'en trouve peu dans la partie élevée de la tête, les organes des facultés perceptives seront prédominans; chez d'autres individus, si la région supérieure est plus large que la région inférieure, cette configuration annoncera que les facultés réflectives ont plus de puissance que les facultés perceptives. De là résulte l'importance de faire grande attention à cette règle, que l'on peut regarder comme générale. Cependant, il faut observer que le front présente quelquefois une ligne perpendiculaire, et regarder cette particularité comme un indice de l'absence des facultés perceptives. On signale aussi des cas où la plus grande masse du cerveau se trouve entre l'oreille et le front; dans d'autres cas, entre l'oreille et l'occiput; dans d'autres enfin, mais ceux-ci sont plus rares, perpendiculairement au-dessus de l'oreille. A côté de ces différences en hauteur, il s'en manifeste dans la largeur de

la tête ; on voit des cerveaux larges et des cerveaux étroits dans tous les sens, les uns en avant, les autres en arrière. C'est pourquoi il ne faut pas perdre de vue que l'étendue du cerveau peut exister aussi bien en largeur qu'en hauteur. Voici, sur cette question, ce que dit Spurzheim :

« La longueur de l'organe dispose à une action fréquente, tandis que son épaisseur lui donne plus d'intensité. Les phrénologistes font trop peu d'attention à la dernière dimension, et beaucoup trop à l'alongement de l'organe ». M. Combe à l'appui de cette opinion fait observer que la longueur d'un organe est fixée par la distance qui se trouve entre la moelle alongée et la surface périphérique, tandis que la largeur du même organe se juge, non point par sa surface, mais par son expansion périphérique. Les organes de l'intelligence sont situés en avant de la tête et résultent de la longueur de la ligne tiré depuis l'oreille jusqu'à la région antérieure, et c'est d'autre part un incontestable principe de physiologie que, dans son cours, la largeur d'un organe est en rapport direct avec son expansion à la surface. D'après cela on a observé que si la ligne tirée de l'oreille au front est plus large que celle de l'oreille à l'occiput, avec une largeur égale, les facultés intellectuelles dominent. Par contre, si le front présente une stricité plus grande et que

le derrière de la tête soit plus développé, il est évident, d'après l'opinion de tous les phrénologistes, opinion fondée sur une multitude d'expériences, que les organes animaux l'emportent sur les organes intellectuels, quand même on remarquerait une longueur égale dans ses deux directions. Pour fixer le volume géral d'une tête on se sert de compas ; c'est ce qu'a fait M. Combe, et dans son savant ouvrage il donne les mesures suivantes qu'il a prises d'après nature sur vingt têtes d'hommes de vingt-cinq à cinquante ans, nous traduisons textuellement ce passage.

« Depuis la crête de l'occipital jusqu'à la partie inférieure de l'individualité. Résultat de la moyenne proportionnelle, pouces 7 4/8. (mesures d'après le pied anglais).

« Depuis la crête de l'occipital jusqu'à l'oreille, p. 4 3/3.

« Depuis l'oreille jusqu'à la partie inférieure de l'individualité, p. 4 19/20.

« Depuis l'oreille jusqu'à l'organe de la fermeté, p. 5 18/20.

« Depuis la destructivité jusqu'à la destructivité, p. 5 16/20.

« Depuis la circonspection jusqu'à la circonspection, p. 5 14/20.

« Depuis l'idéalité jusqu'à l'idéalité, p. 5 8/20.

Ces mesures, prises par M. Combe au dessus des tégumens et des muscles montrent le

volume des têtes dans les directions indiquées; toutefois il ne les donné point comme indiquant des dimensions absolues des organes considérés selon les lois de la phrénologie ; c'est une œuvre de compas et non autre chose. Le compas ne peut en effet mesurer que les apparences extérieures, mais il est impuissant pour la détermination du point de départ de la moelle épinière et de la largeur des fibres.

Nous placerons ici comme étant en son lieu, le tableau explicatif avec figures des facultés de l'intelligence telles que les a établies le docteur Gall; sout les phrénologistes qui l'ont suivi dans l'étude de la science ne doivent être considérés, quels que soient les progrès qu'ils lui ont fait faire, que comme ses continuateurs.

TABLEAU

DES FACULTÉS DE L'INTELLIGENCE,

D'après la doctrine du docteur GALL. (*)

1. Sentiment des faits, mémoire des faits, éducabilité, sens des choses, perfectibilité; domesticité des animaux.

2. Sagacité comparative, sentiment des comparaisons.

(*) Les chiffres correspondent à ceux qui se trouvent portés sur le crâne (voir la figure).

3. Sentiment du juste et de l'injuste; esprit de justice, bonté, bienveillance, affabilité, conscience, sens moral.

4. Sentiment religieux, théosophie.

5. Fermeté, constance, persévérance, opiniâtreté, entêtement.

6. Sentiment des grandeurs, instinct de l'élévation; amour du pouvoir, de la domination, de l'autorité, du despotisme; amour de l'indépendance; sentiment du grandiose, du sublime; sentiment de sa propre dignité; estime de soi-même, fierté, orgueil, arrogance, dédain, présomption.

7. Amour des enfans, philogéniture.

8. Amour.

9. Instinct de sa propre défense; courage, penchant à la rixe, à la querelle.

10. Instinct de la sociabilité; attachement, amitié, mariage.

11. Sentiment de la circonspection; prévoyance, prudence, hésitation, indécision; penchant au suicide.

12. Vanité, amour de la gloire, émulation, fatuité, amour-propre, amour de l'approbation.

13 Sentiment poétique; poésie.

14. Sentiment de la mimique; esprit d'imitation; faculté d'imiter.

15. Sentiment de la propriété, amour de la

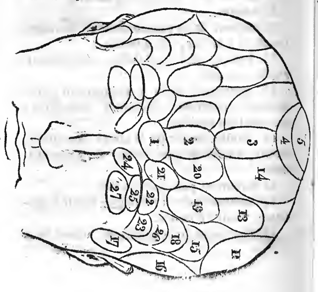
propriété; instinct de faire des provisions, convoitise, penchant au vol.

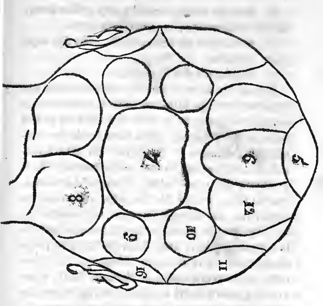
16. Esprit de destruction, instinct carnassier, penchanr au meurtre.

17. Esprit de construction, de composition; instinct mécanique, sens des beaux-arts.

18. Esprit de ruse, adresse, habileté, savoir-faire, tact, finesse, hypocrisie, mensonge, fausseté, dissimulation, fourberie, astuce.

19. Esprit critique, penchant à la satire, esprit de saillie, présence d'esprit; sel, causticité, repartie.





20. Esprit d'iuduction ; idéologie, métaphysique ; profondeur d'esprit.

21. Mémoire dcs lieux, instinct des voyages ; amour des paysages, facilité d'orientation ; sentiment des rapports dans l'espace.

22. Sentiment du coloris, harmonie des couleurs.

23. Sentiment du calcul, mémoire des nombres, des dates, mathématiques.

24. Sentiment des personnes, mémoire des physionomies, amour des portraits.

25. Sens de mots, instinct des collections, facilité d'élocution, mémoire des noms.

26. Sentiment de la musique, sens des rapports des sons.

27. Sentiment des langues.

Depuis Gall, un grand nombre d'études ont été faites sur des têtes humaines, mais tout le monde s'accorde pour rendre justice au grand homme qui a popularisé la science de la craniologie, comme il l'appelait. Sa tête à lui-même a été recueillie comme présentant l'image d'une des plus belles créations humaines. Sur sa tête, parmi les facultés affectives on remarque un développement extraordinaire des organes du courage, de l'estime de soi, de la circonspection, de la bienveillance et principalement de la fermeté. Nous qui écrivons ceci, nous avons connu le docteur Gall, nous avons d'abord suivi un de ses cours, et ensuite nous l'avons souvent rencontré dans le monde où il était d'une incroyable amabilité; bon, obligeant et mettant surtout continuellement en application cet esprit de bienveillance dont on a reconnu en lui l'organe très développé. Parmi les facultés intellectuelles, celles dont les organes extérieurs sont les plus marqués sur sa tête sont la causalité et la comparaison.

Nous énumérons actuellement les observations recueillies sur quelques autres têtes humaines et qui ne laissent point de doute sur

l'exactitude avec laquelle les organes du cerveau dénotent chez un homme les facultés qu'il possède. Sans aucun doute, si l'on voulait faire le portrait du chancelier de l'Hopital d'après l'histoire de sa vie, on dirait : C'était un homme éminemment moral et intelligent. La fermeté chez lui n'excluait pas la bienveillance ; il était consciencieux, circonspect ; il s'estimait à sa valeur sans affecter une de ces fausses modesties qui annoncent un orgueil intolérable. Eh bien, tout ce que l'on dirait du chancelier de l'Hopital s'explique par le seul examen de son crâne ; les organes de la bienveillance, de la fermeté, de la consciensosité, de la circonspection, dé l'stime de soi et de l'approbativité y dominent, mais, subordonnée aux sentimens moraux. Par l'effet d'un singulier caprice de la nature, la tête du chancelier de l'Hopital présente une notable analogie avec la tête du docteur Gall.

Maintenant que dirait un historien véridique de la reine Marie d'Angleterre ? A coup sûr il la représenterait comme une princesse entêtée, cruelle, violente, vindicative et tout ensemble adonnée à la bigoterie. On la comparerait avec raison, comme l'a dit Gibbon, à Néron, à Caligula ; on rappellerait qu'en l'espace de trois années elle a fait brûler plus de deux cents protestans pour le crime de ne pas croire à la présence réelle ; parmi les victi-

mes de sa cruauté, on compterait plus de cinquante femmes et jusqu'à des enfans; on citerait les noms de Cramer, de Jane Grey, et du duc de Northumberland ; enfin un historien en recueillant péniblement des faits arrivera à la même conclusion que le phrénologiste, qui tenant entre ses mains le crâne de la reine Marie, remarque que sa tête était très large sur les côtés, qu'elle avait le front plat, indices de la destructivité et de l'absence de bienveillance.

A la tête de la reine Marie les phrénologistes opposent comme présentant avec elle un contraste extraordinaire, la tête de Mme de La Vallière. En comparant les organes du cerveau de ces deux femmes célèbres à des titres si différens, on trouve les mêmes diversités de caractère qu'en lisant leur histoire; tout-à-l'heure c'était un front applati, maintenant c'est un front superbe, arrondi, élevé, où dominent les organes de l'intelligence et de la bonté; tout-à-l'heure c'était une tête élargie des deux côtés; celle-ci présente des surfaces planes et par conséquent l'absence de l'organe de la destructivité et des mauvais penchans. Certes il n'est point d'étude plus curieuse, qui donne des résultats plus satisfaisans que celle-ci et une pareille concordance entre les faits avérés, les caractère connus et les signes extérieurs signalés par la phrénologie, suffiraient

pour détruire tous les doutes chez les antagonistes de cette science s'ils étaient de bonne foi; n'est-ce pas une preuve convaincante de sa réalité et de son utilité que d'entendre les phrénologistes, à la seule inspection d'un crâne, expliquer, développer le caractère de l'individu auquel il a appartenu et le faire pour ainsi dire revivre de sa vie morale tel que vous l'avez connu, s'il a vécu votre contemporain. Ainsi, par exemple, nous qui avons connu Lacépède, Laplace et Monge, pouvons-nous ne pas être frappés d'étonnement quand nous lisons dans les observations phrénologiques recueillies par les adeptes, que sur la tête de Lacépède les facultés perceptives l'emportent sur les facultés réflectives; qu'on y reconnaît, accompagnés d'un grand développement, les organes de l'individualité, des localités, de l'éventualité, de la configuration et du langage. Telle était la tête du savant naturaliste et comme on n'y trouve que faiblement indiqués les organes des facultés réflectives, cette absence ne constitue-t-elle pas la tête de Lacépède considéré comme sénateur.

Un auteur observe à ce sujet, avec beaucoup de sagacité, que les organisations de la nature de celle de Lacépède, ne produisent jamais un grand philosophe, un grand penseur, ni un génie supérieur; mais qu'elles fournissent des hommes utiles à la science, des travailleurs,

aptes surtout à collecter les travaux des autres, à les coordonner, à les présenter dans un ensemble convenable et sous la protection d'une locution élégante. Voltaire, lui, aux yeux des phrénologistes comme à ceux de son siècle, présente un front où ils reconnaissent tout d'abord le grand homme, où domine cependant l'organe de l'esprit de saillie ou de la causticité. Ainsi, les phrénologues reconnaissent, sur la tête de Paganini, un extrême développement dans la région des tempes où est situé l'organe de la tactilité, faculté qui fait les grands instrumentistes; ainsi, sur la tête de Laplace, c'est l'organe du calcul qui domine, mais combiné avec l'éventualité, les localités et un remarquable développement des facultés réflectives; ainsi, dans la tête de Joseph Vernet, le peintre de marine le chef de cette dynastie de grands artistes, arrivée à la quatrième descendance, et tous conservant le même caractère de physionomie, le même développement du front; les phrénologistes signalent une grande richesse des facultés perceptives et surtout des organes de l'individualité, du coloris, de la configuration, de l'éventualité et des localités dont la combinaison a dû produire précisément le genre de talent qui a immortalisé Joseph Vernet. A l'opposite de cela, sur la tête de Monge, c'est le calcul, c'est la constructivité, ce sont les organes des facultés intellectuelles supé-

rieures qui présentent le plus de développement, tandis que sur la tête d'un idiot que l'on montrait en Hollande, il y a quelques années, il y avait absence totale de ces beaux indices du génie et des facultés intellectuelles.

Nous raconterons ici un fait dont nous avons été témoin dans notre enfance, et qui jusqu'ici, du moins à notre connaissance, n'a été signalé nulle part. Faujas de Saint-Fonds, le savant géologue, possédait, nous ne savons comment, la tête de madame de Sévigné. Peu après la première arrivée du docteur Gall à Paris, des rapports s'établirent nécessairement entre ces deux hommes, et voici ce qui arriva. Faujas de Saint-Fonds invita le docteur Gall à venir déjeûner chez lui, au Jardin-des-Plantes où il demeurait, et là, en présence d'un très petit nombre de personnes dont nous étions un, le géologue présenta au craniologue la tête de madame de Sévigné, sans lui dire à qui elle avait appartenu. Après dix minutes à peu près d'examen, Gall ayant dit d'abord que c'était une tête de femme, ayant établi l'âge de cette femme à sa mort, et combien il y avait de temps qu'elle était morte, passa à la définition des organes prédominans à l'aide desquels il fit de madame de Sévigné un portrait qui surprit, par sa ressemblance, tous ceux qui étaient dans la confidence. Toutefois, il se présenta une circonstance qui nous frappa d'étonne-

ment : ce fut quand le docteur Gall signala, sur le crâne de madame de Sévigné, l'absence de l'amour maternel, tranchant ainsi une question qui a tant de fois divisé tous ceux qui se sont occupés de cette femme célèbre, laquelle, comme on sait, aimait tant sa fille dans sa correspondance, et ne pouvait, pour ainsi dire, point vivre en bonne intelligence avec elle. Au surplus, nous ne citons ceci que comme un fait, laissant aux savans le soin d'en déduire telle conséquence qu'ils voudront.

Maintenant, revenons aux questions plus positives de la science phrénologique, dont nous avons interrompu l'énumération pour raconter quelques faits. Et d'abord, faisons remarquer, d'après M. Combe, que si un organe est très développé et que l'organe voisin soit très petit, le premier présente une élévation ou une protubéranee, pour nous servir de l'expression adoptée par Gall; mais si les organes contigus sont développés en proportion égale, il en résulte qu'aucune saillie n'est sensible au toucher ni à l'œil, la surface des deux organes étant devenue plane. Il arrive aussi quelquefois qu'un organe, lorsqu'il a un développement extraordinaire, déplace l'organe plus petit qui lui est contigu, ce que l'on reconnaît à la saillie plus marquée qui s'élève au centre de l'organe étendu aux dépens de l'autre.

Les dénominations adoptées par les phréno-

logistes, pour désigner le degré du volume des différens organes, sont celles-ci : Très petit ; — petit ; — plutôt petit ; — modéré ; — plutôt plein ; — plein ; — plutôt large ; — large ; — très large. Ces dénominations ont été, pour ainsi dire, traduites en chiffres par le capitaine Ross, qui, d'ailleurs, a adopté pour base de son échelle proportionnelle, le calcul décimal.

1 —	11 —
2 idiotie.	12 plutôt plein.
3 —	13 —
4 très petit.	14 plein.
5 —	15 —
6 petit.	16 plutôt large.
7 —	17 —
8 plutôt petit.	18 large.
9 —	19 —
10 modéré.	20 très large (1).

M. de Spurzheim, admettant seulement quatre degrés de développement, classe les facultés en trois ordres ; savoir : les sensations animales ; les sensations humaines et les sensations intellectuelles ; il montre ensuite quels sont les organes animaux qui appartiennent à chacune des quatre classes, adoptant la même

(1) Les nombres intermédiaires servent à indiquer les nuances d'étendue qui existent dans les divers organes et les séparent l'un de l'autre.

règle pour les organes des sensations humaines et de l'intelligence. Soit qu'on le prenne pour guide, soit qu'on s'en rapporte à l'échelle du capitaine Ross, toujours est-il vrai qu'avant d'étudier l'extérieur particulier de chacun des organes, il faut d'abord examiner l'ensemble de la tête, et si l'on compare deux têtes entre elles ou plusieurs, il convient de procéder de la plus grosse à celles qui sont d'un moindre volume Le masque de Napoléon, dit M. Combe, doit être confronté avec celui du cordonnier-poète François, pour l'idéalité. Chez Napoléon, cet organe est petit, tandis qu'il est énorme chez François. Ainsi procédera-t-on à l'examen des têtes ; mais il est fâcheux que celle de Napoléon n'ait pas été moulée entièrement, et que le docteur Antomarchi, qui l'assista dans ses derniers momens, n'ait rapporté de Sainte-Hélène que son masque ; toutefois, ce masque, contenant l'expression extérieure des principaux organes de l'intelligence, a fourni aux phrénologistes un objet d'étude on ne saurait plus intéressant. Dans la séance annuelle de la société phrénologique de l'année 1837, le masque de Napoléon a servi de texte aux démonstrations les p us intéressantes de l'illustre docteur Broussais.

A propos du masque de Napoléon, nous pensons qu'on trouvera avec plaisir ici l'opi-

nion de ce grand homme sur la science qui, maintenant, explique les causes de ses grandes facultés, conformément au développement extérieur des diverses parties de son cerveau. Nous laissons parler Antommarchi.

« Lady Holland avait fait un envoi de livres dans lesquels se trouvait une cassette renfermant un buste en plâtre, dont la tête était couverte de divisions, de chiffres, qui se rapportaient au système craniologique de Gall. « Voilà, docteur, qui est de votre domaine; « prenez, étudiez cela, vous m'en rendrez « compte. Je serais bien aise de savoir ce que « dirai Gall s'il me tâtait la tête. »

Je me mis à l'œuvre; mais les divisions étaient inexactes, les chiffres mal placés; je ne les avais pas rétablis, que Napoléon me fit appeler. J'allai, je le trouvai, au milieu d'un amas de volumes épars, qui lisait Polybe. Il ne me dit rien d'abord, continua de parcourir l'ouvrage qu'il avait dans les mains, le jeta, vint à moi, me regarda fixement, et me prenant par les oreilles :

« Eh bien! dottoriaccio di capo Corso, vous avez vu la cassètte?

— Oui, Sire.

—Médité le système de Gall?

— A peu près.

— Saisi?

— Je le crois.

— Vous êtes à même d'en rendre compte?
— Votre majesté en jugera.
— De connaître mes goûts, d'apprécier mes « facultés en palpant ma tête?
— Et même sans la toucher. (Il se mit à « rire.)
— Vous êtes au courant.
— Oui, Sire.
— Eh bien! nous en causerons plus tard « quand nous n'aurons rien de mieux à faire. « C'est un pis-aller qui en vaut bien un autre; « on s'amuse quelquefois à considérer jusqu'où « peut aller la sottise. »

Il se promena, fit un tour et reprit : « Que « pensait Mascagni de ces rêveries germani- « ques? Allons, franchement, comme si vous « vous entreteniez avec un de vos confrères.
— Mascagni aimait beaucoup la manière « dont Gall et Spurzheim développent et ren- « dent sensibles les diverses parties de la cer- « velle; il avait lui-même adopté cette métho- « de, il la jugeait éminemment propre à faire « bien connaître ce viscère intéressant. Quant « à la prétention de juger, sur les protubéran- « ces, des vices, des goûts et des vertus des « hommes, il la regardait comme une fable « ingénieuse, qui pouvait séduire les gens du « monde, et ne soutenait pas l'examen de l'a- « natomiste.
— Voilà un homme sage; un homme qui

« sait apprécier le mérite d'une conception,
« l'isoler du faux dont la surcharge le charlatanisme : je regrette de ne l'avoir pas connu.
« Corvisart était grand partisan de Gall ; il le vantait, le protégeait, fit l'impossible pour le pousser jusqu'à moi ; mais il n'y avait pas sympathie entre nous. Lavater, Cagliostro, Mesmer, n'ont jamais été mon fait ; j'éprouvais je ne sais quelle espèce d'aversion pour eux ; je n'avais garde d'admettre celui qui les continuait parmi nous. Tous ces messieurs sont adroits, parlent bien, exploitent ce besoin du merveilleux qu'éprouve le commun des hommes, et donnent l'apparence du vrai aux théories les plus fausses. La nature ne se trahit pas par ses formes extérieures. Elle cache, elle ne livre pas ses secrets. Vouloir saisir, pénétrer les hommes par des indices aussi légers, est d'une dupe ou d'un imposteur, ce qu'est au reste toute cette tourbe à inspirations merveilleuses, qui pullule au sein des grandes capitales. Le seul moyen de connaître ses semblables est de les voir, de les hanter, de les soumettre à des épreuves. Il faut étudier long-temps si on ne veut pas se méprendre. Il faut les juger par leurs actions, encore cette règle n'est-elle pas infaillible, et a-t-elle besoin de se restreindre au moment où ils agissent, car nous n'obéissons presque jamais à notre caractère nous cédons au transport, nous sommes

« portés par la passion ; voilà ce que c'est, les « vices et les vertus, la perversité et l'héroïs-« me. Telle est mon opinion, tel a été long-« temps mon guide. Ce n'est pas que je pré-« tende exclure l'influence du natnrel et de « l'éducation ; je pense, au contraire, qu'elle « est immense ; mais hors de là tout est systè-« me, tout est sottise. »

On lit aussi dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, le passage suivant :

« J'ai beaucoup contribué à perdre Gall. Corvisart était son grand sectateur : lui et « ses semblables ont un grand penchant pour « le matérialisme : il accroitrait leur science « et leur domaine. Mais la nature n'est pas si « pauvre. Si elle était si grossière que de « s'annoncer par des formes extérieures, nous « irions plus vite en besogne et nous serions « plus savans. Ses secrets sont plus fins et « plus délicats, plus fugitifs. Jusqu'ici ils « échappent à tout. Un petit bossu se trouve un « grand génie ; un grand bel homme n'est « qu'un sot. Une large tête à grosse cervelle « n'a parfois pas une idée, tandis qu'un petit « cerveau se trouvera d'une vaste intelligence. « Et voyez l'imbécillité de Gall : il attribue à « certaines bosses des penchans et des crimes « qui ne sont pas dans la nature, qui ne vien-« nent que de la société et de la convention des « hommes : que deviendrait la bosse du vol « s'il n'y avait pas de propriété ? La bosse de

« l'ivrognerie, s'il n'y avait pas de liqueurs fer-
« mentées? Celle de l'ambition, s'il n'existait
« pas de société? »

Ces jugemens captieux, mais erronés, avaient leur cause dans la crainte que toutes les innovations inspiraient à l'empereur, et peut-être était-il excusable en ce point après les scènes dont il avait été témoin et qui ne furent que l'application d'autres idées nouvelles ; cependant, quoique ce fait n'ait point de rapport à la science phrénologique, nous rappellerons ici qu'à la même époque à peu près, l'empereur ne voulut point admettre le projet de Fulton pour l'établissement des bateaux à vapeur; car, si, dans cette dernière circonstance, ce fut une faute incontestable dictée par la prévention, on peut en conclure qu'il en commit une aussi à l'égard de Gall et de sa doctrine, sans que les situations fussent pareilles; selon nous, tout gouvernement doit protection, encouragement à l'auteur d'une découverte comme celle de l'application de la vapeur à la navigation; quant à la science, elle ne demande qu'une liberté entière, sans restrictions, sans entraves; laissez-lui seulement les coudées franches, et, tôt ou tard, elle saura bien se faire jour, ce qu'attestent les progrès toujours croissans de l'étude de la phrénologie. Chaque jour de nouvelles expériences sont ajoutées aux expériences antérieures et chaque jour les faits

ajoutent virtuellement à la vérité de la doctrine dont ces faits accumulent les preuves. Aussi le nombre des partisans de cette doctrine augmente-t-il dans une rapide progression et, certes, il faudrait être fou ou de bien mauvaise foi pour répudier sans étude, sans examen une doctrine qui s'honore des noms de Broussais père, d'Andral, de Bouillaud, de Ferrus, de Londe, de Mège et de tant d'autres savans médecins et d'autres hommes distingués dans les sciences, dans les académies et dans les divers services publiques tant en France qu'en Angleterre, en Allemagne et dans le nouveau monde. Toutefois, comme selon nous, la controverse est toujours permise nous partirons même de cette progression ascendante non interrompue de la science phrénologique pour en conclure la nécessité d'examiner, ou plutôt d'exposer quelques unes des objections dont cette science a été l'objet; la principale résulte, ce nous semble, de l'accusation de conduire au matérialisme. C'est celle qui a été le plus souvent renouvelée quoiqu'elle paraisse peu philosophique, même quand on ne l'examine pas très sérieusement. Voici à peu près ce que dit à ce sujet M. Combe, ne voulant point dissimuler les emprunts que nous faisons à son excellent ouvrage.

Après avoir exposé que la phrénologie, considérée comme l'expression de certains

faits physiques, ne peut, si elle n'est pas fondée, conduire à d'autres résultats logiques qu'à la confusion de ses partisans, il ajoute qu'en admettant même cette supposition, la phrénologie ne peut renverser la religion ni aucune autre vérité, parce que l'intelligence humaine est construite de telle sorte que l'erreur tend incessamment vers l'oubli et le néant, tandis que la vérité, existant réellement, doit demeurer stable et inébranlable. Ainsi donc, on peut considérer comme absurde l'accusation dirigée contre la phrénolologie, de conduire au matérialisme. Que si, d'ailleurs, on regarde la science comme la véritable interprétation de la nature, et qu'on prétende, malgré cela, qu'elle établisse logiquement le matérialisme, l'absurdité de l'objection dégénère en folie évidente, puisque sa conclusion serait que le matérialisme est la constitution de la nature, ce que ne prétend aucun phrénologiste. Les uns, par exemple, parmi ses accusateurs, soutiennent que l'esprit se sert du corps comme d'un instrument à l'aide duquel il se met en rapport avec le monde extérieur, et ils veulent que ce fait conduise au matérialisme; mais la phrénologie, au contraire, enseigne que l'esprit agit par des organes particuliers sur des objets extérieurs. Dans tous les cas, l'accusation serait sans fondement, alors même que le système

serait reconnu faux. « On doit regretter, dit textuellement M. Combe, que cette objection ait été faite au nom de la religion, parce que toute attaque ridicule, dirigée en ce nom sacré contre la philosophie, tend nécessairement à diminuer le respect dont elle doit être constamment environnée. »

Voici comment le savant auteur pense que la question doit être posée : La substance dont le principe pensant est composé est-elle matière ou esprit ? Il en expose les diverses faces, et conduit, à l'aide de preuves rationnellement déduites et enchaînées, que quel que soit l'opinion des hommes sur la nature du phénomène de l'esprit, ce phénomène, aussi ancien que le monde, restera toujours ce qu'il est, ce qu'il a été, sans qu'aucune opinion puisse changer ou seulement modifier la substance de l'esprit. D'après la phrénologie, la morale et la religion naturelle ont leur origine dans la constitution primitive des puissances intelligentes elles-mêmes. On a acquis la preuve, par d'innombrables observations concordantes, que les facultés et les organes de la bienveillance, de l'espérance, de la vénération, de la réflexion et de la justice existent réellement. La croyance à la mort simultanée de l'esprit et du corps ne fera pas disparaître ces sentimens, non plus que la croyance à l'immortalité de l'ame ne modifiera en rien notre cons-

titution. La phrénologie observe, étudie, enseigne; mais, comme elle ne change rien, ne déplace rien, bien évidemment il est absurde de l'accuser d'une tendance au matérialisme, tandis que sa seule tendance est vers la vérité.

M. Combe pose ensuite cette question : Est-il possible de découvrir la substance dont l'esprit est composé, et de déterminer s'il est matériel ou bien immatériel ? Si nous réfléchissons, dit-il., sur ce que nous sentons, nous ne trouvons rien qui explique la nature ou l'essence de l'être pensant. Nous n'avons pas la conscience d'une substance intellectuelle agissant au-dedans de nous, pas plus que nous ne sentons l'existence d'une substance matérielle engendrant ces mêmes effets; nous avons seulement des sensations, nous éprouvons des émotions et nous concevons de hautes pensées, mais sans qu'il nous soit possible de distinguer si ces pensées élevées, ces émotions, ces sensations naissent de la matière ou de l'esprit. De là vient que, généralement, les hommes, n'appréciant que la sensation et la pensée sans pouvoir saisir le jeu des organes qui les produisent, imaginent que c'est une puissance immatérielle qui agit au dedans d'eux, sans savoir comment s'opèrent le relâchement et la contraction alternatifs des muscles; c'est comme s'ils prétendaient que leurs bras, leurs jambes sont mus, non par des organes maté-

riels, mais par l'impulsion directe de l'esprit. La seule conclusion raisonnable à tirer de cet état de choses, est l'impossibilité où nous sommes de reconnaître la substance dont le principe pensant est composé.

Parmi les autres objections élevées contre la phrénologie, on a cru lui faire un reproche en lui faisant observer que l'idée d'attribuer différentes facultés aux diverses parties du cerveau n'est pas nouvelle; mais qui dit le contraire ? Sans doute plusieurs auteurs ont émis cette opinion avant Gall, et puisque leurs systèmes étaient tombés dans l'oubli, vous en voulez conclure qu'ils ont été reconnus faux. Eh bon Dieu! combien de vérités ont été découvertes, pour l'application desquelles il a fallu la maturité que donne le temps! Gall n'a rien nié de ce qu'avaient dit ses devanciers; bien loin de là, il a appelé l'attention sur les idées, il s'en est emparé en plein jour, après avoir tracé l'histoire des opinions antérieures à la sienne, touchant les fonctions du cerveau; il n'a pas non plus célé les causes qui les avait fait tomber dans l'oubli. Après Gall, Spurzheim a suivi la même marche franche et loyale; on peut s'en convaincre en lisant, dans le septième numéro du *Journal phrénologique*, sa notice historique sur les opinions antérieures relatives au cerveau, et de cette connaissance, communiquée par Spurzheim à ces

lecteurs, il résulte toutefois que le mode de procéder des anciens auteurs étaient différent de celui adopté par Gall, et que le procédé de ce savant devait conduire à des résultats différens et beaucoup plus vastes. On sait, par exemple, que les anciens auteurs, qui attribuèrent à certaiues localités du cerveau le siége de telle ou telle faculté, se bornèrent à de simples suppositions; c'est ainsi qu'ils plaçaient le sens commun au devant de la tête, par la raison que cette partie de la tête était plus rapprochée des yeux et du nez. On plaça la mémoire dans le cervelet, parce qu'étant derrière la tête, c'était tout naturellement le magasin de réserve destiné à servir de dépôt aux provisions déjà faites, et autres puérilités de même nature, qui, pourtant, ne sont point à mépriser, car la moindre idée, fût-elle fausse, est digne d'estime, quand elle ouvre une nouvelle carrière à l'esprit humain. Gall, procédant d'une tout autre manière, ne prtt point une faculté, pour lui assigner sa place dans le cerveau, à l'aide de subtilités; il observa la manifestation des talens et des diverses fonctions de l'esprit, puis recherchant la forme du cerveau correspondant au siége de ces aptitudes plus ou moins développées, il ne fit point, mais il épia ce que la nature avait fait; il étudia le système du cerveau comme Newton avait étudié le système du monde.

On objecte encore contre la phrénologie la diversité d'opinions que l'on remarque parmi les phrénologistes eux-mêmes ; il est ridicule, dit-on, de supposer à l'esprit jusqu'à trente cinq mille facultés ; et d'ailleurs, messieurs, ajoute-t-on, mettez-vous d'accord ensemble sur le nombre de ces facultés ; est-il de cent cinq, ou seulement de cinquante cinq ?

Cette objection qu'on ne nous accusera pas d'affaiblir par l'expression, serait captieuse si elle était fondée. Les phrénologistes rejettent toute responsabilitépour le nombre des facultés ; ils admettent celles qui sont manifestées dans la nature, pas une de plus, pas une de moins ; et sur ce point, ils ne cherchent point à s'excuser en faisant observer que les philosophes admettent un nombre de facultés beau coup plus grand. La science reconnaît qu'il reste encore à découvrir les fonctions de certaines parties du cerveau ; à mesure que leurs explorations s'étendent, ils ajoutent, comme les voyageurs autour du globe, les découvertes récentes aux anciennes découvertes et ainsi le nombre des facultés décrites augmentent comme le nombre des continens et des îles sur les cartes de géographie.

A ces objections, les antagonistes de la phrénologie en ajoutent d'autres qui ne sont pas mieux fondées ainsi que nous espérons le démontrer en continuant à nous appuyer sur

les contre-objections de M. Combe. En ouvrant le crâne, a-t-on dit, si l'on examine à sa surface le cerveau, où les phrénologistes prétendent que les organes sont situés, il faut être doué d'une bien grande imagination pour y découvrir autre chose qu'une nombreuse quantité de circonvolutions à peu près semblables et composées, sans exception, d'une substance grise et médullaire et dont la contexture diffère peu de celle des intestins. Aucun phrénologiste, a-t-on ajouté, n'a pu jusqu'ici observer de prétendues lignes distinctes qui existeraient entre elles, et aucun d'eux non plus, dans le cours de ses dissections, n'a pu diviser avec soin un hémisphère cérébral, en un pareil nombre de spécifiques bien marqués. Cette objection présentée par John Barclay a été si bien réfutée par M. Combe, qu'elle peut être considérée comme non avenue, comme telle, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps. Nous en agirons de même avec cette autre qui repose sur une assertion contestée : On dit que les parties du cerveau ont toutes été blessées, quelquefois même détruites, sans que les facultés morales attribuées à ces organes s'en soient ressenties. Comme, au contraire, il est reconnu qu'elle s'en sont souvent ressenties, c'est un fait acquis à la science, et l'objection est considérée, aujourd'hui comme non avenue par ceux mêmes qui l'ont faite.

Attaquant ensuite la science nouvelle et en progrès, avec les armes d'une autre science dès long-temps établie, on a voulu élever la voix de la philosophie contre la phrénologie; on a cru, ou l'on a eu l'air de croire que le monde s'étant bien trouvé, jusqu'ici, de la philosophie de l'esprit qu'il connaît, et que lui recommandent des noms illustres, et la phrénologie ne s'appuyant que sur des noms nouveaux de peu de valeur parmi les réputations scientifiques et philosophiques, il fallait prendre garde de se laisser prendre à leurs amorces. On traita les partisans de la phrénologie comme des hommes indignes d'attirer l'attention de ceux qui se livrent à de hautes études, et comme ne jouissant pas d'une considération suffisante pour mériter sur parole la confiance et l'estime du public.

Voilà, il en faut convenir, une singulière façon d'argumenter. La phrénologie étant une science nouvelle, comment voudrait-on qu'elle eût déjà la renommée acquise aux sciences qui l'ont précédée? Ce blâme est seulement l'expression d'une ignorance paresseuse, qui trouve plus commode de nier une science nouvelle que de l'étudier, et qui, s'ils se mesuraient à la phrénologie, seraient contraints d'avouer qu'ils ne savent rien des fonctions du cerveau; que la vraie philosophie de l'esprit leur est étrangère; qu'enfin ils ressemblent volontai-

rement à ces incrédules qui niaient le mouvement quand un philosophe, pour toute réponse, se mit à marcher devant eux. Ainsi fait la science phrénologique, elle marche en dépit de ses antagonistes. Si, d'ailleurs, nous avions la volonté de remonter dans l'histoire du passé, n'y verrions-nous pas que toutes les idées accréditées, sanctionnées par le temps, ont été contestées lors de leur première apparition. Galilée ne fut-il pas emprisonné, pour avoir enseigné le mouvement de rotation de la terre? N'est-il pas dans la nature humaine de se cabrer contre les bienfaits que leur apportent les découvertes modernes, et, de nos jours, n'avons-nous pas vu un hourra presque général, accueillir la vaccine, sans laquelle n'existerait probablement pas un quinzième, au moins, de la population actuelle des pays qui l'ont adoptée ? La phrénologie n'a, contre elle, que le préjugé, que l'endurcisse- de la routine ; ceux qui la tiennent encore exilée des académies, s'assimilent volontairement à ces hommes de demi-science, ennemis de toute innovation, à l'occasion desquels Locke demandait si ce ne serait pas, pour un savant professeur, une chose insupportable et capable de faire rougir encore plus sa toge d'écarlate, de voir une autorité acquise en quarante années, trempée de grec, imprégnée de latin, détruite en un moment par un nouveau venu? Les savans, ou du moins ceux qui s'affublent de ce

titre, tiennent à leurs œuvres avant tout, semblables à ces enfans qui ne veulent pas qu'on souffle sur leurs bulles de savon. En voilà assez, ce me semble, pour mettre la science phrénologique à l'abri des attaques dont elle a été l'objet, et dont elle l'est encore chaque jour. L'étude du cerveau doit donc être considérée comme l'étude la plus importante de toutes celles qui tendent à la connaissance de l'homme moral, puisqu'ici l'expérience est toujours d'accord avec la raison. Comment, d'ailleurs, oserait-on traiter de charlatans ceux qui, comme nous, disent : « Ne croyez rien sur parole ; étudiez, comparez, jugez. ? »



FIN.